Illinois U Library

France

ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

JAPON 1955

PARTICIPEZ

Gratuitement

au Grand Concours du Mariage Idéal

ORGANISÉ PAR

ICI PARIS

10.000.000 de Frs.
en espèces

LISEZ **ICI - PARIS** EN VENTE PARTOUT - LE N° 30 FR.

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

Fondateur GEORGES OUDARD

Comité de Direction :
Président : Vincent DELPUECH.
Directeur : G. CAHEN-SALVADOR.

13, rue Saint-Georges. — Paris IX^e

TÉL. Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

Chèques postaux : PARIS 4670-19
Adresse télégr. : ÉDIFRANCILUS

★

TARIFS D'ABONNEMENT

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

ABONNEMENT N° 1
Un an 6.000
6 mois 3.100

ABONNEMENT N° 2
Un an 7.000
6 mois 3.600

ÉTRANGER

ABONNEMENT N° 1
Un an 7.250
6 mois 3.725

ABONNEMENT N° 2
Un an 8.600
6 mois 4.400

L'ABONNEMENT N° 1 est composé de 12 numéros mensuels dont 3 numéros spéciaux : NOEL, PRINTEMPS, SALON DE L'AUTOMOBILE.

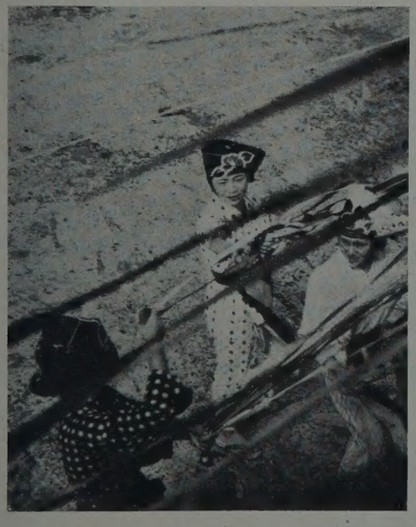
L'ABONNEMENT N° 2 comprend 12 numéros mensuels dont 3 numéros spéciaux : NOEL, PRINTEMPS, SALON DE L'AUTOMOBILE, et les 24 numéros de notre supplément théâtral et littéraire.

Le supplément théâtral et littéraire, réservé aux seuls abonnés, leur est adressé à raison de 2 fascicules par livraison mensuelle.

Les abonnements partent obligatoirement du 1^er de chaque mois.
Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 60 francs en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

★

NOTRE COUVERTURE



DANS L'ILE D'OSHIMA, au sud de la baie de Tokio, les jeunes filles portent une coiffure qu'on ne voit nulle part ailleurs au Japon. Notre couverture les montre au départ des bateaux qui relient l'île au reste de l'archipel. Elles tiennent entre leurs mains des serpentins multicolores que leur jettent les passagers, selon une ancienne coutume, comme pour retarder le moment de la séparation.

L'AME NIPPONE a-t-elle beaucoup évolué au contact des Américains et de leurs mœurs démocratiques ? Il semble bien que l'antique Japon et ses traditions millénaires demeurent vivaces sous un apparent occidentalisme. (Voir l'article de notre envoyé spécial, page 28.)

N° 428 NOVEMBRE 1955

SOMMAIRE

ÉDITORIAL : Dignité de la France.
AUX QUATRE COINS DU MONDE
AUTANT EN EMPORTE LE VENT

FAUBOURG-SAINT-HONORÉ, ARTÈRE OU PALPITE L'ÉLÉGANCE DE PARIS — Roger DARDENNE

EN INDOCHINE
Le drame de ceux que nous abandonnons. — René BRANELLEC

LE PHARMACIEN, CET INCONNU — René PARNAY

DIX ANS APRÈS UNE DES CAPITULATIONS LES PLUS SENSATIONNELLES DE L'HISTOIRE, VOICI LE JAPON 1955 — Paul MOUSSET

PLUS DE PAIN POUR PLUS DE BOUCHES — VEILLET - LAVALLÉE

CULTURES DE L'ÈRE ATOMIQUE

QUAND LES MALGACHES INVITENT LEURS ANCÊTRES A PARTAGER LEUR FESTIN — Georges KLING

LA PIÈCE DE SÉJOUR, SALON ET CHAMBRE A LA FOIS, S'ACCOMMODE FORT BIEN DU STYLE ANCIEN — J. de SEDOUY

EN HORS-TEXTE
Une aquarelle du Vieux-Paris :
LA RUE JEAN-TISON, PAR BOYS.

Réflexions sur le 42^e Salon de l'Automobile. — R. MIOMANDRE

LE CATCH EST AU SPORT CE QUE LE GUIGNOL EST AU THÉATRE — Michel CLARE

LA VIE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE
Les Expositions, la Danse, le Théâtre, le Cinéma, les Livres, la Radio et la Télévision.

★

RÉDACTEUR EN CHEF : Jean Laudat. — DIRECTEUR ARTISTIQUE : Marc Réal.
PHOTOGRAPHES : Henri Parnotte, Roger Boulet.

Avec ce numéro, nos abonnés de la catégorie n° 2 recevront, en supplément théâtral et littéraire, deux fascicules :

I. LES GRANDES MANŒUVRES, comédie dramatique écrite pour l'écran par René CLAIR.
II. PROCÈS DE FAMILLE, de Diego FABBRI, adaptation de Michel ARNAUD.

Pour la première fois en service régulier ...

"Parisien spécial"

PARIS - NEW-YORK

sans escale en 14 H 40

grâce au

Super G

l'avion des records

Vous êtes à bord du SUPER G et vous oubliez qu'il bat des records de vitesse [1]

Il peut parcourir près du quart de la terre [2] et vous dormez tranquillement dans votre lit [3]

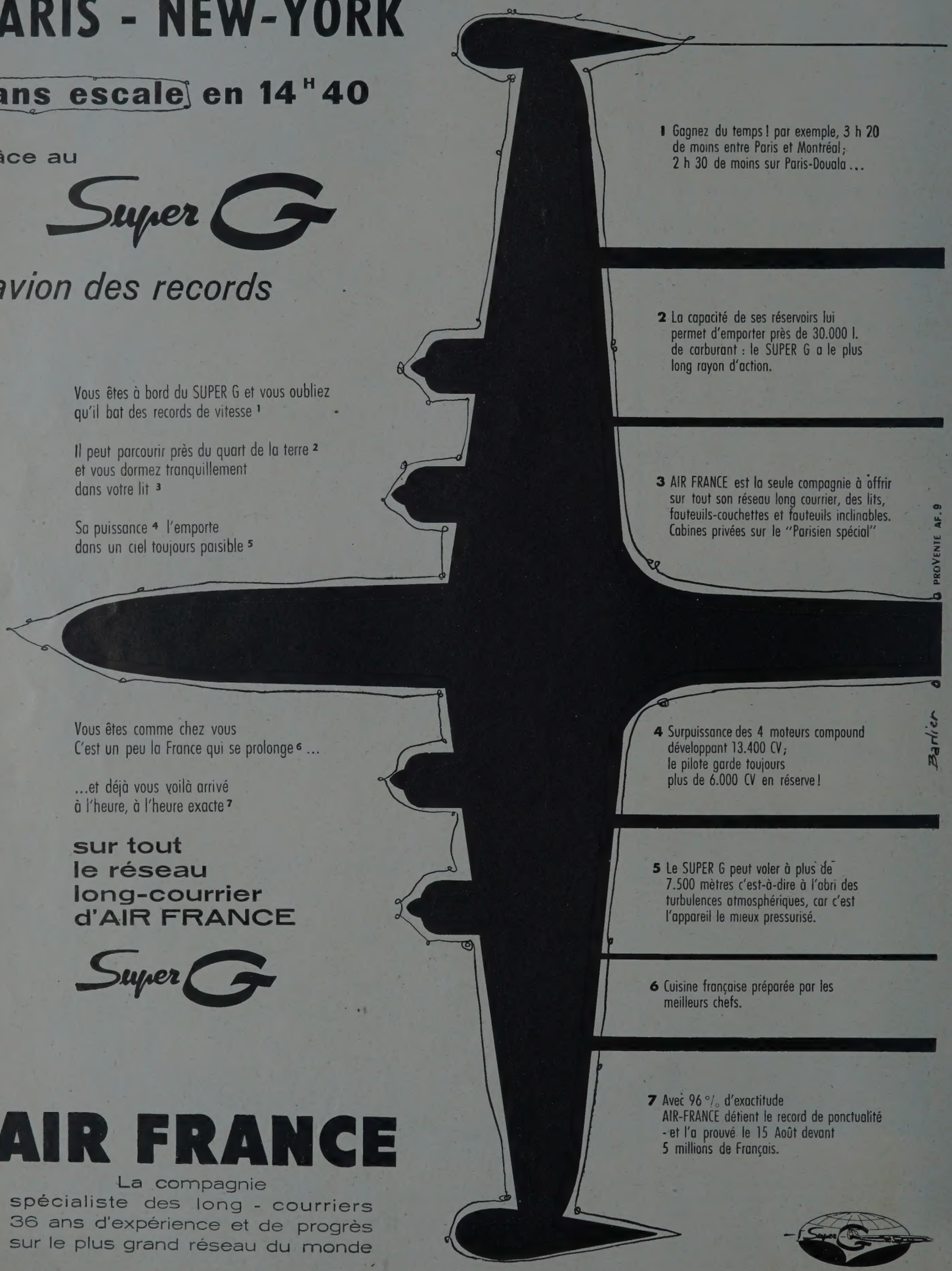
Sa puissance [4] l'emporte dans un ciel toujours paisible [5]

Vous êtes comme chez vous C'est un peu la France qui se prolonge [6] ...

...et déjà vous voilà arrivé à l'heure, à l'heure exacte [7]

sur tout le réseau long-courrier d'AIR FRANCE

Super G



1 Gagnez du temps ! par exemple, 3 h 20 de moins entre Paris et Montréal ; 2 h 30 de moins sur Paris-Douala ...

2 La capacité de ses réservoirs lui permet d'emporter près de 30.000 l. de carburant : le SUPER G a le plus long rayon d'action.

3 AIR FRANCE est la seule compagnie à offrir sur tout son réseau long courrier, des lits, fauteuils-couchettes et fauteuils inclinables. Cabines privées sur le "Parisien spécial"

PROVENTE AF. 9

4 Surpuissance des 4 moteurs compound développant 13.400 CV ; le pilote garde toujours plus de 6.000 CV en réserve !

Barlier

5 Le SUPER G peut voler à plus de 7.500 mètres c'est-à-dire à l'abri des turbulences atmosphériques, car c'est l'appareil le mieux pressurisé.

6 Cuisine française préparée par les meilleurs chefs.

7 Avec 96 °/₀ d'exactitude AIR-FRANCE détient le record de ponctualité - et l'a prouvé le 15 Août devant 5 millions de Français.

AIR FRANCE

La compagnie spécialiste des long - courriers 36 ans d'expérience et de progrès sur le plus grand réseau du monde

Super G

ÉDITORIAL

DIGNITÉ DE LA FRANCE

Hormis ceux des Français qui pratiquent la double appartenance en matière de patrie, l'opinion tout entière a applaudi l'acte courageux du président Pinay. Son départ de l'O. N. U. avec notre délégation permanente était, en effet, la seule riposte décente à l'outrage que représentait pour nous le vote inqualifiable de l'Assemblée, car vouloir instruire le procès de l'Algérie contre la France constituait à la fois une monstruosité et un défi au droit international. Pouvait-on admettre que s'érigent en procureurs et en juges d'une démocratie qui a apporté au monde les Droits de l'Homme des pays où la représentation nationale est inconnue et d'autres où les minorités ne disposent que du droit de se taire ? Pouvait-on tolérer que notre comportement dans les quatre départements français d'Algérie soit critiqué par des États encore soumis à un régime féodal et où sévit toujours l'esclavage alors que nos ressortissants musulmans ont accès, depuis plus d'un demi-siècle, au Parlement et aux conseils du gouvernement ? Au reste, ce procès n'avait pas à être plaidé, le vote émis par l'Assemblée à une voix de majorité étant en contravention flagrante avec la Charte signée à San Francisco en 1945, laquelle précisait, dans son préambule, que rien ne pouvait autoriser les Nations Unies à s'immiscer dans la politique interne d'un État souverain.

« Geste irréparable et qui met en jeu l'avenir même des Nations Unies », M. Pinay avait averti l'Assemblée. Celle-ci a cru devoir passer outre, ouvrant ainsi une crise dont la gravité n'échappera à personne. Mais l'histoire, hélas ! se renouvelle et le triste exemple de la S. D. N. n'aura servi de rien.

L'organisme de Genève, lui aussi, avait éveillé chez les peuples une grande espérance au sortir de l'atroce guerre mondiale. Pour avoir failli à sa mission, la première Société des Nations n'a pu cependant dépasser le stade de la puberté. Vingt ans après sa naissance, elle s'effondrait dans la désaffection générale, victime à la fois des erreurs de ses membres et de leur mépris pour le contrat qui les liait. Les mêmes causes amèneront-elles l'O. N. U. à la même impuissance ? Connaîtra-t-elle, à son tour, le même processus de dégradation ?

Que l'on y prenne garde ! Déjà un halo d'indifférence l'entoure. On doute de l'efficacité de ses moyens, et ce scepticisme fera place au discrédit si elle ne se résout pas, ainsi qu'il était prévu après dix ans révolus, à entreprendre la revision d'une Charte inadaptée à notre ère atomique.

L'O. N. U., peu à peu, a dérivé de son but. Sa mission était de veiller sur la paix, d'éviter et d'apaiser les conflits. Or il ne lui a pas suffi de devenir le champ clos où s'affrontent les idéologies, les propagandes, les rancunes et les convoitises. Elle prétend se transformer en tribunal suprême pour connaître et trancher de différends qui relèvent strictement de la juridiction interne des États et pour mettre en cause l'intégrité territoriale de ceux-ci. Le tort des conjurés a été de croire que la France se soumettrait bénévolement à ce jeu malsain. Le monde était si accoutumé à la voir encaisser les pires camouflets que le brusque sursaut du sentiment national dans l'affaire algérienne a semé l'inquiétude jusque chez les nations qui avaient dédaigné son solennel avertissement. Pareille sollicitude est un peu tardive. Puisqu'on reconnaît que la présence de la France est pour l'O. N. U. d'un intérêt vital et que son absence est susceptible de porter un coup fatal à cet organisme, il ne fallait pas laisser se tramer contre elle cette étrange conjuration où la Russie et ses satellites se trouvent associés au groupe des nations panislamiques et aux dictatures vacillantes de l'Amérique du Sud.

Maintenant que le mal est fait, l'O. N. U. ne se dégagera pas du guêpier où elle s'est engagée par des subtilités juridiques, par un ajournement équivoque ou un compromis hypocrite. Au cours des cruelles épreuves qui lui ont été infligées, la France a pu perdre de son prestige. Ses divisions, son instabilité politique ont pu affaiblir sa position dans le monde. Du moins il lui reste sa dignité et son unité. Sa révolte contre une décision en tous points indigne montre qu'elle n'est pas disposée à les sacrifier sur l'autel des Nations prétendues Unies.

M. PINAY SE RETIRE, BEN ARAFA S'EN VA

OBTENU après des tractations assez troubles, l'effacement plus ou moins volontaire de Sidi Mohammed ben Arafa représentait une première et décisive étape dans le plan que s'était tracé le gouvernement Edgar Faure dans le dessein d'aboutir à une solution « acceptable pour tous » de l'imbroglio marocain. La suite des événements nous montrera si cette voie était la bonne. Du moins pouvait-on espérer que la dignité avec laquelle s'est retiré le sultan — que nous avions arraché en 1952 à la paix de sa solitude pour l'installer sur un trône qu'il ne convoitait nullement — serait payée de retour par les nationalistes à qui nous venons d'assurer ainsi une première et facile victoire. Or l'activité meurtrière des dissidents dans le Rif ne donne pas cette impression de détente. On aurait tort, par ailleurs, de considérer l'annonce faite au Caire, par le leader de l'Istiqlal, de la création d'une « armée nationale de la libération du Maghreb » comme une simple fanfaronnade. Ne nous abusons pas. Dans l'offensive menée contre la présence française, négociateurs et activistes se sont partagé les rôles, mais le but reste identique ! Est-il donc écrit que le sort réservé à ceux qui nous soutiennent et nous aident soit l'ostracisme et qu'ils seront abandonnés à la vindicte et à la haine de nos plus fanatiques adversaires ?

L'Afrique du Nord est un tout et, nous l'avions prédit voilà déjà longtemps, les événements s'y enchaînent en vertu d'une logique implacable. L'action « payante » des fellaghas de Tunisie devait avoir son prolongement dans le Constantinois. C'est maintenant au tour des « commandos » marocains d'essaimer dans l'Oranie. Ainsi se resserre sur l'Algérie les deux branches de l'étau du panislamisme. Telle est la triste conséquence de nos divergences internes à l'égard d'un problème vital pour la France et d'un long immobilisme qui a interdit pendant de longues années tout effort sérieux et soutenu vers les réformes profondes qui s'imposaient pour rendre plus confiante et plus humaine la collaboration entre Français et Musulmans.

Le *wait and see*, en l'occurrence, s'est révélé désastreux. Loin de travailler pour nous, le temps perdu a été largement mis à profit par ceux dont le dessein est de nous chasser de l'Afrique du Nord tout entière. Cela sous le regard un peu trop complaisant de certains de nos amis américains, dont l'appui qu'ils ont apporté à la thèse française devant l'O. N. U. manquait visiblement de conviction !

★

M. PINAY se retire de l'Assemblée onusienne après la mise à l'ordre du jour, par 28 voix contre 27, du problème algérien. Ben Arafa quitte son palais de Rabat pour se rendre à Tanger, après avoir délégué son sceau à un de ses cousins, Moulay Abdel Hafid.

AUX QUATRE COINS DU MONDE ★

ET L'ARGENTINE BRULE CE QU'ELLE A ADORÉ

La fortune politique est capricieuse ; condamné à goûter le pain amer de l'exil dix ans après qu'il eut été accueilli en sauveur, le général Perón en fait, à son tour, l'épreuve. Avec lui s'effondre une dictature qui, tôt ou tard, était condamnée à disparaître, comme toutes les expériences de pouvoir personnel. De même que Mussolini, auprès duquel il avait pris exemple, le général argentin avait cru durer en flattant les masses jusqu'à la démagogie. De sa retraite étrangère il peut méditer aujourd'hui sur l'inconstance des courants populaires, sur la fragilité des amitiés et sur l'ingratitude des courtisans.

A l'heure des revers, ses lieutenants, qu'il avait comblés d'honneurs et de bienfaits, l'ont abandonné. Les chefs de la C. G. T., qu'il avait modelés à sa conception « justicialiste », n'ont pas bougé. Les « descamisados » non plus, si l'on en excepte quelques agitations locales. Ils n'avaient plus, il est vrai, pour les galvaniser le sourire ensorceleur d'Eva Perón, dont on brise maintenant les statues.

Juan Domingo Perón a été renversé par l'armée qui l'avait jadis hissé sur un piédestal et que sa déclaration de guerre à l'Eglise devait inévitablement dresser contre lui. Un général s'en va, un autre général arrive ; le pouvoir passe aux mains des militaires vainqueurs et ainsi la tradition sud-américaine reprend son cours. Fort heureusement, le changement de régime s'est opéré avec le minimum de violences et sans bouleversement autre que le remplacement des gens en place. Le gouvernement provisoire du général Lonardi, qui, dans la coulisse, avait été le véritable chef de la rébellion « antipéroniste », entend s'orienter vers le retour aux libertés démocratiques et préparer des élections générales.

Que l'Argentine retrouve au plus tôt la stabilité politique et la paix sociale, c'est le vœu que l'on formule dans notre pays, que tant de souvenirs, d'amitié et d'affinités lient à la grande République sud-américaine. Les Français, par ailleurs, se sont toujours gardés de prendre position dans les conflits internes qui divisent leurs amis argentins. Aussi bien, n'en ont-ils que davantage regretté de voir le représentant à l'O. N. U. d'une nation en instance de gouvernement prendre position contre la France sur le problème de l'Algérie, qui relève strictement de sa propre souveraineté.

★

TANDIS que le général Peron, que l'on voit sur un scooter avant sa déchéance, s'exilait au Paraguay, le général Eduardo Lonardi, président provisoire de la République Argentine, était accueilli en triomphateur à Buenos-Aires.

* AUX QUATRE COINS DU MONDE DU 16 SEPTEMBRE AU 15 OCTOBRE

« EN BREF »

QUI DIT MIEUX ?

RECHAUFFER les mers polaires, tel est, si l'on en croit Radio-Moscou, l'ambitieux projet conçu par des techniciens soviétiques. Rien de plus simple : un barrage gigantesque serait dressé au travers du détroit de Behring et une puissante centrale électrique, alimentée par l'énergie atomique, actionnerait des machines géantes qui iraient pomper les eaux chaudes du Pacifique pour les déverser dans l'océan Arctique. Grâce à ce Gulf-Stream artificiel, la glace disparaîtrait des rivages du Grand Nord, d'immenses régions désertiques seraient transformées en contrées accueillantes et fertiles, les pays septentrionaux d'Europe, d'Asie et d'Amérique, libérés du glacial anticyclone polaire, bénéficieraient d'une température adoucie. A quand les réclames nous vantant l'hiver sur les rivages du Groenland, les bains de mer de l'Alaska et la douceur de vivre en Sibérie ?

UNE REVANCHE DU SORT !

APRES la « fête des mères », après la « fête des pères », verrons-nous un jour la « fête des belles-mères » ? C'est chose déjà décidée au Brésil, où, dans l'Etat de Sao-Paulo, les gendres et les brus de Soroccola leur offriront fleurs et cadeaux, en famille, le 1er novembre de chaque année. Quelle revanche tireront ainsi les belles-mères de la réputation déplorable et bien souvent injuste que leur ont faite les auteurs et les chansonniers !

LE PRIX D'UN RENDEZ-VOUS...

PARCE qu'on avait négligé de lui sonner le réveil à l'heure fixée, un riche client du Waldorf Astoria, le grand caravansérail newyorkais, a intenté un procès à la direction. Il estime à un demi-million de dollars le préjudice qu'il a subi pour avoir ainsi manqué un important rendez-vous.

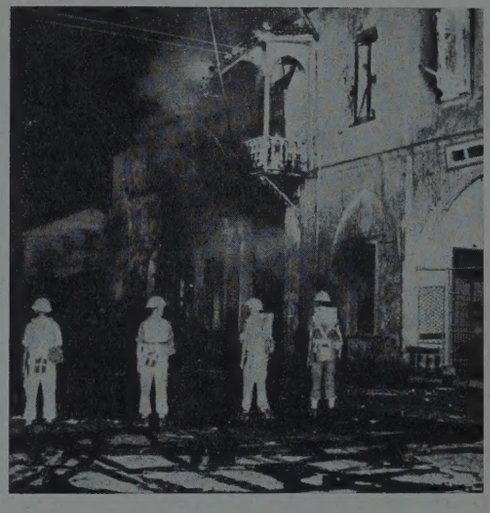
... ET CELUI D'UNE PATRIE !

AYANT amassé un nombre respectable de milliards dans l'industrie hôtelière américaine, un émigrant irlandais avait imaginé un moyen original de régler l'irritant problème que pose le partage de son pays d'origine. Il s'est rendu à Londres pour proposer au « Premier » britannique d'acheter pour 24 millions de dollars l'Irlande du Nord, dont il voulait faire don, ensuite, à la République de l'Eire ! On a poliment éconduit ce businessman, qui, au surplus, se fait une bien piètre idée de la valeur du pays où il a vu le jour !

NIGHT CLUB

ON vient de rouvrir, à Moscou, un restaurant de nuit fort en vogue au temps de tsars. Les Soviétiques cossus s'y feront servir à souper par des maîtres d'hôtel en habit, dûment stylés. Et vingt-six virtuoses de la musique syncopée les feront danser. Fini le temps où la presse bolcheviste voyait dans les night clubs et dans la « musique hystérique de jazz » les symboles de la décrépitude du régime capitaliste !

VENISE, 21 SEPTEMBRE. C'est en gondole que les trois cents invités au mariage du prince de Hohenlohe et de la princesse Ira de Furstenberg se rendent au palais Brandolini pour la réception qui suit la cérémonie nuptiale.



CHYPRE, 21 SEPTEMBRE. Après les émeutes qui ont éclaté à Nicosie, où les partisans de l'union avec la Grèce ont mis le feu au British Institut, des commandos anglais patrouillent dans les rues de la capitale cypriote.

NEW-YORK, 26 SEPTEMBRE. Dans la cathédrale de St John, les fidèles, bouleversés par la crise cardiaque du président Eisenhower, ajoutent leurs vœux à ceux des millions d'Américains qui prient pour son rétablissement.

LA VOITURE QUI MARCHE... AU SOLEIL

AU cours d'une exposition automobile qui s'est tenue en septembre à Chicago, une voiture a fait sensation. Son moteur, en effet, fonctionnait au moyen du courant produit par des cellules photoélectriques captant les rayons solaires. A dire vrai, le modèle exposé s'apparentait plutôt aux jouets scientifiques, car il n'avait que 0 m. 45 de longueur. Mais il s'agissait là d'une première étape, au dire de l'inventeur qui, selon la formule consacrée, « espère faire mieux la prochaine fois ».

LE BACHELIER COURAGEUX

ATTEINT par la paralysie alors qu'il venait de passer la première partie du baccalauréat, un jeune Messin de dix-neuf ans a fourni un bel exemple de volonté et de courage. Poursuivant ses études par correspondance, il a été reçu à la seconde partie du « bac », série mathématiques. A titre exceptionnel, le doyen de la Faculté des sciences l'avait autorisé à subir sur son lit d'infirme non seulement l'écrit sous contrôle de surveillants qualifiés, mais également les épreuves orales, un jury de professeurs s'étant rendu à son domicile pour l'interroger.

COUP DE FREIN

DANS leur récent Congrès, les travaillistes anglais ont décidé de freiner la politique des nationalisations, qui figurait en bonne place sur le programme du Labour Party aux dernières élections générales, où il a perdu un million et demi de suffrages. Il est vrai que la gestion « étatiste » donne des résultats assez décevants. Depuis qu'ils ont été nationalisés, voilà sept ans, les transports britanniques, à eux seuls, ont enregistré un déficit de 40 milliards de francs, dont 12 milliards rien que pour l'an dernier. Etendre la formule aux industries lourdes n'est pas apparu aux congressistes comme un moyen de réchauffer l'enthousiasme des électeurs !

UN PRISONNIER « ATOMIQUE »

LES autorités de Pensylvanie sont vivement sollicitées de commuer la peine d'un détenu d'une prison de Philadelphie, et cela pour des motifs peu communs ! Pour avoir tué un policeman à l'âge de dix-huit ans, ce jeune gangster avait été condamné à finir ses jours dans cette geôle. Or, après quinze ans de captivité, il s'est révélé comme un cerveau scientifique exceptionnel. Se penchant sur les problèmes de l'énergie atomique et de ses rapports avec la thermo-dynamique, sans disposer des instruments de physique les plus élémentaires, il aurait abouti à des solutions nouvelles dont des techniciens réputés se sont montrés stupéfaits. A tel point que des firmes importantes de constructions aéronautiques sollicitent sa libération sur parole afin qu'il puisse mettre au point ses inventions. Des sénateurs, qui appuient cette demande, affirment que, si on lui en donne les moyens, ce prisonnier à vie deviendra l'un des plus grands savants de son pays. Après le condamné à mort « roi du best-seller », le gangster virtuose de l'atome... les pénitenciers américains abritent derrière leurs murailles de singuliers phénomènes !

AUTANT EN EMPORTE LE VENT

On vient de découvrir au Honduras un homme bizarrement constitué. Il a l'appendice à gauche et le cœur à droite, la rate à droite et le foie à gauche. Aucun autre détail n'est donné sur ce phénomène si ce n'est qu'il a franchi la quarantaine et qu'il exerce la profession de veilleur de nuit.

La conclusion qui semble s'imposer est que le métier de vigile tend à désorganiser l'anatomie des Honduriens quadragénaires. Mais quel métier n'a pas ses risques ? Y compris le métier d'écrivain ? Jerome K. Jerome, consultant un jour un dictionnaire médical, se convainquit en quelques heures qu'il souffrait de toutes les maladies connues et cataloguées, sauf cependant de l'hydarthrose des femmes de chambre. Il consulta un de ses amis de la Faculté, qui lui recommanda de solides biftecks et de copieuses omelettes au lard.

Il n'y avait aucune raison, en vérité, pour que Jerome K. Jerome, si taré qu'il fût ou qu'il se crût, ne continuât pas de vivre et de prospérer.

Les savants médecins qui ont examiné le cas de notre veilleur de nuit ont établi, eux aussi, des pronostics nettement optimistes. Leur client, assurent-ils, peut, en dépit de sa constitution hérétique, jouir d'une très longue vie.

Mais naturellement !

Qui s'y oppose ?

La nature, sans doute, a de vieilles et respectables habitudes. Elle place les organes selon un ordre déterminé et quasi invariable : la tête en haut, les pieds en bas et le reste à l'avenant.. Les hommes sont ainsi contraints, lorsqu'ils veulent rompre la monotonie des jours ou étonner leurs contemporains, de marcher sur la tête ou de penser avec leurs pieds. Nous en connaissons qui ne se privent guère de ce double plaisir.

Pourquoi alors s'irriterait-on lorsque, dérogeant aux traditions et bousculant les routines, la nature se permet un petit caprice ? La preuve est faite depuis longtemps que de pareilles fantaisies ne nuisent à personne. On ne compte plus les gens — soit dit sans arrière-pensée — qui ont le cœur à droite et le ventre à gauche, ou inversement, et qui, Dieu merci, ne s'en portent pas plus mal.

Il paraît que l'Académie Française se plaint de la dureté des temps.

Pas de grève « revendicative » en perspective dans le secteur de l'Institut... N'empêche qu'on se demande si, reprenant une idée ancienne, les Quarante ne se résigneront pas un jour à retenir à leur profit une partie des prix de vertu qu'ils distribuent.

Protestons à l'avance contre une telle éventualité.

Il suffit, en effet, de jeter un coup d'œil sur la liste des prix en question pour se faire une opinion : la plupart d'entre eux ne sauraient subir la moindre amputation, ne serait-ce qu'à raison de leur éclatante modestie.

Cet examen permet au surplus de constater que l'Académie, en matière de legs, se précipite positivement sur tout ce qui lui tombe sous la main.

Ouvrons plutôt l'annuaire où se trouvent pieusement consignés les prix et fondations confiés à sa vigilante administration. La fantaisie des donateurs s'y déploie sans contrainte.

Voici le prix Laussat, destiné « à récompenser les actes de dévouement et de courage ». Il s'élève à 350 francs, le courage étant encore bon marché en France.

Voici la fondation Lange, de 6.500 francs. Elle est destinée « à décerner autant de prix de mille francs qu'il sera possible » *(sic)*.

Voici le prix Louise Boutigny (500 francs !), qui vise « à récompenser un ménage légitime frappé par des revers de fortune ou un ménage d'ouvriers rangés ». D'où il résulte, par parenthèse, qu'un ménage légitime ne peut être un ménage d'ouvriers, lesquels atteignent avec le « rangement » au suprême degré de la perfection matrimoniale.

Voici le prix Augustine Bon — 300 francs, s'il vous plaît — « destiné à récompenser un ouvrier mécanicien appartenant au département de la Seine, et, s'il en existe, dans le X^e^ arrondissement de Paris, qui sera resté trente ans dans le même atelier ». Soit une prime de dix francs par an...

Voici le prix Camille Cavelan — 6.000 francs — dont les dispositions sont particulièrement savoureuses. « Trois prix, est-il stipulé, d'environ deux mille francs chacun (soit en plus, soit en moins) seront distribués annuellement à des femmes mariées, célibataires ou veuves qui auront honoré la vertu à quelque titre que ce soit. Elles seront choisies de préférence dans un milieu social où règne une certaine éducation. »

Voici le prix Estienne... 400 francs! Manquant un peu d'éclat, il n'a d'autre ambition — et comme on le comprend ! — que de « récompenser les dévouements obscurs ».

Quant à la fondation Charreyre Conort (600 francs), elle bat tous les records d'humour noir ; « les arrérages de cette fondation, nous dit-on, seront affectés tous les ans, sa vie durant, à une fille d'officier supérieur se trouvant sans ressources et n'ayant pu obtenir du gouvernement la concession d'un bureau de tabac » ! Bon appétit, mademoiselle !

... La meilleure preuve que tout cela manque outrageusement de sérieux, c'est que jamais les académiciens, fins dégustateurs de vertu, pourtant, n'ont jamais songé à couronner un de leurs collègues.

Les enterrements fournissent le plus souvent l'occasion de réflexions profondes et originales sur la fragilité de l'existence. On y peut glaner des pensées comme celles-ci : « Ce que c'est que de nous... Nous sommes vraiment peu de chose en ce monde... Ah ! pourquoi venons-nous sur terre ? »

Je passe sur les rituelles lamentations des héritiers, disant : « Les plus malheureux sont ceux qui restent », mais qui défendraient farouchement leur situation si, d'aventure, le défunt leur offrait sa place.

Brièveté de la vie, rapidité du temps qui passe, variété des choses humaines... Sujets rebattus sur lesquels il est peu de poètes qui n'aient essayé leur lyre. Et pourtant...

Et pourtant un citoyen du New Hampshire, Mr. George W. Cancelade, vient d'illustrer brillamment l'axiome fameux selon lequel « l'homme ne meurt pas, il se tue »... Et de prouver, en outre, que se tuer n'est pas une opération aussi facile qu'on le croit communément.

A considérer les délais relativement longs qu'exigent certains médicastres pour expédier leurs patients, on avait quelque soupçon de la chose. Mais rien ne vaut une démonstration honnêtement poursuivie par un individu désintéressé et travaillant, si l'on ose écrire, pour le plaisir.

L'histoire de Mr. George W. Cancelade est donc particulièrement instructive.

Ce neurasthénique, ayant résolu de « mettre fin à ses jours », fit un beau matin sauter sa maison. L'immeuble fut détruit. Non le locataire... Plus désespéré que jamais, celui-ci essaya alors d'autres moyens.

D'abord, il se jeta à l'eau ; on le repêcha. Il s'empoisonna ; il eut des coliques. Il se pendit ; on coupa la corde. Il se tira un coup de revolver; le coup rata. Il se coucha sur la voie

ferrée ; le train s'arrêta. Il s'ouvrit les veines ; elles se refermèrent.

Un jour enfin, bien décidé à en terminer, il revint à sa première idée. « Après s'être couché sur son lit, rapportent les gazettes, il alluma une cartouche de dynamite. L'explosion détruisit entièrement la maison. Dans les décombres, les pompiers découvrirent le corps affreusement déchiqueté du malheureux, qui, cette fois, était parvenu à ses fins... »

... Oui, mais après vingt ans d'efforts !

Les livres sur Victor Hugo se suivent à une cadence précipitée.

Il s'agit moins de faire de l'exégèse sur son œuvre, sa pensée « philosophique », ses variations politiques, que de compléter par des inédits ce qui, jusqu'à ce jour, n'avait pas été publié intégralement.

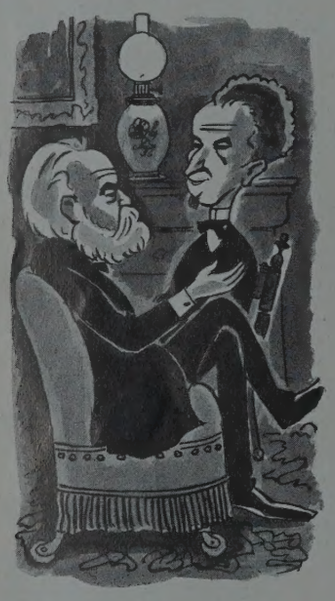
Voilà qui est bien. Qui serait bien, plus exactement, car il y a quelque abus à mettre en circulation des notes prises au jour le jour, qui, d'un mois à l'autre, se retrouvent sous une forme différente sans être pour autant dignes de retenir l'attention. On abuse un peu trop de ces miscellanées auxquelles le père Hugo lui-même attachait peu d'importance.

En tout cas, le soin que prennent les hugolâtres de toujours ou de foi plus récente à faire grand cas de ses calembours est excessif.

De ce mode d'expression il disait lui-même que c'était « la fiente de l'esprit ».

Bien sûr, l'obsession — moins vive depuis quelque temps — de la Belle Epoque, qui caractérise nombre de nos contemporains, a fait renaître le goût du calembour.

Que ce genre ne serve qu'à faire sourire une minute, mais ne prenne pas la place de jeux d'esprit plus subtils et plus profitables ! Cela dit, voilà que nous cédons à la tentation d'apporter notre pierre — friable — à l'hétéroclite monument Hugo.



Notre caution, c'est Henri Rochefort, qui éclatait de son rire célèbre quand il proposait cette charade de son illustre ami :

« Mon premier, disait Hugo, est un étudiant en médecine assis au sommet d'un amphithéâtre.

» Mon second se compose des dernières lettres d'un journal.

» Mon tout est un chant révolutionnaire.

» Réponse : Internationale.

» Pourquoi ? Parce que mon premier c'est internatio (interne assis haut) et mon second : « nal ».

Encore une autre charade, parfaitement extravagante celle-là :

« Mon premier est ce que l'on dit à un menuisier qui a compté sur sa note des copeaux en trop.

» Mon second est la fin de l'homme. Mon tout est un mets délicieux.

» Réponse : Bifteck aux pommes. (« Biffe tes copeaux » et « me »).

Mon cher, m'a dit une haute personnalité politique, c'est bien simple : nous vivons sous le régime de la procrastination.

Ce puissant augure, révérence parler, croyait m'épater. Il avait tort. N'aurais-je pas connu ce mot peu usité et de fabrication savante que

j'en aurais reconstitué le sens, comme le lecteur vient de le faire, en me reportant par la pensée à mes modestes études secondaires illuminées par les pages roses du Larousse, où le *hodie mihi cras tibi* figure en bonne place.

Hochant la tête, et surprenant mon auguste interlocuteur par la promptitude de l'assentiment, j'ai répondu tout bonnement :

— Il est vrai qu'on remet trop souvent, qu'il s'agisse du Parlement ou du gouvernement, ce qu'on peut faire le jour-même.

Procrastination... Soit. Le mot, pour le profane, l'ignorant, évoque une opération compliquée et secrète, voire à peine avouable, de telle sorte qu'il a peu de chances d'entrer dans le langage courant.

Pas même dans le langage parlementaire, où pourtant les plus indésirables nouveaux venus du vocabulaire entrent et s'installent, reniant plus ou moins leur origine, sans formalité.

C'est ainsi que « impératif », adorné de l'épithète « catégorique », qui naguère n'était familier qu'à ceux qui avaient quelque peu fréquenté Kant, résonne quotidiennement dans les couloirs et l'hémicycle du Palais-Bourbon, émaille les colonnes de l'*Officiel* en attendant de submerger les improvisations de comices agricoles.

Il va de soi que, dans tous les cas où il est employé, « impératif » ferait mieux de céder la place à « exigences ». Ce serait trop simple.

Je reviendrai un jour prochain sur l'enrichissement et l'évolution du Français par le truchement des assemblées politiques, plus ou moins encouragées d'ailleurs par le barreau et la presse. Les résultats acquis à ce jour sont affligeants.

FAUBOURG SAINT-HONORÉ

ARTÈRE OU PALPITE

L'ÉLÉGANCE DE PARIS

PAR ROGER DARDENNE

Il est dans Paris des rues qui semblent désignées pour la flânerie, des rues où, à chaque pas, l'œil est sollicité, amusé, parfois ébloui. Interrogez une Parisienne et demandez-lui où elle aime ainsi muser à ses heures libres. Elle citera peut-être plusieurs noms, mais elle n'oubliera sûrement jamais le Faubourg-Saint-Honoré. Cet attrait ne s'exerce pas seulement sur la femme élégante qui descend de voiture pour gagner le bijoutier proche ou l'institut de beauté en vogue. Le « lèche-vitrines », comme dit si expressivement la langue populaire, est pratiqué dans le Faubourg avec autant d'assiduité que d'enthousiasme par des femmes qui ne franchiront jamais la porte du grand couturier ou du bottier dont les chaussures sont des œuvres d'art. Et cet émerveillement désintéressé indique assez à quel point est enraciné le goût du beau, du fini.

CE MANTEAU, que nous devons de pouvoir reproduire à l'obligeance de son créateur, Max Reby, n'est-il pas un symbole du luxe élégant qui a porté si loin le prestige du Faubourg ?

Le « lèche-vitrines » devient le « shopping » pour les étrangères, qui n'y apportent pas moins d'entrain que nos compatriotes. Promenez-vous dans le Faubourg quand la matinée s'avance ou un peu avant l'heure du thé, peut-être croiserez-vous une « star » libérée provisoirement par Hollywood, une altesse, même une souveraine heureuse de l'incognito.

FRIVOLE et pourtant cossu, tel apparaît le Faubourg. Il a de la grâce et de la solidité. Son élégance fuit le clinquant à l'égal de la lourdeur. Il sait être opulent sans morgue, garder le sourire. Est-ce parce qu'il naquit au XVIIIe siècle, comme l'attestent les beaux hôtels qui le bordent ?

Chaque année, d'ailleurs, une fête du goût attire la foule des promeneurs dans le Faubourg. Sur un thème donné, des décors ravissants, pleins d'humour parfois, s'élèvent derrière les glaces. Perrault ou La Fontaine sont mis à contribution. La fantaisie et l'histoire font excellent ménage. Les péchés capitaux ne paraissent plus que véniels. Grands et petits se pressent, s'entassent, et il faut s'armer de patience pour jouir du spectacle.

L'entente des commerçants a trouvé la plus ingénieuse manière de mettre au premier plan de l'actualité la voie illustre où ils sont installés.

Et l'on admire que tel négoce puisse subtilement, dans l'ensemble, se faire valoir, alors qu'il n'y paraissait pas prédestiné.

Car s'il est relativement aisé de tirer parti de chatoyantes étoffes, de gemmes étincelantes ou de meubles de haute ébénisterie, il arrive que la tâche soit plus ingrate.

Du reste, en dehors de ce concours de vitrines, période culminante, l'art de l'étalage est, en toute saison, poussé fort loin dans le Faubourg. Il a été véritablement rénové par une femme débordante d'imagination, Mme Annie Beaumel, à qui l'on doit des réalisations auxquelles convient le titre de chefs-d'œuvre et dont on déplorait en les admirant qu'elles fussent précaires.

ARRIVEE DU PRESIDENT DE LA REPUBLIQUE à l'Elysée en 1848 (ci-dessus). — Le cérémonial ne varie guère avec les années, et les cavaliers de la garde en tenue d'apparat, qui n'a que peu changé, rendent les honneurs à chaque réception aux personnalités conviées (ci-dessous).

CE GROUPE CHARMANT en robes blanches apportait une note de juvénile fraîcheur à une réception offerte dans les salons de l'Elysée aux membres des assemblées parlementaires.

SA longueur vaut au Faubourg-Saint-Honoré des aspects différents. Quand on l'évoque, le tronçon auquel on pense communément est celui qui va de la rue Royale à la place Beauvau. Là, vraiment, le luxe multiplie pour le passant ses alléchants appels. Aux frontons des boutiques se lisent souvent des noms que connaissent les deux hémisphères. Tout un passé commercial s'y reflète. De l'histoire de telle ou telle maison on composerait aisément un chapitre balzacien. Ce n'est point, d'ailleurs, que ces façades illustres ne s'encastrent souvent dans de vieilles bâtisses. Levez les yeux et vous apercevrez çà et là, au-dessus d'un magasin élégamment agencé selon les règles d'une esthétique commerciale moderne, d'étroites fenêtres ouvrant sur des pièces au plafond bas.

Après la place Beauvau, si vous êtes sensible à l'atmosphère de la rue, vous percevrez une différence. C'est une transition qui amène à Saint-Philippe-du-Roule. L'église domine de sa façade un carrefour plein d'animation. Les Champs-Elysées sont proches et drainent vers eux piétons et voitures. Le Faubourg repart, gravit la colline du Roule, glisse devant les bâtiments sombres qui furent un hôpital avant d'être un quartier général de police, traverse l'avenue Hoche, calme, distinguée, un peu morose, et s'achève sur la bruyante place des Ternes.

REVENONS pourtant à la première partie du Faubourg. On commença d'y bâtir aux toutes dernières années du règne de Louis XIV. Le palais de l'Elysée en demeure le centre. Avant que la République en fasse, en 1873, la demeure des présidents, il a connu bien des transformations. En 1718, l'architecte Molet entreprit pour Henri de la Tour d'Auvergne, comte d'Evreux, la construction d'une demeure qui, tout naturellement, prit le nom d'hôtel d'Evreux. C'est notre Elysée. Il fut la propriété de M^me^ de Pompadour, qui le fit restaurer à l'intention de son frère, le marquis de Marigny. Plus tard, le richissime financier Nicolas Beaujon s'en rendit acquéreur. Le nom d'Elysée-Bourbon lui fut donné quand, en 1788, la duchesse de Bourbon s'y installa. Combien de personnages célèbres ont passé entre ses murs ! Que de scènes historiques s'y sont déroulées !

Pour isoler le palais, Napoléon III fit ouvrir la rue de l'Elysée. Ainsi fit-il disparaître l'hôtel du maréchal Sébastiani, où, le 18 août 1847, le duc de Choiseul-Praslin, pair de France et gendre du maréchal, assassina sa femme. Peu après, il s'empoisonna dans sa prison. Et l'on dit que le pharmacien qui lui fournit le poison avait son officine au n° 84 du Faubourg.

Dîners, réceptions offerts par le chef de l'Etat rassemblent de temps à autre dans le palais de brillantes assistances. Et comme nos hommes politiques ne redoutent pas le travail de nuit, il arrive parfois que quelque crise éveille tard le président et que les allées et venues troublent la paix nocturne.

LE FAUBOURG est plein d'attraits pour les amateurs de peinture. Nos photographies rappellent deux expositions qui ont fait affluer à la Galerie Charpentier les visiteurs : « la Femme » (ci-dessus), « Plaisir de France » (ci-contre).

UNE VITRINE du Faubourg-Saint-Honoré où se sont déployés, une fois de plus, l'art et le goût raffiné de M^me^ Annie Beaumel, l'étalagiste réputée, « le Temps des cerises ». (Hermès.)

CAR, le soir venu, le Faubourg est plongé dans un silence qui contraste avec le tumulte d'autres voies parisiennes, incendiées de néon. Pas de grand café, pas de théâtre ou de cinéma qui happe la foule. A qui le voit de jour avec le mouvement incessant de ses deux rives, à qui a vu, vers l'heure du déjeuner, s'ébattre la volée joyeuse et pépiante des ouvrières échappées des ateliers voisins, il apparaît alors étrangement vide et désert.

Il faut, pour rompre cette impression, quelque événement mondain ou politique : gala dans les salons de l'Elysée ou dans ceux, tout proches, de l'ambassade de Sa Majesté britannique, nuit d'élections où l'on « pointe » fiévreusement les résultats au ministère de l'Intérieur (encore un hôtel du XVIII^e^ siècle), ou bien, prélude à ces ventes où les enchères totalisent des millions, quelqu'une de ces expositions aux lumières

OUVRIERES ET EMPLOYEES animent de leurs silhouettes la célèbre voie, où les maisons de couture et de modes sont nombreuses.

QUELQUES ASPECTS DU FAUBOURG : ci-dessus, une visiteuse étrangère devant la boutique d'un libraire ; ci-dessous : une charmante cour intérieure avec fontaine ; l'église des Dominicains, qu'un immeuble cache à la vue du passant.

LA METAMORPHOSE DE LA SEINE : un ensemble réalisé pour l'une des présentations annuelles de vitrines, dont le succès est toujours si grand, par M^lle^ Yvonne Brémond d'Ars.

LE PRESTIGE DU FAUBOURG

S'il fallait une preuve nouvelle du prestige dont jouit à l'étranger le Faubourg-Saint-Honoré et de la renommée qui s'attache à ses commerces de luxe, nous la trouverions dans l'annonce qui nous parvenait au moment même où nous achevions cet article : à Zurich va s'ouvrir une exposition entièrement consacrée au Faubourg-Saint-Honoré que nos amis suisses se réjouissent fort d'avoir l'occasion d'admirer.

qui font s'entasser le Tout-Paris à la Galerie Charpentier.

La peinture, d'ailleurs, l'ancienne et la plus récente, a dans le Faubourg un de ses fiefs. Galeries à droite, galeries à gauche. Et le vernissage d'après-dîner pourrait bien entrer dans les coutumes élégantes.

Est-ce du Faubourg que s'est élancée la valse fameuse *Moulin Rouge ?* Georges Auric n'y a-t-il pas élu domicile ? Au surplus, la musique trouve en remontant vers les Ternes plus d'un havre. D'abord la musique sacrée. A Saint-Philippe-du-Roule, Bach a reçu de fervents hommages. Plus haut, l'église des Dominicains est chère aux artistes, qui prêtent volontiers leur concours aux beaux programmes qui accompagnent les offices. Cette église se cache curieusement au fond d'une cour en face de la fondation de Rothschild, où, voici quelque vingt-cinq ans, une brève tragédie priva notre pays d'un chef respecté.

Et voici, dans la partie terminale, la salle Pleyel, l'un des temples parisiens de la musique, qui voit défiler, pour la plus grande satisfaction des mélomanes, orchestres réputés et virtuoses illustres.

La physionomie du Faubourg-Saint-Honoré se modifie-t-elle ? Il n'y paraît guère. Certes, çà et là quelques buildings sont venus insérer leur blancheur neuve parmi les pierres patinées. Ces empiétements sont, en somme, peu nombreux. Dans l'ensemble, le Faubourg garde son visage traditionnel. Et aussi son caractère personnel. L'évolution de la capitale ne lui a rien retiré de son prestige. Il demeure la voie privilégiée où l'élégance s'exprime par mille inventions ingénieuses, mille trouvailles, où il fait bon cueillir cette fleur délicate et vivace, le goût de Paris.

LA GRANDIOSE et mélancolique nostalgie du soir tombant sur une rivière d'Indochine.

LORSQUE LA NUIT TOMBE SUR L'INDOCHINE

LE DRAME DE CEUX QUE NOUS ABANDONNONS

DE NOTRE CORRESPONDANT RENÉ BRANELLEC

LA piste, très étroite et rendue glissante par les pluies, est bordée d'un côté par un canal profond, de l'autre, par la rizière. La voiture avançait en se dandinant sur cette patinoire, et il fallait que le conducteur eût beaucoup d'habileté — et de chance — pour arriver au bout des 5 kilomètres qui séparent le domaine de Phu-Loc de la route qui va de Soctrang à Baclieu.

Favorisée par les lourds nuages de la mousson, la nuit tombait rapidement. Nous traversâmes un petit pont en dos d'âne très accentué, aux planches de bois incertaines, et nous fûmes alors à l'entrée d'une sorte de longue rue bordée de pauvres paillotes. La voie était creusée de nombreux nids-de-poule remplis d'eau, les habitants du village, en partie des Vietnamiens, en partie des Cambodgiens, reconnaissables à leur allure plus fruste, nous regardaient passer, visiblement sans sympathie.

Nous contournâmes un grand bâtiment situé le long d'un canal. A cet endroit était aménagé un quai. Celui-ci était coupé par un très profond caniveau que l'on ne pouvait franchir qu'à un certain passage où avaient été disposés quelques madriers. Il s'en fallut de peu que l'automobile ne tombât dans le caniveau, où elle serait à coup sûr restée immobilisée pour longtemps, si, au dernier moment, le chauffeur n'avait aperçu le danger. Un enfant, qui nous observait avec curiosité et guettait certainement notre chute, rit de sa propre déconvenue. Nous passâmes immédiatement après un autre pont, celui-ci garni de rambardes. Nous étions alors sur une aire cimentée que bordait, d'un côté, une sorte de grand mas provençal ceinturé d'un triple réseau de barbelés et d'un mur supplémentaire de protection, ce qui ne l'empêchait pas d'être encore bardé de tours de garde ; le second et le troisième côté étaient constitués par des hangars où s'apercevaient des tracteurs et par une petite décortiquerie.

Les sentinelles de garde n'avaient pas bronché. L'un de nous, qui connaissait le gérant du domaine, nous montra le chemin. Une fois traversé le réseau de barbelés, on pénètre dans la maison par une petite porte basse passant par la tour de garde principale. On se trouve ensuite dans un large couloir qui dessert toutes les pièces du rez-de-chaussée. Les deux premières paraissaient inhabitées. Dans la troisième, une jeune femme vietnamienne, étendue sur un lit déjà garni de sa moustiquaire, se leva à notre venue et sourit à notre compagnon. Peu après survinrent deux autres personnages, une jeune femme, vietnamienne également, et un homme de trente-sept ou trente-huit ans, M. A..., gérant des 5.000 hectares de rizières de Phu-Loc pour le compte de la famille — on pourrait presque dire de la dynastie — Gressier.

HISTOIRE D'UN PIONNIER, LE CAPORAL GRESSIER DE SAINT-OMER

C'EST toute une histoire que celle de la famille Gressier, l'une des plus puissantes de cette partie de la Cochinchine, dont on parle, non sans raison, comme on le faisait naguère du Far-West américain. Dans la deuxième moitié des 300 kilomètres qui séparent Phu-Loc de Saïgon, nous avions pu en effet constater que l'autorité gouverne-

mentale, bien qu'elle se manifestât par des troupes nombreuses, bien équipées de blindés et de « Crabes », était battue en brèche par la secte des Hoà-Hào, ainsi que par celle, plus clandestine, mais sans doute plus redoutable à longue échéance, des Vietminh. Si les routes principales étaient solidement tenues — ou du moins paraissaient l'être — par l'armée nationale, il était clair que celle-ci ne s'avançait qu'avec beaucoup de répugnance dans l'arrière-pays, soumise qu'elle y était à une incessante et harassante guérilla. Les routes elles-mêmes, exactement comme du temps où les Français combattaient le Vietminh dans cette région, n'étaient réellement sûres que pendant quelques heures du jour. Les heures trop matinales, celles de la sieste, de l'après-midi, et surtout celles de la nuit appartiennent aux Hoà-Hào et aux Vietminh, qui disposent alors leurs pièges, tendent leurs embuscades et préparent leur piraterie. Nous en avions eu quelques exemples précis. A une vingtaine de kilomètres de Cantho, alors que nous nous dirigions vers Soctrang, nous avions croisé un car qui, bien rangé sur le bord de la route, achevait de se consumer. Il avait été attaqué une demi-heure plus tôt et les voyageurs avaient été méticuleu-

FLANQUE d'un mirador, et entouré d'un mur supplémentaire de protection et de barbelés, le mas de Phu-Loc nous apparut. Faux mas provençal sous un ciel bas, avec des sentinelles dans les tours de garde.

sement détroussés. L'un d'entre eux, un récalcitrant sans doute, avait été mortellement blessé. D'autre part, sur la route de Cantho à Long-Xuyen, cinq automobiles avaient été arrêtées dans les mêmes conditions et leurs occupants, traités de même sorte.

JE reviens à la famille Gressier, dont nous étions les hôtes. Le fondateur de la « dynastie » était un simple caporal de la Coloniale à la fin du siècle dernier. Ce jeune et vigoureux garçon, originaire de Saint-Omer, fut immédiatement séduit par le pays et rêva de s'y installer. Les Nordistes ne sont pas, comme on sait, gens à se perdre dans les nuées. Rémy Gressier eut tôt fait d'obtenir sa démobilisation sur place, et avec ses maigres économies de caporal il acheta quelques hectares de rizières et un buffle. Après quoi il fit comme les rois de France : il se maria. Plusieurs fois, et très sagement, à des filles du cru bien dotées. L'argent ne l'intéressait pas, mais les terres. Quand il mourut, ses domaines s'étendaient sur 20.000 hectares de belles et bonnes rizières. Ses enfants, pour ne parler que des mâles, étaient au nombre de dix, ses petits-enfants ne sont pas moins de quarante, et les arrière-petits-enfants promettent de continuer cette magnifique progression.

En revanche, les domaines ont connu quelques vicissitudes. Pendant la guerre contre le Vietminh, malgré les petites armées privées — elles pouvaient atteindre jusqu'à 500 hommes — qui assuraient la protection des propriétés de Phu-Loc et du Xano, celles-ci furent soumises à des attaques en règle et, à l'issue de la dernière, des Gressier eurent à déplorer la mort de l'un des aînés, Napoléon, d'une des petites-filles, tuée d'une grenade, cependant qu'un autre petit-fils, prénommé Rémy, comme son grand-père, et qui s'était vaillamment défendu jusqu'à épuisement des munitions, était emmené prisonnier.

20.000 HECTARES PARTIS EN FUMEE, LA MORT PASSE

CELA explique en partie la désaffection des Gressier à l'égard de leurs rizières. Ils continuent certes à s'en occuper, mais, comme la plupart d'ailleurs des Français qui possédaient des domaines dans l'Ouest, ils ne se font guère d'illusions sur l'avenir. En sorte que plusieurs propriétés sont déjà vendues, en instance de l'être ou purement et simplement abandonnées. Dans d'autres cas, elles sont laissées aux soins d'assistants de culture, dont le sort apparaît très précaire, sinon fort dangereux. En fait, nombre d'entre eux ont trouvé la mort pendant la guerre ou ont été assassinés. Il n'existe à ma connaissance qu'un seul domaine, celui des Evrard, situé entre Baclieu et Camau, qui continue d'être exploité avec une admirable obstination par les descendants du fondateur.

Tout cela aide, je pense, à comprendre l'atmosphère singulière qui règne aujourd'hui dans ces immenses domaines reliés à Saïgon, dix minutes le matin, dix minutes le soir, par un poste émetteur-récepteur. Encore cela n'est-il pas constant. Le domaine Evrard s'est vu privé de son appareil « pour des raisons de sécurité militaire », ainsi que me l'a dit le commandant chef de la province de Baclieu.

AUTOUR du cognac-soda, A... nous conta d'un air désenchanté les dernières mésaventures du domaine. Il n'exprimait pas à proprement parler du découragement. C'est un fort gaillard, doué de plus de bon sens que d'imagination, ce qui, dans une position comme la sienne, est probablement la meilleure sauvegarde contre des dérèglements de l'esprit qu'un très court séjour permet fort bien de concevoir.

Il nous invita à rester dîner et coucher dans ce lugubre mas-forteresse, ce que la nuit, maintenant tombée et opaque, ainsi que l'état de la piste faisaient apparaître comme la seule solution raisonnable. A... n'était pas mécontent, je crois, de la distraction que nous apportions dans une vie qui ne doit guère en compter beaucoup à Phu-Loc. Sa jeune femme vietnamienne paraissait moins heureuse de cette invasion, mais elle sut faire contre mauvaise fortune bon cœur et s'en fut préparer nos chambres au premier étage. On dut en forcer les portes. L'humidité avait rouillé les serrures, détérioré les installations électriques, et il fallut en outre se frayer un passage dans un vol de chauves-souris qui, ayant élu domicile dans ces pièces abandonnées, ne se découragèrent qu'un court instant.

Nous dînâmes entre hommes dans la salle du rez-de-chaussée, où paraissait s'être concentrée la vie familiale de A... Un lit avec moustiquaire y était dressé, dans un angle était aménagée une salle de douches, et dans une sorte de couloir se trouvaient deux bat-flanc sur lesquels venaient se reposer de temps à autre des familiers de la maison, peut-être des parents de la jeune femme, peut-être simplement de vieux domestiques. Parmi ceux-ci figurait un curieux personnage qui nous regardait sous le nez, les yeux hagards.

A... rit. « Ne faites pas attention, nous dit-il, il est fou. » Ainsi qualifié, l'inquiétant domestique se mit au garde à vous et nous fit un superbe salut militaire.

Dans le couloir passèrent plusieurs supplétifs armés et casqués qui s'en allaient prendre leur tour de garde.

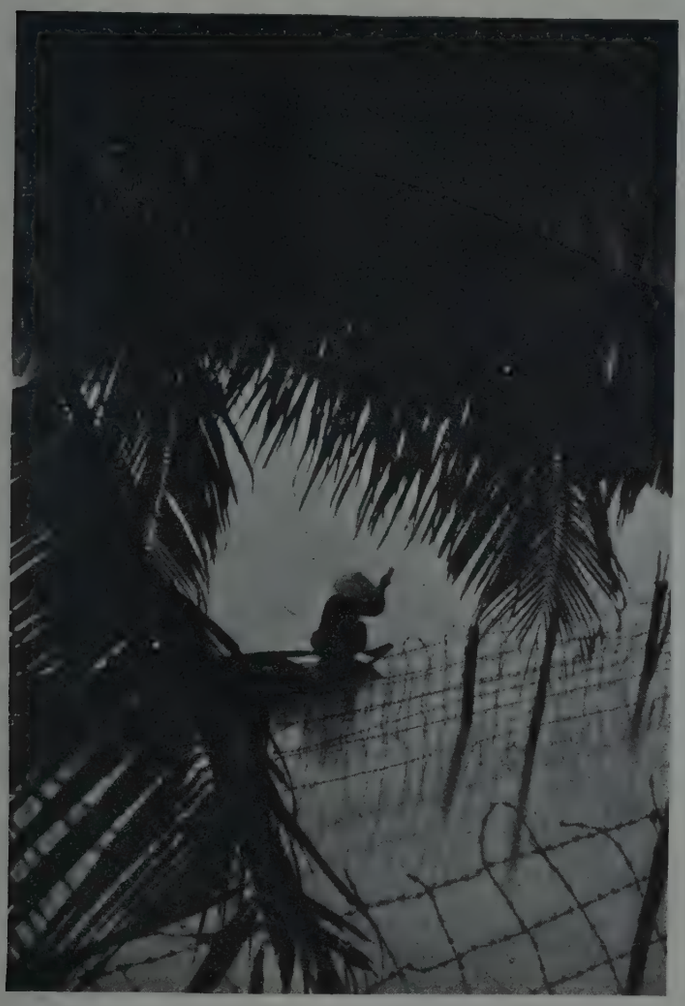
« Dans quelles conditions exploitez-vous actuellement ce domaine ? demandai-je à A...

— Par la vieille méthode du fermage. Phu-Loc compte environ 750 fermiers qui, avec leur famille, représentent une communauté de 5.000 personnes. Ils sont pour la plupart concentrés dans le gros village que vous avez vu en arrivant: quelques-uns seulement vivent dans de petits hameaux périphériques. Le taux des fermages, qui varie actuellement entre 10 % et 20 % des récoltes suivant l'éloignement des rizières du centre du domaine et suivant également la qualité des terres, est à peu près la moitié de ce qu'il était avant la guerre. Au surplus, afin de pallier la pénurie des buffles de travail, dont le troupeau a été extrêmement diminué du fait de la guerre, les Vietminh pratiquant en maintes occasions la tactique de la terre brûlée, nous apportons à nos fermiers

l'aide de nos moyens mécaniques : tracteurs et machines diverses, que nous leur louons à un prix minime. Ce système, d'ailleurs, leur apparaît avantageux, puisque ceux d'entre eux qui possèdent encore des buffles préfèrent recourir à nos tracteurs et louer leurs bêtes, en réalisant un appréciable bénéfice, aux propriétaires d'alentour démunis de cheptel. Cela n'empêche pas les fermiers de se faire tirer l'oreille pour livrer leurs fermages. En fait, nous avons aujourd'hui un retard de 75.000 gias (le gia est une mesure de 20 kg. 400) de paddy. Le domaine boucle à peine ses frais.

— Cette situation peut-elle s'amender ? »

A... eut un geste des épaules qui signifiait à la fois qu'il n'en savait rien, mais qu'il doutait fortement de la possibilité d'une amélioration. La propagande antifrançaise a trouvé ici un meilleur terrain qu'à Saïgon. En outre, il existe dans l'Ouest, indépendamment même du conflit ouvert entre Hoà-Hào, Vietminh et gouvernement, une source de difficultés qui provient de la coexistence pas toujours pacifique, il s'en faut, de fortes communautés cambodgiennes assez primitives,



AU PREMIER ETAGE du mas, la vue sur le canal offre au regard une image qui pourrait être paradisiaque sans les barbelés qui marquent la triste réalité.

sujettes à des explosions de colère terribles, et de Vietnamiens qui, en général plus évolués, occupent des postes plus importants que ceux des Cambodgiens. En fait, il s'en est souvent fallu de peu que n'éclatent de sanglantes bagarres, et celles-ci n'ont été évitées que par l'arbitrage des Français, du temps au moins où leur autorité et leur prestige étaient intacts.

ET LA NUIT TOMBA EN MANIERE DE CONCLUSION

NOUS nous couchâmes tôt... Je ne voudrais certes pas exagérer le récit de cette soirée et lui donner un caractère mélodramatique tout à fait vain. Il serait même possible de traiter la chose avec humour, et je m'y serais volontiers essayé si je ne pensais au sort de A... Peut-être celui-ci sourira-t-il si ces lignes lui tombent sous les yeux. C'est un garçon courageux, qui connaît bien la

DEBOUT, en équilibre sur le dos d'une de ses bêtes, qui nage, ce jeune gardien de buffles semble marcher sur les eaux de ce morne paysage.

rizière, pour y avoir travaillé et combattu. Il connaît les dangers de sa vie solitaire parmi une population travaillée par des propagandes hostiles aux Français, divisée en communautés violemment opposées, habituées à la piraterie, écumées par elle, au point que pour éviter d'être pillées elles se font à leur tour pillardes. Le « squeeze » continue de prospérer de toute façon, malgré les louables efforts de M. Ngo Dinh Diem. Les Hoà-Hào perçoivent toujours leurs taxes, qui maintenant viennent s'ajouter à celles du gouvernement.

La dernière forme de la feuille d'impôt Hoà-Hào est celle de jolis clous de cuivre.

Qu'on ne les achète point risque d'entraîner de sérieux ennuis, comme par exemple de se trouver un jour cloué par les oreilles à la porte de sa paillote.

PEU après que chacun se fut retiré dans sa chambre, on entendit une mitraillade et des coups de mortier. C'était probablement le poste de l'armée nationale, situé à l'entrée de la piste, qui se faisait prendre à partie par des Hoà-Hào ou des Vietminh. Dans la propriété même tout était calme, si l'on peut appeler calme le vent soufflant par rafales qui faisaient claquer les contrevents, la ronde des chauves-souris et, toutes les trois minutes, les coups de gong fêlé par lesquels les hommes de garde se faisaient savoir, d'une tour à l'autre, qu'ils étaient toujours là. Mais jusqu'à quand ? Et qui défendront-ils ?

BORDEE par un canal profond et par la rizière étroite et glissante : telle est la piste d'accès, boueuse et inégale, au domaine de Phu-Loc.

CETTE AMUSANTE GRAVURE ANCIENNE montre l'apothicaire transformé en une boutique vivante et portant avec lui les drogues dont il fait commerce.

FRAGMENT D'UN TABLEAU de David Teniers le Jeune où le peintre a représenté une officine de son temps.

LE PHARMACIEN
CET INCONNU

PAR RENÉ PARNAY

LE malade fait vivre le médecin et le pharmacien. Le médecin fait vivre le pharmacien, et parfois le malade. Le pharmacien... C'est là, paraît-il, une plaisanterie classique dans les salles de garde et que se repassent des générations d'internes. Mais ce n'est qu'une boutade. Et comme beaucoup de boutades, fort injuste.

Alors, le pharmacien, ce méconnu ? A tout le moins, très souvent et pour beaucoup, un inconnu. Quelle image, en effet, le public se fait-il fréquemment du fournisseur de remèdes, qu'il aille chez lui muni d'une ordonnance du médecin ou qu'il entre spontanément dans son magasin pour un motif quelconque ? Celle d'un commerçant qui tire de ses rayons des flacons ou des tubes savamment empaquetés, portant sur leurs étiquettes des formules compliquées. Il vend aussi des éponges, des articles d'hygiène, de la parfumerie, des lunettes de soleil. Que nous voilà loin du « potard » préparant dans le secret de son officine sirops et pilules selon des prescriptions méticuleusement observées et les débitant dans sa boutique éclairée le soir des feux rouges ou verts des énormes boules qui, quand nous étions enfants, nous semblaient des boules magiques.

DE L'APOTHICAIRE A LA FABRIQUE DE SPECIALITES

SANS doute y a-t-il changement. A Paris et dans les grandes villes, certaines pharmacies ont pris des airs, disons, de grands magasins. Il ne faut pas s'en étonner. C'est la conséquence d'une évolution naturelle que nous allons résumer. D'ailleurs, si l'aspect des pharmacies a pu changer beaucoup, si les méthodes commerciales se sont, dans une certaine mesure, transformées, le rôle du pharmacien ne s'est, en somme, pas modifié.

Point n'est besoin, pour retracer cette évolution de la pharmacie, de remonter jusqu'aux alchimistes en quête de l'élixir de longue vie. Constatons simplement que, à mesure que l'arsenal thérapeutique devenait plus volumineux, le rôle des apothicaires se précisait. La corporation qui les groupait s'organisa peu à peu. Des collèges furent créés, en particulier celui de Montpellier, qui connut une grande renommée. Trois ans d'apprentissage étaient exigés du

candidat apothicaire, qui devait prêter serment ainsi que tout le personnel de son officine. Au XVI[e] siècle le chef-d'œuvre était même requis de l'impétrant avant qu'il reçoive l'autorisation d'exercer.

Mais c'est le XIX[e] siècle et les découvertes qui le jalonnent qui précipitèrent une évolution dont le terme logique devait être la naissance de l'industrie pharmaceutique et la création de multiples spécialités. En 1804, Seguin, Courtois et Derosnes isolaient la morphine ; entre 1811 et 1817, Pelletier et Caventou extrayaient la quinine du quinquina. L'élan était donné et les chercheurs enrichissaient l'art de guérir de quantité de produits nouveaux, entre autres des antibiotiques, dont on peut dire qu'ils ont bouleversé la thérapeutique.

Aussi bien, n'est-ce pas seulement à la lutte contre la maladie que les pharmaciens ont apporté leur contribution, mais à bien d'autres branches de la science. Il suffit de citer les noms de Marcellin Berthelot, de Moissan, constructeur du premier four électrique, du pharmacien militaire Roussin, dont les recherches transformèrent l'industrie des matières colorantes de synthèse, de Courtois, qui découvrit l'iode, de Vauquelin, qui découvrit le chrome, et de Bussy, le magnésium, sans oublier Mège-Mouriès, qui inventa la margarine.

COMMENT ON DEVIENT PHARMACIEN

L'ACTIVITE des pharmaciens qui travaillent dans les laboratoires ne doit pas faire négliger celle du pharmacien d'officine, en qui un préjugé aurait tendance à ne voir qu'un simple vendeur de médicaments. Rien n'est moins exact.

Tout d'abord, est-il besoin de préciser que, quelle que soit la manière dont ils utilisent leurs connaissances, tous les

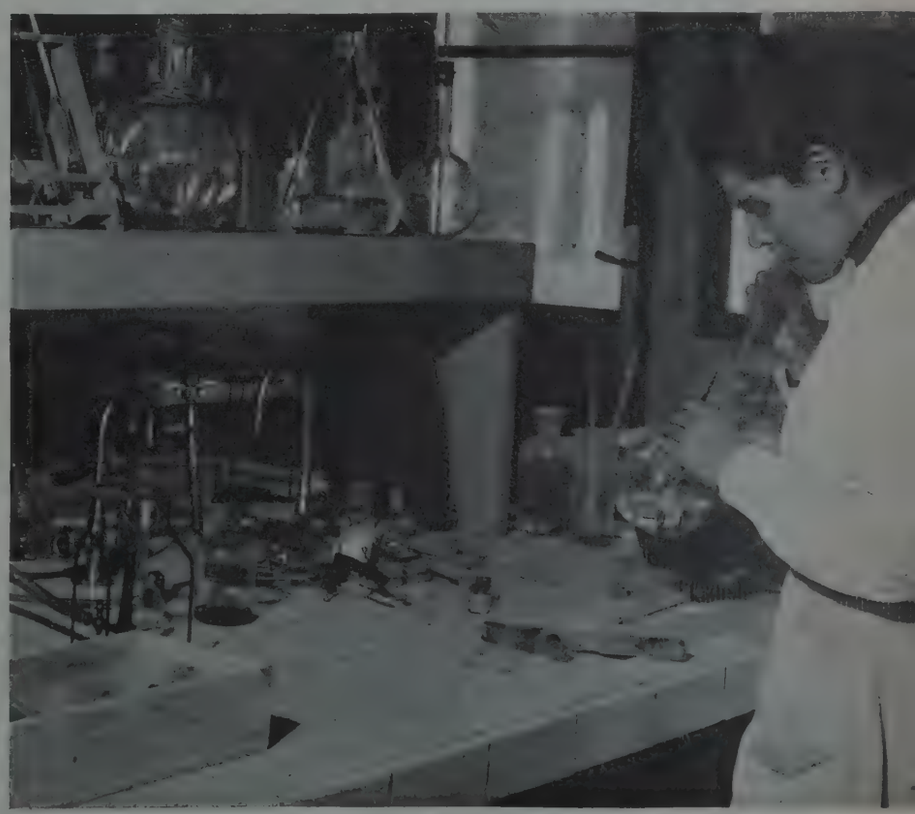
A L'ANCIENNE FACULTE DE MEDECINE à Paris, un fort intéressant musée renferme quantité d'objets anciens qui constituent une instructive documentation concernant l'art médical et la pharmacie.

pharmaciens font les mêmes études, que sanctionne un même diplôme ?

Comment « décroche-t-on » ce parchemin ? Il y faut — l'étudiant étant bachelier — cinq années d'études, une de stage en officine, suivie de quatre années de faculté. Huit examens précèdent l'obtention du diplôme, et l'exercice de la pharmacie en officine n'est permis qu'à vingt-cinq ans révolus. Les études de l'étudiant pharmacien portent sur des matières très variées : la chimie sous ses différents aspects, la physique classique et médicale, la pharmacologie, naturellement, la biologie, etc. N'omettons pas les lois et règlements qui régissent la profession, la déontologie. Et l'on verra plus loin que cette connaissance est fort nécessaire à raison même du régime particulier de la profession.

Chacune des matières enseignées peut faire l'objet de certificats d'études supérieures. Ainsi l'étudiant peut envisager de se diriger vers une spécialité professionnelle qui l'attire plus particulièrement : pharmacie industrielle, laboratoires de recherches ou d'analyses médicales, dermatologie,

LA PROFESSION DE PHARMACIEN, contrairement à ce qu'on croit souvent, exige de ceux qui l'exercent une réelle vigueur physique. Le travail du laboratoire et le service de l'officine sont fatigants, ne fût-ce qu'à cause de la station debout prolongée. C'est à quoi feraient bien de réfléchir, avant de s'y engager, les nombreuses jeunes filles qui se proposent d'embrasser cette carrière.



PHARMACIE
OUVERTE JUSQU'A MINUIT
PHARMACIE GLOMAUD
RESTAURANT
St MICHE
Graff Pils

traitement des maladies des végétaux, etc. Enfin, la soutenance d'une thèse permet de se voir conférer le titre de docteur en pharmacie.

UNE PROFESSION STRICTEMENT REGLEMENTEE

VOILA donc l'étudiant pourvu des titres universitaires nécessaires et à même de s'installer. La profession qu'il a choisie offre ce caractère particulier d'être à la fois libérale et commerciale. Et quand nous disions qu'il est fort utile au pharmacien de connaître les textes qui la régissent, c'est que ceux-ci sont fort nombreux et qu'ils émanent de ministères fort divers. La Santé, le Travail, l'Education nationale, l'Economie nationale, le Commerce interviennent dans l'activité du pharmacien, dont la responsabilité est extrêmement étendue. Qu'on en juge !

Cette responsabilité s'étend :

aux préparations exécutées d'après les prescriptions médicales, dont il doit, en dernier ressort, vérifier la posologie ;

aux spécialités qu'il délivre ;

à certains produits qu'il vend en nature (teinture d'iode, bicarbonate de soude, sulfate de soude, eau oxygénée, etc.).

Ce n'est pas tout : le pharmacien n'est pas libre de vendre tout ce qu'il veut ni tout ce qu'on lui demande. Une stricte réglementation limite la délivrance de certains produits. D'abord les poisons inscrits à ce qu'on appelle administrativement le tableau A (arsenic, strychnine, alcaloïdes). Puis les stupéfiants (tableau B). Leur achat, leur stockage, leur délivrance font l'objet de nombreux contrôles de la part des inspecteurs des pharmacies, fonctionnaires d'Etat, eux-mêmes titulaires du diplôme de pharmacien. Enfin des prescriptions spéciales visent les toxiques inscrits au tableau C. Il s'agit en particulier des barbituriques, tels que le gardénal et leurs dérivés ou composés.

Bien entendu, le public, dans sa majorité, ignore toutes ces dispositions légales, et il en résulte parfois des heurts et des discussions.

Le pharmacien n'est donc pas libre de diriger ses ventes à sa guise. Ce qui n'empêche qu'il est tenu légalement de posséder de nombreux produits, souvent très onéreux, et qu'un pareil stock nécessite une importante immobilisation de capitaux.

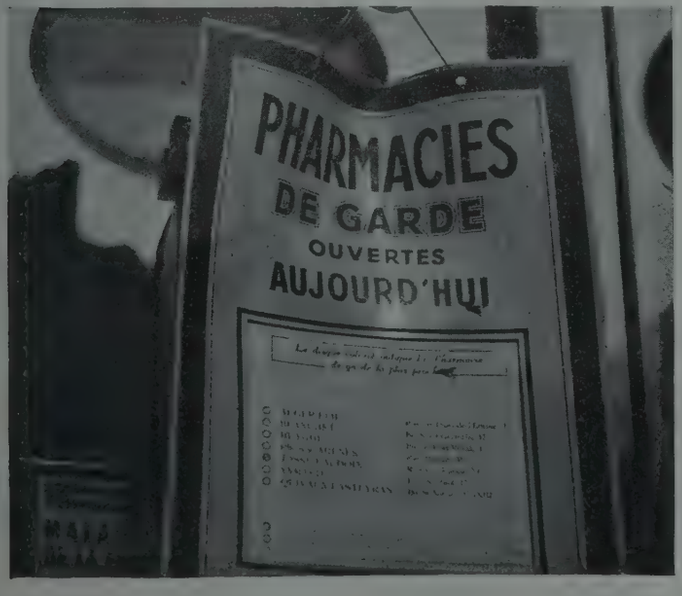
Mais, en fin de compte, les clients du pharmacien ne peuvent que se féliciter qu'une réglementation si stricte soit appliquée à cette profession. Elle est établie, en fait, dans leur intérêt, dans l'intérêt du malade. Et c'est ce qui la justifie.

UN CONSEILLER DU PUBLIC

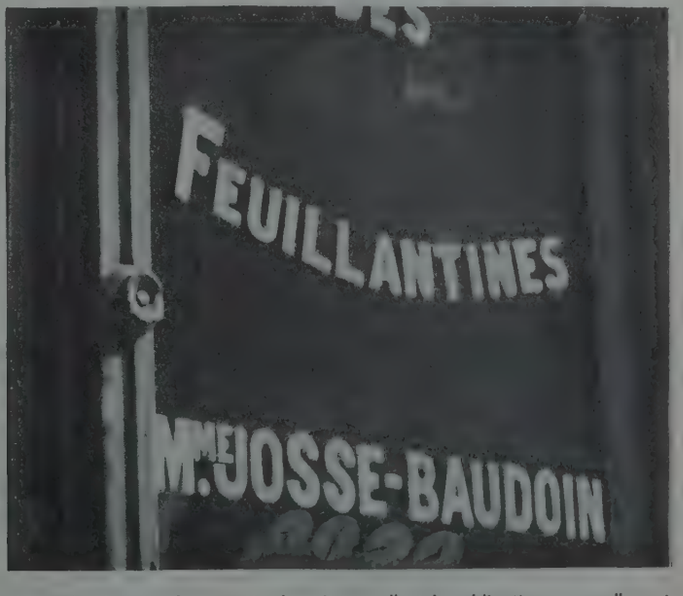
AINSI le pharmacien est loin d'être ce « distributeur automatique » de médicaments que certains voudraient voir en lui. D'ailleurs, quand il tire de ses rayons une spécialité quelconque, le client ne lui pose-t-il pas presque toujours maintes questions sur le produit lui-même, sur son emploi, sur l'effet qu'on en peut attendre ? S'il s'agit d'un médicament vendu sans ordonnance, il faut donner des explications qui viennent s'ajouter de manière fort utile au mode d'emploi joint à la boîte ou au flacon. L'acheteur, ce n'est pas douteux, préfère les indications orales, le bref commentaire du pharmacien. Disons-le : il serait surpris et même désagréablement impressionné si la remise du produit demandé ne s'accompagnait pas d'un brin de conversation. Même quand il y a prescription médicale, le malade désire entendre interpréter à son usage les formules inscrites sur l'ordonnance et souhaite être éclairé sur le traitement indiqué. Le pharmacien doit répondre aux questions qu'on lui pose en langage clair, accessible et souvent supporter sans impatience des considérations sur le cas soumis, qui ne sont ni brèves ni limpides. Pour pouvoir répondre en connaissance de cause, il lui faut ne rien ignorer de la composition des spécialités qu'il délivre, des contrôles biologiques ou physiologiques auxquels elles ont été soumises. Or, avec l'abondance toujours plus grande des produits que fabrique l'industrie pharmaceutique, « se tenir au courant » n'est pas un mince travail.

Et nous touchons ici à une partie essentielle du rôle du pharmacien : celui de conseiller du public. Rôle très vaste, car il va des règles élémentaires de l'hygiène aux dernières acquisitions de la thérapeutique. Sur tous ces sujets le pharmacien est quotidiennement interrogé, car il est évidemment facile à consulter : il suffit d'entrer dans son officine. On attend beaucoup de sa compétence. Mais on attend en outre de lui un réconfort, un espoir. Conseiller, il ne l'est pas seulement techniquement, mais aussi moralement. Par ses contacts réitérés avec le public, il est appelé à recevoir des confidences, à connaître parfois de pénibles situations. Par son tact, par la façon dont il répond à des questions quelquefois angoissées, le pharmacien peut exercer une action très utile sur le malade et son entourage. Et cela est d'autant plus exact qu'il a des rapports plus fréquents et plus familiers avec sa clientèle, ce qui est le cas du pharmacien de quartier ou du pharmacien rural, qui connaît personnellement et nommément beaucoup de ceux qui entrent chez lui, et à qui l'on va, de manière toute naturelle, confier ses embarras ou ses craintes.

Ce rôle de conseiller, on peut dire que le pharmacien l'accomplit au mieux. Et qu'il éprouve à l'assumer de la satisfaction et une certaine fierté, fort légitime. Sa contribution à la protection de la santé publique est d'une évidente importance. N'en donne-t-il pas quotidiennement des preuves en accueillant « pour les premiers soins », selon la formule, les victimes des accidents de la rue ? A tout moment, ce « commerçant », ce « distributeur de médicaments » est associé à la vaste entreprise de lutte contre la souffrance et de prolongation de la vie dont notre époque a quelque raison de s'enorgueillir puisque, en cinquante ans, la durée moyenne de l'existence humaine s'est accrue du tiers.



BEAUCOUP DE PHARMACIES, à Paris et dans les villes importantes, sont ouvertes une partie de la nuit. Et partout la feuille indiquant le tour de service



de garde ainsi que la sonnette de nuit rappellent les obligations auxquelles est soumis le pharmacien et qui rendent cette profession libérale assez astreignante.

10 ANS APRES

UNE DES CAPITULATIONS LES PLUS SENSATIONNELLES DE L'HISTOIRE, VOICI LE JAPON 1955

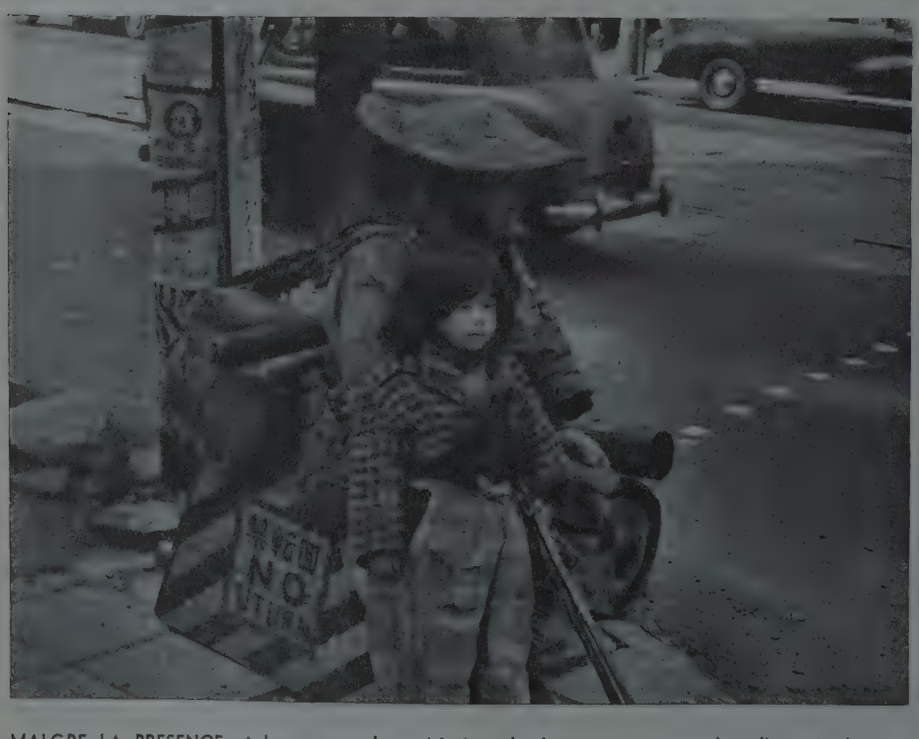
PAR NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL
PAUL MOUSSET

LE résultat le moins contestable de dix ans de présence américaine au Japon : les Américains ont enfin appris aux Japonais à faire de la très bonne ice-cream !... » Ainsi s'exprimait l'autre jour un Européen de Tokio. Boutade, évidemment. On aurait tort de la prendre absolument à la légère. Pour des raisons maintes fois exposées dans « France-Illustration », et sur lesquelles il serait fastidieux de revenir, la plupart des espoirs nourris par les U. S. A. dans leur aventure nippone ont été déçus. Avec peine, Washington se rend compte qu'une certaine forme de démocratie n'est point article d'exportation ; que, dans un domaine plus vaste, Asiatiques et Occidentaux ne parviendront jamais (à supposer qu'ils le tentent vraiment) à penser de même. Certains plans américains, enfin, se retournent contre leurs auteurs. En effet, il apparaît à présent d'éclatante manière que si les bombardiers américains s'acharnèrent sur les villes nippones et leurs habitants, l'industrie lourde japonaise se vit, elle, presque partout systématiquement épargnée. A cette tactique d'alors, un double motif : briser le moral d'une nation et contraindre les civils à agir sur les militaires ; laisser au Japon, après la victoire américaine, des moyens de subsister. Résultats inattendus : les Japonais ont acquis une telle horreur de la guerre qu'une énorme quantité d'entre eux poussent maintenant le pacifisme à ses limites extrêmes ; d'autre part, dans trop d'usines, l'usure et la vétusté de l'outillage gênent, quand elles ne les interdisent pas, les exportations. En contre-partie, d'autres secteurs dont la machinerie est ultra-moderne souffrent actuellement d'une trop grande capacité de production.

Puisqu'on écrit cet article dix ans après une des capitulations les plus sensationnelles de l'histoire — mais non point inconditionnelle, comme on le prétend souvent, le Cabinet d'alors ayant stipulé qu'en toutes circonstances l'empereur resterait sur le trône — il ne semble pas inopportun de faire le point et, sans évoquer de nouveau le Japon de 1945, sans insister sur les étapes de son redressement, de montrer ce qu'il en est aujourd'hui de ce pays. A ce propos, une anecdote :

Cela se passait la semaine dernière à Ashyia, l'une des plus grandes bases aériennes U. S. A., dans le nord de Kyushu. L'avion pour Tokio allait partir et un sergent faisait l'appel, par ordre de préséance, des passagers inscrits sur son manifeste. Il avait déjà crié les noms de plusieurs colonels et ceux-ci avaient répondu : « Présent ! » quand il s'arrêta, murmura l'équivalent américain de la formule fameuse : « Au temps pour moi ! », ajouta : « J'ai fait une erreur... » avant de lancer sur un ton presque déférent : « Lieutenant Yamada ! Lieutenant Hibachi ! ». (Noms, de notre part, de pure fantaisie.) « Haï ! » répondirent les interpellés. Ainsi deux lieutenants de l'air nippons, parfaitement dignes dans leurs uniformes gris bleu, eurent officiellement, cette fois-là, le pas sur des officiers supérieurs américains et montèrent les premiers dans le C.47 sans que personne dît un mot (sauf un capitaine qui grommela : « Les temps ont décidément changé... ») Qu'y avait-il derrière le geste du sergent ou, plus exactement, derrière la consigne à laquelle il obéissait de toute évidence ? Seule explication vraisemblable : prouver aux Japonais, par quelque moyen que ce soit, que toute inimitié a disparu, que la guerre et ses suites sont oubliées ; dans le cas particulier des deux lieutenants, qui venaient d'accomplir un stage dans l'Air Force américaine : qu'on les traitait en hôtes de marque.

ON se gardera d'épiloguer sur cette petite histoire. On remarquera pourtant que les relations américano-nippones évoluent exactement selon une courbe bien souvent annoncée dans « France-Illustration ». Au risque de se répéter, et sans se livrer en rien à des réflexions que certains pourraient juger discourtoises, on est bien obligé de reconnaître que du jour où prévalut la doctrine du « Japon ami et allié » les Américains, redoutés, respectés en 1945, n'ont cessé de perdre du terrain. Ceux qui restent encore sur place le sentent si bien qu'ils avouent de la gêne. Officiellement, les rapports sont bons et les deux gouvernements coopèrent. Un fait divers qui, le 6 juin dernier, fit l'objet d'une note destinée à la presse, une note de cinquante-sept lignes émanant du quartier général du commandement américain en Extrême-Orient, et consacrée à une toute petite fille : Yoshiyé Ikuoka, n'en revêt pas moins une valeur de symbole. Brièvement résumés, voici les faits : accompagnée de son grand-père, cette très jeune Japonaise avait pris l'habitude, depuis 1952, peu après la chute de Mac Arthur, de se trouver chaque matin sur le passage de l'auto conduisant à son bureau le commandant en chef du moment et de saluer celui-ci. Sur ce rite quotidien, le général Mark Clark (qu'on ne saurait accuser d'attendrissements



LA PLUPART des grandes fêtes japonaises comportent des processions de chars richement décorés, que traînent, à l'aide de longues cordes, les petits garçons du quartier (ci-contre, à droite).

MALGRE LA PRESENCE et la propagande américaines, le Japon conserve nombre d'aspects de son caractère ancestral. Ci-dessus, à gauche, on voit encore de nombreux mendiants, car le manque de débouchés et la vétusté de l'outillage japonais laissent subsister beaucoup de chômeurs. A droite, une élégante japonaise.

superflus) s'est exprimé avec émotion dans son livre : « Du Danube au Yalou. » Dernier favori en date de Yoshiyé, le général Taylor envoya une lettre à son admiratrice. Point bête, le grand-père répondit au général : « Cette lettre portant votre signature, nous la considérerons toujours comme un de nos biens familiaux les plus précieux et nous en servirons pour l'éducation démocratique de notre enfant... » D'où les cinquante-sept lignes du communiqué.

Mieux vaut, à ce point de l'affaire, passer sous silence les commentaires des journalistes américains présents à Tokio. Mieux vaut surtout, pour ne point affliger les généraux qui depuis 1952 se sont succédé au Japon, ne point écrire ce qu'ont pensé et dit de la jeune Ikuoka, de son grand-père, de leurs puissants amis et des lettres des uns et des autres divers Japonais. Quittant un domaine frivole, on peut du moins affirmer que, agissant selon leurs normes propres et dans les meilleures intentions du monde au Japon, les Américains déplorent de ne point se voir payés de retour. D'où l'espèce d'obstination mise par eux, dans des cas aussi futiles que celui qu'on vient de rapporter, à vouloir se persuader que tout n'a pas été en vain.

BIEN que l'Europe s'en rende mal compte, le Japon, redevenu souverain (tant à la suite des défaites blanches en Corée et en Indochine qu'à cause d'une hâte naturelle à l'Amérique de se concilier l'ennemi de la veille ; grâce enfin à l'habileté manœuvrière de M. Yoshida), le Japon fait à présent usage sans ménagement de ses droits recouvrés. Les cyniques d'exulter ! Depuis le fameux décret américain de « fraternisation », ils prédisaient cette attitude. La réalité dépasse pourtant leurs prévisions, et, soumis à des tracasseries, notamment fiscales, nombre de Blancs jusqu'ici établis au Japon songent à s'en aller et à s'installer à Hong-Kong.

En vérité, maintenant qu'ils se sentent sûrs, peut-être trop sûrs d'eux-mêmes, les Japonais jettent le masque et n'ont plus aucun souci de dissimuler leur vieille, leur éternelle xénophobie — une xénophobie actuellement encore plus narquoise qu'efficacement agressive et s'exerçant avec un bonheur particulier plus à l'encontre des Américains qu'envers les ressortissants d'autres puissances occidentales. Et quand la police annonce la reprise d'un contrôle très strict sur les activités des étrangers, sur leurs relations, leurs amitiés publiques et privées, quiconque a vécu au Japon avant la guerre devine d'emblée quelle inquisition sous-entend une banale phraséologie administrative.

UNE REMONTEE AUX SOURCES

CE peuple qui, durant les années suivant la défaite, ne pouvait trouver assez de cendre pour s'en recouvrir la tête commence aujourd'hui à rejeter toute responsabilité dans le déclenchement du conflit de 1941. On objecte : « Et Pearl Harbour ? » La réplique claque : « Et le président Roosevelt ? S'il ne s'était obstiné à rendre notre existence nationale impossible, s'il n'avait constamment contrarié nos intérêts les plus certains, rien ne serait arrivé ! » Dispute tout académique. Pour un journaliste dont le précédent séjour dans l'archipel remonte à dix-huit mois, le changement constaté en 1955 est, en tout cas, patent. De Kyushu en Hokkaïdo, Japonais et Japonaises apparaissent mieux vêtus, mieux nourris, moins tendus qu'auparavant. Tokio elle-même est plus propre. On assiste surtout — de simples touristes à leur premier voyage en font la remarque — à une remontée aux sources. En d'autres termes : le Japon se retrouve, redevient décidément lui-même.

Non pas, qu'on le comprenne bien ! qu'il reprenne son visage de 1936. Fascisme, militarisme se révélaient alors tout-puissants. L'un et l'autre ont disparu et, en ce qui concerne le second, d'une façon que ne laissent pas de regretter aussi les Américains (qui, dans le secret de leur cœur, pensaient trouver, le cas échéant, dans l'archipel, des « kamikazé », des pilotes-suicide, pour leurs bombardiers atomiques). Mais, réalité indéniable, changement majeur — vieux, dit-on, d'un an à peine — le Japon redevient national, nationaliste. Et comme l'unité, dans ce peuple, a toujours procédé de l'uniformité, on constate la renaissance de cet instinct grégaire sans lequel le Japonais se sent facilement perdu. Les mêmes causes produisant les mêmes effets, cent manifestations d'un retour à la tradition la plus orthodoxe sont à présent perceptibles. Observation sans laquelle le Japon demeurera un livre clos : toutes les notions d'individualisme démocratique dont on a voulu imprégner les Japonais depuis 1946 — et que dans une extraordinaire confusion d'esprit, née de la capitulation, ils s'étaient cru tenus d'adopter — ne peuvent plus rien maintenant contre la grande idée d'interdépendance de tous les membres de la nation japonaise.

De l'empereur au dernier des prolétaires, tous se sentent de nouveau appartenir à un même corps mystique, participer de la même « communion des saints », le concept d'autorité continuant à exister à la base de tous les rapports sociaux, que cette autorité découle de l'argent ou de l'âge. Aussi est-ce sans étonnement que l'on entendait récemment citer et vanter cette formule, qui figurait voilà des siècles sur la bannière d'un général des Tokougawa, une sentence en cinq caractères : l'irrationnel, le rationnel, la loi, le pouvoir, le ciel, devant ainsi s'entendre que l'irrationnel doit céder au rationnel, le rationnel à la loi, la loi au pouvoir, le pouvoir au ciel. On se trouve actuellement de nouveau au stade du pouvoir, et la reconstitution des trusts le prouve bien. Mais ce que l'on ignore, c'est la satisfaction quasi générale qui a salué la résurrection de l'ordre ancien, la renaissance des « Zaïbatsu » soulevant d'autant moins d'opposition que patrons, employés et ouvriers ont retrouvé, en même temps qu'un pouvoir établi, donc certain, la notion de solidarité qui faisait de toute entreprise, grande ou petite, une véritable famille, un clan, soumis à une autorité patriarcale.

Sans doute serait-il imprudent de prendre au pied de la lettre les affirmations qui précèdent. Tout au plus s'efforce-t-on ici de traduire une tendance. Fait certain : pour la première fois depuis 1950, on voit des gens ayant repris pleine conscience d'eux-mêmes, de l'excellence de leurs traditions, et cela, nul ne le niera, parce qu'ils rejettent les théories étrangères qu'on avait prétendu leur inculquer et retombent, si l'on peut dire, sur leurs pieds, en terrain ancestral.

« LA CONSTITUTION ? JE NE LIS PAS L'ANGLAIS... »

QUOI que l'on pense du général Mac Arthur, on s'aperçoit en effet mieux que jamais, maintenant qu'un recul permet une vue d'ensemble, de la nature chimérique de l'entreprise à laquelle il s'acharna : implanter dans cet archipel asiatique la démocratie telle que les U. S. A. l'entendent. Que son entourage ne laissa-t-il les journalistes s'exprimer alors à leur guise ! A de rares exceptions près, les officiers qui vivaient dans l'ombre du grand homme s'inquiétaient plus de le flatter que de l'éclairer.

D'une générosité autoritaire, Mac Arthur ne pouvait concevoir qu'un régime bon pour son pays ne fût pas le meilleur possible pour les populations vaincues dont il avait la charge. Comme, de notoriété publique, il refusait de fréquenter les Japonais, bornant ses rapports avec eux à quelques brèves entrevues avec l'empereur ou M. Yoshida (qui, ayant rapidement jaugé son caractère, se gardaient bien de le contredire), seuls l'approchaient, parmi les Occidentaux, ceux dont son état-major ne redoutait pas un éclat. Ainsi, sur la foi de comptes rendus courtisans, put-il croire au plein succès de ses efforts. Sut-il seulement jamais quelle censure mesquine sabrait les écrits des correspondants, des envoyés spéciaux soucieux de vérité ? On l'eût bien surpris en lui révélant que, dès 1947, des Japonais pressés de donner leur avis sur la constitution nouvelle répondaient : « Nous ne savons pas. Nous ne lisons pas l'anglais... »

A vrai dire, sauf quelques Nippons peut-être qui, pour avoir vécu à l'étranger, possédaient quelques clartés sur les idéologies d'outre-mer, personne au Japon, où coopération, esprit d'équipe répudient absolument la notion d'individualisme, personne ne comprit ce que signifiait le mot : démocratie. Depuis une centaine d'années, le pays s'acheminait, avec des repentirs, vers une formule démocratique de son cru. Celle que prônait l'Amérique apparaissait, de façon assez effarouchante, comme une glorification de l'égalité, notamment de celle des sexes.

Les conséquences de pareille interprétation ? Certaines furent simplement risibles. D'autres aboutirent au suicide de jeunes gens

LE KAMI SHIBAI est une sorte de théâtre pour enfants, qui ne manque pas de remporter toujours le plus vif succès auprès de ses jeunes spectateurs, qui en suivent les péripéties avec la plus grande attention.

qui avaient pris la chose trop au sérieux. Dans le même esprit, la libération par Mac Arthur de ces esclaves pas toujours volontaires que sont les innombrables prostituées japonaises se heurta à l'opposition des victimes elles-mêmes, préférant l'exploitation abjecte dont elles continuent à être l'objet au chômage et à la famine. En ce qui concerne enfin l'instruction qui devait, pendant neuf ans d'école, collège, université, être ouverte à tous, les essais de simplification de l'alphabet (telle que put la réaliser par exemple Mustapha Kemal en Turquie) connurent un échec retentissant, et cela de la part des intéressés, tirant apparemment gloire de la peine infinie qu'il faut à un enfant, à un adolescent, à un homme pour apprendre de trois mille à quarante mille idéogrammes, dont on ne sait jamais exactement ni la prononciation ni le sens, à moins (ce que ne révèle pas le premier coup d'œil) de scruter le contexte.

LA charité commande de ne pas dresser un réquisitoire trop facile. Les Japonais s'en chargent. Témoin celui qui, voilà peu, incriminait l'Amérique, responsable selon lui de l'accroissement de la population. « Avant 1946, remarquait-il, variole, dysenterie, typhoïde, choléra opéraient une sélection, « émondaient ». Ici comme ailleurs, les dictateurs de l'occupation ont su mettre bon ordre à ce qui constituait une loi de nature ! » Ironie à laquelle on peut objecter que, jusqu'à l'empereur Meiji, la pratique légale du « mabiki » — de l'infanticide — maintenait obligatoirement la population à un niveau fixé en haut lieu et qu'ensuite le patriotisme d'un couple se calcula au nombre de ses enfants, une nation qui se découvre des ambitions mondiales ayant besoin de toujours plus de soldats.

Quand il succéda à Mac Arthur, le général Ridgway ne craignit pas de mettre en garde militaires et civils de l'occupation contre un appétit trop grand de réformes. « Nombre de coutumes, d'habitudes auxquelles vous vous heurtez au Japon étaient déjà vieilles mille ans avant que Colomb ne découvrît l'Amérique. Faire du Japon une copie des U. S. A. ? Impossible. En outre, ces habitudes et coutumes qui vous étonnent s'adaptent à la forme de vie qui est celle des Nippons. » Paroles de bon sens. La phrase japonaise datant de 1950 : « Il ne restera des réformes américaines que ce qui facilitera le retour à l'ordre antérieur des choses », exprime la même idée et l'on se demande si le rédacteur de la revue « Time » (cité par le « Readers' Digest » du mois d'août) n'ironisait pas lorsque, faisant le bilan de dix années de relations américano-nippones, il voyait le Japon profondément marqué par les Etats-Unis.

Cette empreinte, nous n'hésitons pas à le dire, ne se constate guère que dans les domaines de la radio, de la télévision, d'un certain journalisme, des sports, des amusements nocturnes, du costume. Dans quelques administrations, dans des bureaux d'affaires se rencontrent certes aussi des hommes dont l' « efficiency » tranche sur la lenteur, le goût de la complication généralement propres à leurs compatriotes. 99 fois sur 100 — une rapide enquête le prouve — ils ont séjourné, ils ont fait leurs études aux Etats-Unis. En réalité, l'influence américaine se révèle très superficielle, et parfois regrettable : on songe ici à la brutalité, à la mauvaise éducation des étudiants nippons. Pauvres enfants, successivement soumis depuis leur plus jeune âge à des enseignements, à des impératifs par trop contradictoires, ils sont d'ailleurs plus à plaindre qu'à blâmer. Autre point, pourtant, qui apparenterait aujourd'hui le Japon à l'Amérique des grandes villes : un culte du bruit qui met les nerfs des étrangers à rude épreuve, et sous lequel nous croyons personnellement discerner de la part des Japonais autant un vœu de s'étourdir qu'un désarroi très grand et la crainte de sombres lendemains.

NAGASAKI APPARTIENT AU FOLKLORE EUROPEEN

CE bruit !... Les Français qui se souviennent de Paris avant l'abolition des avertisseurs ne peuvent eux-mêmes l'imaginer. En trois, quatre mois de randonnée à travers l'archipel, nous n'avons trouvé (avec les villages, et encore !) qu'une ville d'eaux, où, bienfait trop longtemps méconnu, le silence, un silence total, centuplait le charme du lieu. Partout ailleurs, le tumulte, le tintamarre des klaxons, des trompes d'autos, des sonnettes des tramways, des échappements libres se combinent si bien avec tous les cris de la rue, avec les gémissements des cornes, des flûtes dont, perchés sur leurs vélos ou poussant leurs charrettes, jouent les vendeurs de marchandises diverses, avec les aboiements de mégaphones, le fracas de radios mises en marche avec l'aube et hurlant, toutes fenêtres ouvertes, jusqu'à la nuit, avec le vacarme de ces entreprises de machines à sous : les « patchinko », que la recherche du calme devient vite une obsession. Encore omet-on gares et trains depuis l'invention des haut-parleurs !

LA TELEVISION, sous toutes les latitudes, éveille toujours le même intérêt et attire le public. Ses programmes, projetés en plein air, recrutent sans difficulté des adeptes à Tokio comme dans tout le Japon.

QU'IL reste joli, pourtant, le Japon, celui de naguère, de toujours... Quelle merveilleuse contrée de tourisme, si les hôtels n'y étaient si chers ! Non que l'on ait souvent l'occasion de s'extasier sur la beauté des villes. Celles-là, on les évite. Le Japon, le vrai Japon qui parle au cœur, à l'esprit des Occidentaux, se découvre dans les villages, à la montagne, le long des côtes, et dans ces îles plantées de pins qui baignent dans une brume marine. Pays des temples, qu'à la belle saison assaillent pèlerins et simples curieux ; des « torii » de bois rouge ou de bronze ; des forteresses féodales aux toits recourbés ; des palais impériaux, d'une simplicité qui, d'abord, déconcerte.

Mais quelle culture, et quelle leçon sous cette simplicité, pour peu qu'on parvienne à en pénétrer l'essence ! En architecture, en peinture, le dépouillement du trait, de la ligne, atteint un degré presque douloureux pour une sensibilité européenne — jusqu'au moment où l'intelligence, l'emportant, demeure seule en cause. Et que dire de ces jardins où la symétrie n'a que faire, où le moindre rocher devient symbole ?, des maisons elles-mêmes, de ces maisons de bois et de papier, aux nattes élastiques, où les meubles sont rares et les murs nus ?

Mais ne nous montrons-nous point injuste à l'égard des villes ! La plupart, certes, sont affreuses, sans style, strictement utilitaires, bâties (ou plutôt rebâties) dans le seul souci de la vie matérielle quotidienne. Une d'elles, toutefois (avec, évidemment, Kyoto), ne peut manquer d'émouvoir un Français : Nagasaki. On descend du train. Sur le quai, on subit, bien entendu, le haut-parleur traditionnel. Mais la voix qu'il amplifie chante « Sur la mer calmée ». Et tandis qu'une auto emporte le voyageur, une cité se révèle, mollement étalée sur des collines vertes, une cité de toits mauves, de toits émeraude, sur laquelle veillera longtemps encore le charmant fantôme de « Cho-Cho Fudjin » : Madame Butterfly. Nagasaki doit-elle à sa très ancienne civilisation, bouddhique et chrétienne, une enviable réserve ? Victime de la seconde bombe atomique, elle présente, dans le quartier d'Urukami, le squelette de sa cathédrale catholique, et si elle inaugurait récemment une statue dédiée à la notion de paix, du moins s'abstient-elle du mauvais goût dont témoigne Hiroshima, qui n'hésite pas à se prétendre, dans ses brochures touristiques, « célèbre par ses huîtres et la bombe atomique » et dont les habitants ont acquis un « complexe de supériorité » intéressant pour un psychiatre...

Abstraction faite de quelques express spéciaux, les trains sont lents et les voyages longs, au Japon. Dès que l'on se rend à quelque distance de Tokio, on roule des heures et des heures durant dans une campagne de rizières, jamais très éloignée des montagnes. Les stations, qui se succèdent sans répit, suffiraient, à elles seules, à indiquer l'importance de la population nippone. Mais, en été, partout se voient des paysans, dans l'eau jusqu'à mi-mollet, en grand chapeau de paille, absorbés par le pénible travail du riz ; à chaque arrêt montent des cohortes d'étudiants en casquette à visière de cuir et en socques de bois, des femmes portant des charges trop lourdes pour elles, toute une foule qui s'entasse tant bien que mal dans des wagons surbondés. Là, aucune galanterie ! Les hommes qui ont eu la chance de dénicher un siège songent moins à l'offrir à quiconque qu'à se mettre à l'aise en ne conservant que leurs vêtements de dessous. Qu'on aille à la mer, à la montagne, tous les élèves de toutes les écoles, en promenade, semblent s'y être donné rendez-vous. Hallucinants, ces défilés d'enfants emboîtant le pas à leurs maîtres, ceux-ci brandissant (pour qu'on se rallie à eux) des drapeaux de soie multicolores !

KORIUSAÏ. — COURTISANE A SA TOILETTE

POPULATION STABILISEE VERS L'AN 2000 ?

IGNORERAIT-ON l'acuité du problème qui, de plus en plus, s'affirme le problème numéro 1 du Japon qu'on s'émerveillerait d'une pareille densité de population. Mais, d'année en année, le nombre des Japonais s'accroît et s'accroît encore. 83.200.000 le 1er septembre 1950, les Japonais se comptaient 88.800.000 le 1er avril 1955 (contre 40 millions environ en 1901 !), ce qui, si l'on tient compte du peu de terre arable de ces îles volcaniques, fait qu'en principe un kilomètre carré doit nourrir 1.450 personnes. Non que cette population pléthorique soit uniquement due à un excédent de naissances. La défaite et ses suites provoquèrent le retour forcé dans l'archipel d'un assez grand nombre de Nippons installés jusqu'alors en Corée, au Mandchoukouo, à Formose, en Chine ou dans les territoires sous mandat.

Il n'en reste pas moins que les prévisions les plus autorisées sont de 100.700.000 en 1970, avec un maximum de 108.500.000 en 1990. Cela pour un territoire actuellement (en gros) de 143.000 milles carrés, contre 261.000 en 1941, soit 54 % de la superficie d'avant guerre. S'il importe peu de signaler ici que 45 millions de Japonais ont, à présent, vingt-cinq ans ou moins (33 millions au-dessous de quatorze ans), il n'est pas sans intérêt de noter que, sur une population laborieuse de quelque 40 millions d'individus, les chômeurs totaux oscillent autour de 600.000, mais les chômeurs partiels autour de 7 millions. Quand, dernièrement, un ministre du cabinet Hatoyama estima à ce chiffre les Japonais chroniquement dans le besoin, il est probable qu'il ne péchait pas par excès de pessimisme. D'où la campagne officiellement menée pour la limitation des naissances. Point de semaine sans que, dans la presse, un article ou un autre ne traite de l'impossibilité dans laquelle se trouvera le Japon de posséder jamais une économie normale si les Japonais ne comprennent pas qu'il est de leur devoir de procréer moins.

UN plan (de six ans, dont on parlera ailleurs) est envisagé pour remédier dans une certaine mesure à la situation. Depuis longtemps déjà (et le service ne s'en trouve pas accéléré), administrations, entreprises privées multiplient les emplois et, par conséquent, les salaires, trois personnes et plus accomplissant le travail que ferait normalement sans fatigue un homme ou une femme en Europe. Et l'on ne citera que pour mémoire l'anecdote de cette machine automatique placée dans la gare de Tokio, où 30 yens glissés dans une fente livraient une bouteille de boisson gazeuse. Seulement... Seulement, comme on pensa judicieusement que la plupart des gens n'auraient pas sur eux de monnaie, une jeune fille fut postée là, en permanence, pour changer les billets des clients. Initiative ingénieuse. Il apparaît, du reste, que les mesures les plus étudiées ne peuvent pas grand-chose contre l'augmentation d'une population confinée dans un espace trop réduit et privée du recours à l'émigration, puisque la majorité des pays ferment leurs frontières aux Nippons ou n'en admettent (Brésil, Argentine, Paraguay) que des contingents infimes.

Le grouillement continu de cette population trop épaisse, l'impression de fourmilière qu'elle produit sur les étrangers font illusion au visiteur de passage qui, voyant constamment remplis les grands magasins et le bâtiment marcher comme dans peu d'autres endroits du monde, conclut un peu hâtivement à une prospérité générale. Que ne creuse-t-il le sujet ! De bas salaires s'accommodent mal de prix très hauts (sauf ceux de la nourriture) et, sans les gratifications accordées deux fois l'an à leur personnel (et instantanément dépensées) par les maisons de commerce, les administrations, les banques, etc., bien peu de Japonais, soumis en outre à des impôts fort lourds, pourraient se permettre d'autres dépenses que de stricte nécessité. Pas d'Européen, pas d'Américain qui ne se demande comment les Japonais qu'il croise tous les jours dans la rue parviennent à joindre les deux bouts. La réponse à cette question est difficile. Il semble en tout cas vraisemblable que si les membres d'une même famille, d'un même milieu ne s'entr'aidaient, le nombre annuel, déjà élevé, des suicides ne ferait que croître. Au Japon, plus que partout ailleurs, l'homme seul est vaincu d'avance.

LES PROBLEMES DU GOUVERNEMENT HATOYAMA

PROBLEME n° 1, on le redit, celui de cette surpopulation angoissante n'est pourtant pas le seul que s'évertue à résoudre, sans grande illusion de succès, le gouvernement de M. Hatoyama. La France connaît mal cet homme d'Etat. L'atmosphère politique du Japon se révèle d'ailleurs si confuse, les questions de personnes y jouent un tel rôle (quelques hommes, comme les daïmios de l'ancien temps, continuant à contrôler, à régir un certain nombre de « vassaux »), qu'une attention soutenue permet seule de démêler l'embrouillamini des groupes composant la Diète.

Mais à quoi a répondu, en décembre 1954, le remplacement de M. Yoshida, au lendemain du voyage (trop long peut-être pour son intérêt bien compris) qu'il fit en Europe et en Amérique ? Cinq fois premier ministre en huit ans, M. Yoshida, c'est un fait, manquait de souplesse. La désinvolture avec laquelle il appelait auprès de lui, ou renvoyait, de nouveaux secrétaires d'Etat ne renforça en rien sa popularité auprès des parlementaires. Premier chef du gouvernement de l'occupation, une opinion à la remorque de l'opposition en vint à le considérer comme un peu trop acquis aux Américains. Une série de scandales dans les sphères politiques, gouvernementales et dans les milieux d'affaires contribuèrent à sa chute — (accusé d'avoir plus ou moins directement accordé des subsides à des chantiers navals, il étouffa l'enquête) — si bien que, menacé d'un vote de défiance à la Diète, il dut d'abord céder la présidence de son parti (libéral) à M. Toketora Ogata et, finalement, se résoudre à démissionner. Brochant sur tout cela, un désir de fusion des éléments conservateurs se manifestait dans les cercles politiques, alors que l'emprise de M. Yoshida sur son propre parti allait déclinant.

Ainsi, à soixante-dix-huit ans, et après une carrière mouvementée, M. Ichiro Hatoyama accéda au pouvoir. Fondateur et chef du parti libéral, il eût, selon toute vraisemblance, été nommé premier ministre dès 1946 si son attitude pendant la guerre n'avait alors provoqué son épuration. A M. Yoshida, l'un de ses amis intimes, il confia la présidence des libéraux, en attendant une réhabilitation qui intervint quelques années plus tard. M. Yoshida apporta si peu d'empressement à lui rendre la place qu'une brouille s'ensuivit et que, en mars 1953, M. Hatoyama créait un nouveau parti, « libéral japonais », dont il fit, en octobre 1954, le « Parti démocratique japonais » en y incorporant, entre autres, la fraction anti-Yoshida du parti libéral. Paralysé par une attaque, il ne s'est jamais complètement rétabli. Une infirmité s'ajoute donc à son âge.

COMBIEN de temps restera-t-il en fonctions ? Nul ne saurait le prédire. D'aucuns voient un successeur possible en la personne de M. Ogata, ou en celle de M. Nobusuke Kishi, secrétaire général du Parti démocratique, qui, ambitieux et décidé, nourrit le rêve d'un grand parti conservateur englobant démocrates de Hatoyama et libéraux de Yoshida et d'Ogata. M. Hatoyama manifeste-t-il une velléité quelconque de passer la main ? Nullement. En vieux politicien rompu aux jeux parlementaires, les difficultés de sa tâche semblent même le stimuler. Les dernières élections générales de février 1955, qui devaient, en théorie, choisir entre les partisans de la constitution actuelle (empêchant le Japon de réarmer) et ses adversaires, aboutirent à une impasse. Démocrates et libéraux triomphèrent bien des socialistes de gauche, de droite, d'agrariens et de communistes. Ils ne parvinrent point, toutefois, à obtenir la majorité des deux tiers requise pour tout amendement à la constitution. La fusion à laquelle s'attache M. Kishi réussirait probablement à précipiter les choses. Ici interviennent les questions de personnes, dont on a déjà parlé : les libéraux réclamant le remplacement de M. Hatoyama à la tête du parti démocratique, les démocrates (185 contre 114 libéraux) déclarant que leur supériorité numérique leur donne droit à la présidence du nouveau parti éventuel. Enfin, si la plupart des libéraux se prononcent en faveur d'une fusion, la fraction Yoshida s'emploie activement à prévenir toute chance d'entente entre les uns et les autres.

Sur un plan pratique, la présente législature s'est vue dans l'impossibilité de voter la création de divers organismes (en particulier, relatifs à la défense nationale) qu'avait formellement promis M. Hatoyama au début de l'année. On multiplierait sans peine les exemples. Dans l'état présent, le gouvernement Hatoyama ne peut gouverner sans l'appui d'une partie des libéraux ou des socialistes. Ces derniers eux-mêmes (89 de gauche, apparentés aux marxistes, 67 de droite, proches des libéraux) réclament aussi une fusion de leurs groupes. Dans l'attente d'événements assez imprévisibles, le spectacle qu'offre la Diète de Tokio (où l'intérêt général semble de peu de poids à côté des intérêts particuliers, ainsi que l'a montré le rejet de la loi contre la prostitution) prouve la conception toute personnelle que ses membres se font d'une démocratie parlementaire.

DANS l'ordre politique, et s'il est évident que l'équipe gouvernementale diffère peu de la précédente et que, comme M. Yoshida, M. Hatoyama ne fait rien pour contrarier les projets des grands industriels, les tendances qu'il affiche rompent pourtant avec celles de son prédécesseur, sur le chapitre, du moins, des relations internationales.

Un lieu commun veut, on l'a indiqué plus haut, que M. Yoshida ait vendu son pays à l'Amérique. Jugement sommaire. L'histoire ne manquera pas de rendre justice à un homme qui, en moins de sept ans, sut profiter de tous les événements, du moindre incident, et reconquérir pour son pays, vaincu, ruiné, occupé, la souveraineté pleine et entière. La liquidation de l'occupation et de ses séquelles devait normalement entraîner — et entraîne — un raidissement général à l'encontre des occupants de la veille, convaincus, de surcroît, d'avoir perdu la face, depuis 1953, dans leurs démêlés avec les Asiatiques. Si le Japon ignore encore les inscriptions : « U. S. go home ! », la quasi-unanimité de la nation appelait, il y a fort peu de temps — et appelle encore — à grands cris, à trop grands cris peut-être, un relâchement des liens unissant Washington et Tokio.

Lors de son arrivée au pouvoir, M. Hatoyama avait donc la partie belle en préconisant le rétablissement des relations avec les Etats du bloc soviétique. A l'accomplissement de ce dessein, entreprise qu'il entendait mener à bien sans couper, cela va de soi, les « canalisations dorées » américaines, il s'employa avec ferveur. L'immense majorité des Japonais l'approuvait : le Japon démontrait ainsi son indépendance ; le commerce reprendrait avec la Chine et les Soviets. Plus averti, le gouvernement ne repoussait peut-être pas non plus l'idée d'un léger désir de pression sur le gouvernement américain, assez analogue, en plus poli, au chantage dont, en Corée, est coutumier M. Syngman Rhee lorsqu'il n'accepte de traiter avec le Japon qu'en échange de concessions ou d'avantages nouveaux que se voit contrainte de lui accorder l'Amérique ; le caractère vraisemblable de cette hypothèse provenant de l'attitude des grands industriels nippons, qui poussent à la roue, tout en n'ayant, on peut le croire, aucune intention de voir communiser le pays !

Pour s'en tenir aux faits, et si l'on s'en rapporte aux discours et aux propos de M. Hatoyama (ou de M. Shigemitsu, son ministre des Affaires étrangères), des relations d'amitié avec les nations libres et, notamment, avec les Etats-Unis restaient à la base de la politique extérieure nippone, mais ne devaient pas empêcher une reprise normale des rapports avc l'U. R. S. S. et la Chine continentale. On verra, dans la conclusion de cet article, pourquoi, bien que la question soit toujours actuelle, nous croyons pouvoir traiter de cet aspect de la politique Hatoyama au passé. Mais reportons-nous à l'époque où M. Hatoyama prit le pouvoir.

En septembre 1951, à San-Francisco, les plénipotentiaires russes ayant refusé de

signer le traité mettant fin aux hostilités entre les Alliés et le Japon, ce pays et l'U. R. S. S. se trouvent toujours, quatre ans plus tard, en état d'armistice. Au texte américain, les Soviets préféraient le leur. Celui-ci prévoyant, entre autres stipulations, l'évacuation immédiate de l'archipel par toutes les forces d'occupation, la permission au Japon de réarmer après un certain délai, l'interdiction de fortifier les côtes nippones et le droit réservé aux seuls navires des nations riveraines d'emprunter les détroits de Soya (entre Sakhaline et le Hokkaïdo) et de Tsushima (entre Honshu et les îles Tsushima). Qualifié « illégal » par les Russes, et « en violation des accords internationaux », le traité n'en fut pas moins signé par les délégués des autres puissances.

Mais quand, en avril 1952, le gouvernement Yoshida demanda le départ de la mission soviétique à Tokio, Moscou ne donna pas suite au mémorandum contenant cette requête (bien que, l'un après l'autre, les membres de la mission quittassent Tokio sans se voir remplacés). Les choses demeurèrent en l'état jusqu'en janvier de cette année, où un M. Domnitsky, qui, lui, était resté sur place, fut reçu par le premier ministre et exprima le désir de l'U. R. S. S. d'une reprise des relations nippo-soviétiques. Après les atermoiements de rigueur, le principe fut arrêté d'une conférence qui se tiendrait à Londres.

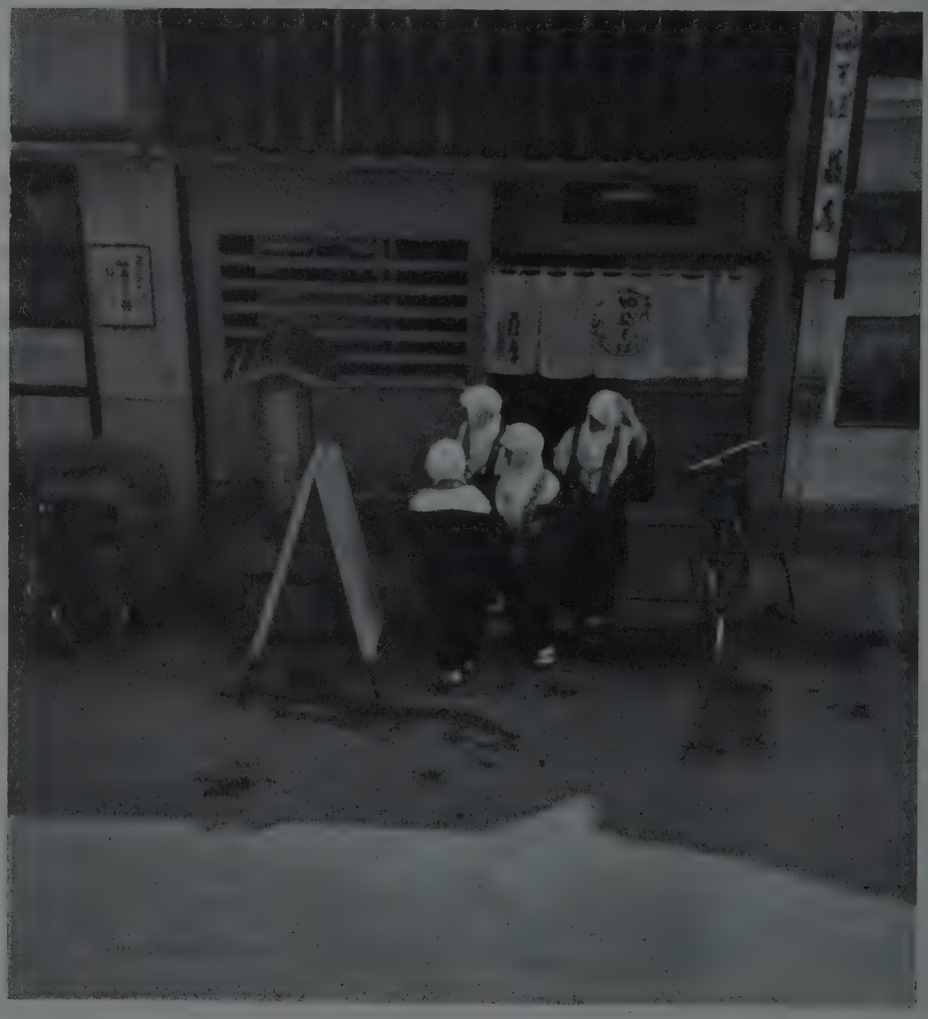
DESTINEE, selon M. Shigemitsu, « à la conclusion d'un traité mettant fin à l'état de guerre, rétablissant la paix et permettant l'échange de représentants diplomatiques », celle-ci s'ouvrit, en effet, le 1er juin dans la capitale britannique, les négociateurs étant : pour l'U. R. S. S., M. Jacob Malik, ambassadeur des Soviets près la cour de Saint-James ; pour le Japon, M. Matsumoto, ancien ambassadeur à Washington, et actuellement membre de la Diète.

Dès les premières réunions, il apparut que le traité, s'il voyait jamais le jour, serait d'une élaboration malaisée. Et, sous des titres tels que celui-ci : « L'arrogance soviétique abasourdit les diplomates ! », la presse de Tokio, citant prudemment un porte-parole américain, pouvait écrire : « Les demandes japonaises, les Soviets les rejettent d'emblée, de très haut. Ses exigences propres, Moscou les présente comme le seul prix possible de la paix. » Trois mois plus tard, aucun progrès réel n'était discernable, et, de nouveau, la presse nippone se demandait si l'intransigeance soviétique ne cherchait pas, avant tout, à provoquer la renonciation, par Tokio, de l'accord douanier américano-nippon signé à Genève.

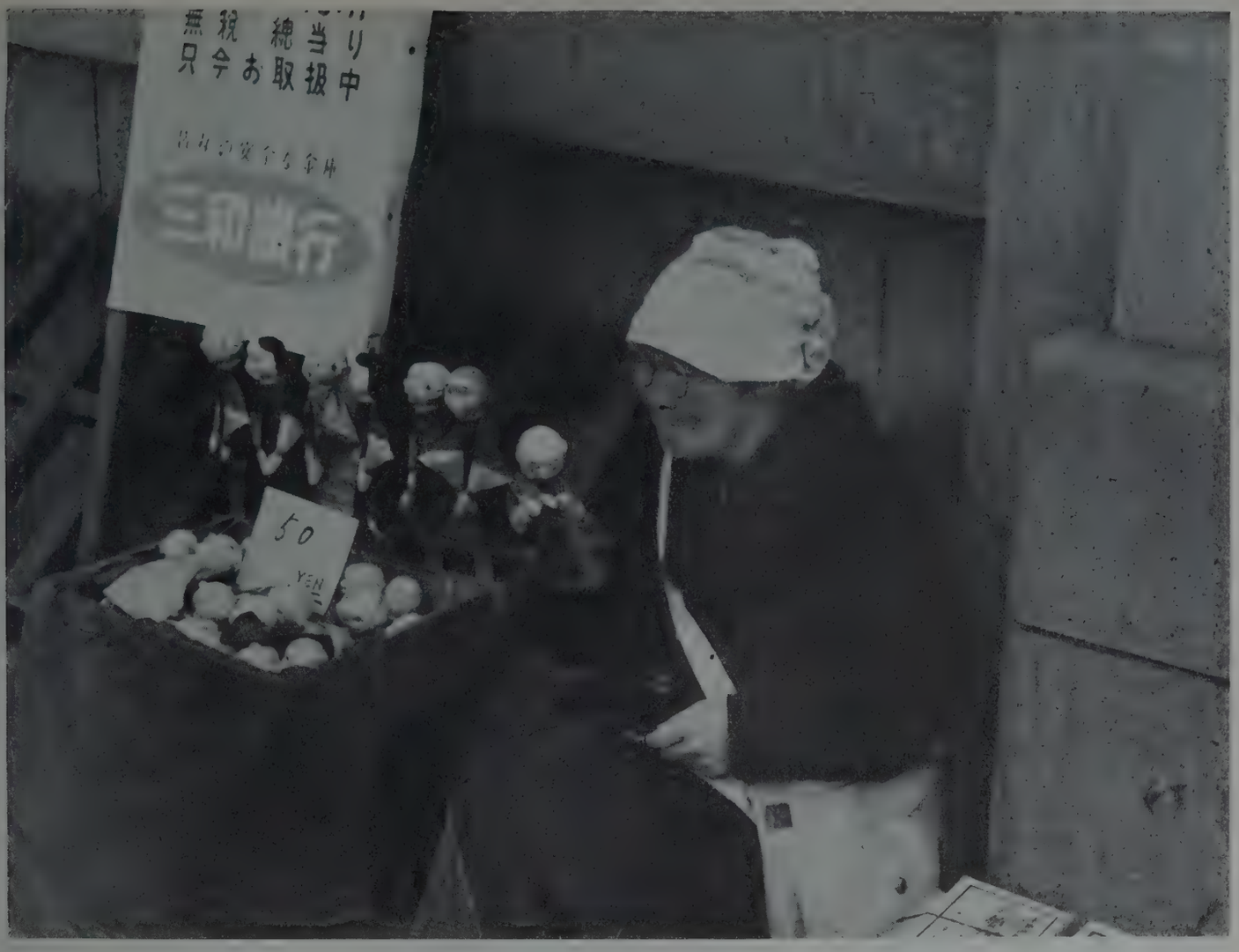
Cependant, les observateurs notaient que, pour légitimes qu'elles fussent, les demandes nippones étaient d'importance ; libération des prisonniers de guerre toujours détenus en U. R. S. S., restitution d'îles du Hokkaïdo, des Kouriles et du sud de Sakhaline (car si Tokio a renoncé à toute prétention à ces dernières à San Francisco, il ne s'estime pas tenu envers les Russes, non parties au traité), accord de pêcheries, accord commercial (les échanges soviéto-nippons, de quelque 20 millions de dollars annuels entre 1946 et 1952, ayant cessé après la signature du traité de San Francisco), entrée du Japon aux Nations Unies (à laquelle les Soviets opposèrent seuls, en septembre 1952, leur veto), etc. Ces demandes, on ne peut les examiner ici dans leur détail, bien que l'une d'elles, au moins, le rapatriement des prisonniers, entraîne des résonances particulières dans tous les cœurs japonais. Car l'incertitude continue à régner sur le sort d'une cinquantaine de milliers de soldats nippons capturés dans les territoires occupés par les Russes après l'armistice, en Mandchourie, en Corée du Nord et autres lieux. Leurs parents et amis ont, grâce à des témoignages de prisonniers rapatriés ou évadés, toutes raisons d'en croire vivants dix mille. Aux questions qu'on lui pose au sujet de ceux-ci comme des autres, Moscou ne répond pas, ou répond par des échappatoires.

De leur côté, les revendications nippones relatives aux pêcheries agitent une partie de l'opinion, le pays tout entier vivant, autant que du riz, des produits de la mer. Or nul ne niera que la mainmise soviétique sur les îles Habomaï et Shikotan (qui, géographi-

LE CHAMPIONNAT d'échecs, « le shogi », est suivi par les habitants de Tokio sur un grand échiquier, placé sur la façade du journal « Asahi », où sont reproduits tous les coups que transmet la Radio.



DES RELIGIEUSES BOUDDHISTES se réunissent devant la porte d'un petit restaurant (comme elles le font dans tout le quartier) afin de solliciter des aumônes pour l'entretien de leur couvent.



LES MARCHANDES DE MARIONNETTES sont encore l'une des attractions de la rue au Japon. Le goût avec lequel sont parées leurs délicates marchandises retient l'attention des petits et des grands, qui manquent rarement de s'arrêter avec intérêt devant leurs éventaires.

quement, ne semblent pas appartenir au groupe des Kouriles) a privé de leur gagne-pain des milliers de pêcheurs, qui, plutôt que de devenir sujets soviétiques, se sont réfugiés en Hokkaïdo. En outre, l'annexion par Moscou de ces îles, des Kouriles et du sud de Sakhaline a considérablement restreint les terrains de pêche des Nippons, Moscou fixant à 12 milles marins (au lieu de 3 milles, en droit international) la limite de ses eaux territoriales. Tous les rapports s'accordent sur ce fait que les Soviets paraissent se désintéresser de ces eaux où abondent baleines, harengs, sardines, crabes (et algues, que le Japon consomme plus qu'aucun peuple au monde). D'où, pour les pêcheurs nippons, la tentation constante de pénétrer dans les nouvelles eaux soviétiques. D'où, de façon normale, des arraisonnements perpétuels et la capture de bateaux nippons (63 depuis le début de l'année). Ce bref aperçu d'une situation montre assez que d'interminables marchandages, au mieux, sont à prévoir entre MM. Malik et Matsumoto. Mais les gens au courant des choses asiatiques rappellent qu'après la révolution russe les négociations préliminaires à la paix entre Tokio et Moscou durèrent quatre années et que, par conséquent...

AVEC la Chine continentale, les complications sont à peine moindres, bien que d'un autre ordre. Quand, au mois d'août dernier, M. Shigemitsu se rendit à Washington (autant pour rassurer les Américains que pour obtenir une réduction de la participation nippone aux frais de défense commune, et l'évacuation totale de l'archipel en 1958), il répondit en ces termes à un reporter qui l'interrogeait sur l'éventualité d'échanges commerciaux sans restriction aucune entre le Japon, la Chine communiste et la Corée du Nord : « Du moment que notre survie nationale dépend de notre commerce avec l'étranger, notre désir est naturel de ne pas négliger les possibilités qu'offre la Chine communiste. Toutefois, en commerçant avec les nations communistes, il est évident que nous entendons respecter scrupuleusement nos obligations internationales et aussi nous abstenir de toute espèce d'échanges qui iraient à l'encontre des intérêts des nations libres. » Parlant de la Corée du Nord, il ajouta préférer renoncer à tous rapports avec elle, « afin de ne pas compromettre les relations japonaises avec la Corée du Sud ». De ces déclarations, teintées de quelque opportunisme, il convient de retenir la formule : « Notre survie nationale dépend de notre commerce avec l'étranger. »

En réalité, Tokio, qui se souvient avec nostalgie des rapports sino-nippons pendant les années précédant la guerre, brûle de l'envie de recommencer des exportations qui représentaient alors 34,1 % de ses exportations totales. Par malheur pour le Japon, les circonstances ne sont plus celles d'un récent passé. D'autre part, si Tokio a bien conclu, par un traité distinct de celui de San Francisco, la paix avec la Chine nationaliste de Formose, en avril 1952, ni Pékin ni Tokio ne se sont pendant longtemps risqués à un geste qu'auraient pu mal interpréter leurs amis respectifs.

La doctrine présente veut que Tokio n'ignore plus l'existence de deux Chines et cherche à intensifier son commerce avec Taïpeh comme avec Pékin. Le régime de la Chine continentale s'en verrait-il reconnu pour cela ? « Non, affirment les milieux officiels. Du moins, pas immédiatement. Pour le moment, importe seule l'expansion de notre commerce. » L'Amérique s'émut, en leur temps, des voyages entrepris en Chine communiste par des missions nippones. Elle affecta bien davantage encore de s'émouvoir de l'accord signé le 4 mai dernier à Tokio par Japonais et Chinois « rouges ». Bien que « commercial », cet accord présentait, il est vrai, et en dépit des allégations contraires du Gaimoucho, un caractère nettement politique. L'expérience ne semble pas avoir été concluante et, à l'heure où nous rédigeons ces lignes, on peut parler d'échec, dû et à l'hostilité du gouvernement de Tchiang Kaï Tchek — qui expulse de Formose ou place sur une liste noire les maisons nippones traitant avec les ressortissants de Mao Tse Toung — et aux difficultés de règlement des produits de la Chine communiste. L'exemple le plus éloquent est celui de 57.000 tonnes métriques de fèves de soya, que le Japon voulait acheter à Pékin. Ramenant leur prix de 43 livres à 40 livres sterling la tonne (soit 2 livres de plus que ce que désirait payer Tokio), Pékin exigea un paiement immédiat en argent, alors que le Japon sollicitait un règlement par compensation.

De pareilles divergences de vues semblent devoir souvent se reproduire, et bien que Pékin prépare une exposition de ses produits à Tokio vers la fin de cette année, le projet paraît surtout inspiré par un désir de propagande.

EXPORTER OU PERIR

ENCORE la Chine (nationaliste) a-t-elle renoncé une fois pour toutes à obtenir du Japon des réparations pour les dommages subis pendant les hostilités. Tous les pays ne se montrent pas aussi accommodants, et si tous ne réclament pas, comme l'Indonésie en 1952, des indemnités atteignant 18 milliards de dollars, la question reste pendante avec Djakarta, aussi bien qu'avec les Philippines. De même que M. Yoshida, M. Hatoyama se montre anxieux de purger rapidement cette hypothèque. Assez platonique, une solution portant sur 2 millions et demi de dollars est intervenue avec le Vietnam. La Birmanie, en revanche,

a refusé de se contenter d'aussi peu. Les 400 millions (de dollars) payables en dix ans qu'elle exigeait primitivement se sont amenuisés à 200 millions, représentés par 20 millions annuels de fournitures et de services, restant entendu que le Japon investira 50 millions en dix ans dans des entreprises communes (centrales hydro-électriques, aciéries, ports, hôpitaux, écoles, chemins de fer, sucreries, etc.).

Quant aux Philippines, qui, moins encore que leurs voisins asiatiques, n'oublient ni la guerre ni l'occupation, elles fixaient, en dernière analyse, leurs prétentions à 1 milliard de dollars (bien qu'on puisse s'attendre à un règlement sur la base de 800 millions, dont 250 provenant de prêts privés à l'industrie locale). Ceux qui s'étonnent de la bonne volonté manifestée depuis 1951 par Tokio dans le règlement de ces réparations (pour lequel le ministre des Finances Ichimada prépare un impôt spécial sur le sucre, le tabac et les alcools) doivent se souvenir du souhait ardent du Japon de développer ses marchés du Sud-Est asiatique.

Ainsi en revient-on à la préoccupation majeure de M. Hatoyama : faire, dans des conditions difficiles, vivre les quelque 89 millions d'habitants d'un pays de 143.000 milles carrés.

ON admet généralement que la moitié de la main-d'œuvre se consacre à l'agriculture. Or la rareté des terres arables est telle (16 %) que le sol ne peut donner céréales et légumes en quantité suffisante et que 20 % des aliments de base doivent être importés. D'autre part, les ressources que le Japon tire de son industrie dépendent essentiellement de l'importation de matières prmières telles que (à 100 %) coton, laine, caoutchouc brut, bauxite et (à 80 %) pétrole, minerai de fer, sel.

Sans importations massives, le Japon courrait donc au désastre. Mais sa capacité d'importation découlant de ses rentrées en devises étrangères, il ne peut se procurer celles-ci que par des exportations d'envergure. A quels marchés ces exportations : textiles, conserves et boissons, produits chimiques, métaux, machines, sont-elles destinées ? Pour 50 %, aux marchés asiatiques ; pour 20 %, à l'Amérique du Nord.

Mais ici, une remarque : le Japon ne s'adresse à l'Asie que pour 30 % de ses importations, alors que 50 % d'entre elles proviennent d'Amérique. Quatrième puissance exportatrice avant la guerre, il n'est plus que la onzième aujourd'hui. Situation provenant de la guerre, de la transformation des marchés. Avant 1941, en effet, 40 % des exportations nippones se partageaient entre Corée, Mandchoukouo, Formose et Chine ; le nylon a détrôné la soie, qui représentait 10 % des exportations d'antan ; d'autres nations d'Asie se livrent maintenant au tissage du coton ; enfin, les tâches urgentes de la reconstruction d'un pays dévasté par les bombardements aériens ont empêché pendant plusieurs années Tokio de poursuivre une politique rigoureuse d'exportation.

De fait, depuis la capitulation nippone, la balance commerciale du Japon n'a cessé d'être déficitaire, les prix ayant atteint un niveau tel qu'en 1953 le gouvernement dut promouvoir une politique d'austérité, de déflation, de restriction des investissements, entraînant faillites et chômage, tous résultats qui ne furent pas étrangers, eux non plus, à la chute du cabinet Yoshida. Formellement condamnée par M. Hatoyama, cette politique ne présenta pourtant pas que des inconvénients, et, durant les années 1954-1955, on a pu constater au Japon une amélioration des conditions économiques, le coût de la vie se trouvant pratiquement stabilisé, la Bourse manifestant une activité certaine, production et exportations augmentant, le déficit de la balance commerciale passant de 1.145 millions de dollars en 1953 à 770 millions en 1954, et la balance des paiements accusant une plus-value de 100 millions de dollars (contre un déficit de 194 millions en 1953).

Mais, qu'on ne s'y trompe pas : sans les « special procurements », commandes et achats effectués sur place par l'armée américaine, sans les dépenses des soldats des Nations Unies et de leurs familles, cet équilibre n'aurait jamais pu se réaliser, et d'ailleurs le déficit de la balance commerciale semble devoir égaler cette année encore le tiers des importations. De l'examen des statistiques, il ressort que l'accroissement des exportations s'est produit dans les zones sterling et dans celles de l'open-account. Dans la zone dollar, au contraire, les importations — 1.130 millions de dollars (coton, grain, charbon à coke, minerai de fer) — traduisent une augmentation de 110 millions, alors que les exportations se montent seulement à 486 millions de dollars. En somme le bilan favorable de 1954 ne provient guère que du maintien de l'aide indirectement accordée par l'Amérique, de restrictions de quelques achats et du report de certains paiements.

On voit donc mal à l'heure actuelle comment, les marchés sud-américains paraissant enclins à réduire leurs importations japonaises, Tokio pourrait parvenir à une économie saine — et cela d'autant plus que, membre depuis peu du G. A. T. T. (« General Agreement on Tariff and Trade »), il devra renoncer aux facilités dont bénéficient en divers cas ses exportateurs. (Il est vrai que les autres nations parties à l'accord ne pourront user de discrimination à son égard.) Son gros atout reste sans doute l'abondance et le bon marché de sa main-d'œuvre. Mais un manque de rationalisation et une vétusté certaine de ses installations industrielles lui rendent difficile la concurrence avec l'Amérique ou quelques pays d'Europe, sauf en ce qui concerne les textiles, une certaine machinerie et les appareils d'optique et de photographie. (Plus encore que les appareils « Nikon », les « Canon » se voient maintenant appréciés dans le monde entier.)

Un million de Japonais de plus chaque année signifie 30 millions de dollars annuels d'importations supplémentaires. Pour se procurer les sommes indispensables, pour développer ses exportations et pour hausser le niveau de vie de ses nationaux, le gouvernement Hatoyama a rendu public un plan de six ans qui, prenant effet dès maintenant, prévoit une amélioration des conditions de vie d'environ 2 % par an et un volume d'importations-exportations de 2.400 millions de dollars dans chaque sens en 1960. Projets, ou rêves ? Dès maintenant, en tout cas, des esprits éclairés mettent au point tout un programme de pénétration des marchés du sud-est asiatique, basé sur l'octroi aux pays de cette partie du monde de crédits réservés à l'achat de produits nippons en même temps qu'à l'expansion agricole. Le centre de gravité traditionnel des marchés d'exportation nippons se trouve en Asie. Les textiles et la machinerie actuellement vendus ne représentant guère que 1,5 % du total mondial, Tokio estime devoir se concentrer sur les produits que réclame une Asie du sud-est « soucieuse de se développer industriellement ». Saisissant l'occasion, les Japonais ont créé un outillage textile des plus modernes, dont la vente en Asie présente pour les exportateurs nippons l'avantage d'une implantation durable.

MAIS IL EST DES ENTREPRISES PROSPERES

IL ne faudrait pourtant pas se figurer l'industrie nippone tout entière en retard de plusieurs années sur le reste du monde. Nous avons eu la bonne fortune, durant notre récent voyage, de visiter un assez grand nombre d'entreprises industrielles ayant appartenu, ou appartenant de nouveau, à l'un ou l'autre des quatre grands trusts, dont on dit actuellement moins de mal que naguère, même dans les milieux américains, et avons pu nous rendre compte du degré de perfection atteint par beaucoup d'entre elles. Le « Time » du 1er août ayant signalé l'inquiétude (réelle ou feinte) des industriels américains du textile devant le relèvement de leurs concurrents nippons, leurs 8 millions de broches en service et le « fini » de leur outillage, nous voulûmes avoir un aperçu de ce genre d'industrie au Japon. Soie, coton, laine, rayonne, de la matière première, à ses produits finis, tout nous fut montré, dans le détail, par des hommes fiers des résultats nés d'efforts poursuivis avec persévérance depuis dix ans. Que ne peut-on décrire par le menu ces usines au personnel presque uniquement féminin, vivant sur place, menant, entre les heures de travail, une existence communautaire — en attendant le mariage !

D'un intérêt particulier se révélèrent à Nagoya, Gifu, Otaké, Koda, Rokujo, les usines de la Mitsubishi Rayon C°, née en 1933 sous le nom de Shinko Rayon C° (capital : 10 millions de yens) et, depuis 1954, au capital de 1 milliard et demi de yens (ou de francs). N'employant qu'un personnel de 6.214 hommes et femmes, c'est une des entreprises les plus hautement rationalisées du Japon, fabriquant aussi bien de la rayonne proprement dite que des plastiques et de la machinerie textile. Ses usines d'Otaké, qui produisent actuellement 5 millions de livres de fibre de rayonne par mois peuvent se comparer aux plus modernes du reste du monde. Ses deux types de fibres « Shinko », brillantes ou mates, connaissent une faveur toute spéciale et s'exportent à Hong-Kong comme dans l'Inde, en Afrique du sud, en Indonésie et en Amérique du Nord. Sur ces 5 millions de livres mensuelles, la moitié environ est filée pour l'exportation dans les usines de Koda et de Gifu. Les spécialistes apprendront avec intérêt que si la majorité de ces filés trouve aisément acquéreurs à l'étranger, la qualité de filés Shinko LD (Long Dull) est surtout réservée au marché intérieur et s'est prêtée, dès son origine, au tissage d'étoffes épaisses. Enfin, entre bien d'autres, solides, régulières, faciles à teindre et à tisser, la Shinko L.A., faite de fibre de rayonne et d'acétate, voit sa vogue s'accroître en Asie du sud-est, notamment en Inde et au Pakistan. Quant aux tissus de rayonne (« Three Diamonds », pour l'exportation, principalement en Afrique occidentale, Allemagne de l'Ouest, Angleterre, Irak, Singapour, Hong-Kong, et « Mitsubishi », pour le marché intérieur), leurs fabricants les affirment peu froissables, tenant bien la teinture et irrétrécissables après des traitements spéciaux, dont l'un à la résine. Superficielles qu'elles sont, ces indications ne rendent du reste pas justice à des marques si répandues au Japon que la Mitsubishi Rayon détient pratiquement un monopole.

A QUELQUES heures d'Otaké, s'élèvent les bâtiments de la Mitsubishi Chemical Industries Ltd, société vieille d'une vingtaine d'années qui établit ses usines à Kurosaki, dans l'île de Kyushu, parce qu'elle trouvait là de larges ressources en matières premières, des facilités terrestres et maritimes de transport, de la main-d'œuvre en abondance et, le cas échéant, de la machinerie ou des éléments d'installation (des canalisations, par exemple, à la Yawata Steel Plant) au meilleur compte, en s'adressant aux usines qui font du nord de Kyushu un des endroits les plus industrialisés du Japon. Kurosaki servit longtemps d'usine-pilote à des filiales de Chine et de Corée du nord. La guerre lui ayant fait perdre ses intérêts dans ces régions, la Mitsubishi Chemical s'appliqua dès la fin des hostilités à redonner leur force aux installations de Kurosaki. La confusion qui marqua la période de la capitulation, et qui se prolongea, rendit l'opération ardue.

En 1955, la Mitsubishi Chemical tire orgueil d'une production complètement intégrée, du coke aux teintures, produits pharmaceutiques, engrais, explosifs, résines, soude caustique, etc. La plus puissante de son genre dans l'archipel, Kurosaki est équipée de telle sorte qu'elle peut offrir au marché plus de deux cents produits aux prix les plus bas (soit 8 % de la production chimique totale nippone), tirés du charbon (venant en partie des U. S. A. et d'Indochine) comme matière première et insiste sur la qualité exceptionnelle de son coke, traité par elle comme produit n° 1, et non point comme produit accessoire. Au capital de plus de 4 milliards de yens, ses actions, émises à 50 yens, valent en Bourse de 100 à 107. (Mais si elles se voient émises à un taux très bas, les actions nippones donnent des pourcentages élevés : de 10 à parfois 30 %.) Payant relativement bien (selon les barèmes locaux) ses 5.000 ouvriers : 21.000 yens par mois, elle s'efforce, elle aussi, de reconquérir les marchés extérieurs et exporte principalement du coke, des teintures, des produits pharmaceutiques, etc. Mais le marché nippon lui offre ses débouchés les plus considérables, qu'il s'agisse des engrais ou, dans des proportions moindres, de cette glace sèche qu'on voit fumer partout au Japon durant les chaleurs torrides de l'été, et qui n'est autre

KIYONAGA. — LA PROMENADE

que du dioxide de carbone. Car, où qu'on se rende dans les quatre îles, nulle part on ne peut échapper aux trois carreaux dont le trust Mitsubishi a fait son emblème, qui, reparaît, de nouveau, sans contrainte. A Kobé, il ne s'affirme nulle part aussi victorieusement que sur les chantiers navals de la Mitsubishi Heavy Industry Reorganised Ltd, au capital de 6 milliards de yens, et forte de 25.000 ouvriers.

MALGRE leur étendue, ces chantiers ne représentent que l'une des cinq entreprises groupées sous le même pavillon (Kobé, Nagoya, Kyoto, Nigushima et Mihara) qui firent l'an dernier pour 27 milliards d'affaires portant sur des constructions navales (capacité de construction, à Kobé, de 100.000 grosses tonnes par an), des réparations de bateaux (3 millions de tonnes annuelles), des machines maritimes et terrestres, des jeeps, châssis d'autos, scooters, moteurs d'avions, etc. Non sans raison, la Kobé Shipyard and Engine Works (pour lui rendre son nom de 1905) se targue de 50 ans d'expérience dans le dessin et la construction des navires de tous types. Le paquebot « Brazil-Maru », de 10.100 tonnes, le plus grand lancé au Japon depuis la guerre (1954), le pétrolier « Yoko-Maru », de 20.549 tonnes (1953), le cargo « Panama », de 10.487 tonnes (commande de la Compagnie danoise East Asiatic), et bien d'autres, ont occupé à un moment donné l'une de ses quatre cales.

Bien que la France ait peu à envier à personne dans ce domaine, quiconque n'a pas circulé sur les chantiers navals de Kobé et vu les docks flottants, les quais, les ateliers, les grues destinés aux réparations ne peut se faire une idée de l'importance de cette seule société qui, pendant la guerre, se consacra à la construction de sous-marins. Détentrice de nombreuses licences, américaines ou européennes, exportant en Allemagne des moteurs Diesel, elle a son carnet d'ordres rempli pour des mois et trouvera certainement dans la renaissance de la marine japonaise l'occasion d'un nouvel essor.

L'ARMEE IMPERIALE ? UN SOUVENIR...

LES industriels — et jusqu'à un certain point les milieux gouvernementaux — se flattent de pouvoir pallier la diminution des « special procurements » américains par l'afflux des commandes qu'entraînerait le réarmement. La question, avouons-le, reste d'actualité depuis près de quatre ans, et si l'on parle beaucoup dans le monde de la nouvelle armée japonaise, chapitre très à part dans le tour d'horizon que nous achevons ici, cette armée ne rappelle que de très loin celle de 1941 : d'abord par son organisation ; ensuite, par son esprit.

A-t-on seulement le droit de parler d'armée ? Les forces nippones d'aujourd'hui se voient officiellement qualifiées « d'autodéfense ». Par la constitution du 3 novembre 1946, qui proclamait la souveraineté du peuple, la dignité de la personne humaine, l'égalité devant la loi, la tolérance religieuse, l'excellence de la démocratie parlementaire, le Japon renonçait, fait sans précédent dans un texte constitutionnel, à la guerre ainsi qu'à la possession de toute armée de terre, de l'air, ainsi que d'une marine de combat. A l'époque, beaucoup de Nippons mesurèrent le péril de semblable engagement. Mais Mac Arthur tenait à son innovation et obtint gain de cause.

Depuis 1950, les Etats-Unis ont traîné comme un boulet ce fameux article 9, cependant que les Japonais s'en servaient au mieux de leurs intérêts. Les événements de Corée, en juin 1950, ne furent pas sans influer sur les uns et les autres. La menace d'une agression possible, de même que la nécessité de maintenir l'ordre dans l'archipel amenèrent le commandement suprême à envisager, sans avoir à réviser la Constitution, la création d'une force de police nationale de réserve de 75.000 hommes. On assista ensuite, le 1er août 1952, à la naissance d'une agence de sécurité nationale, puis, en juin 1954, à celle des forces d'autodéfense.

LA FABRICATION D'UN TATAMI. Ces nattes de paille recouvrent le plancher de toute maison japonaise. Plus qu'une natte, c'est un matelas dont l'épaisseur est d'environ 5 centimètres.

DANS UN PARC DE LA CAPITALE, et s'isolant des bruits des rues voisines, cet amoureux de la nature est arraché, par le photographe, à la contemplation de cette jolie pièce d'eau.

DES ECOLIERS JAPONAIS sont venus, sous la conduite de leurs maîtres, s'incliner devant le palais de l'empereur, dont le prestige ne s'est guère amoindri.

Le réarmement, un réarmement qui n'ose point encore dire son nom, devenait effectif. Dominant de très haut les nouvelles unités, un conseil de coordination groupe un président et les trois chefs de l'armée, de l'aviation et de la marine, conseil appelé en temps de paix à élaborer les plans de défense, à régler les questions matérielles et à déterminer les modalités de l'instruction ; en cas de guerre, à « jouer le rôle de cœur et de cerveau des trois forces ». Celles de terre — de 110.000 à 130.000 hommes (dont 40 % stationnent dans la partie septentrionale du Japon) — seront portées à 180.000 à la fin de 1958. La marine, une quinzaine de milliers d'hommes, comprend des navires prêtés en majorité par les Etats-Unis, aux termes de l'accord de sécurité mutuelle du 8 mars 1954, navires inférieurs, en principe, à 1.500 tonnes. L'armée de l'air, de beaucoup la plus faible à présent, serait, en cinq ans, de 40.000 hommes et de 1.300 appareils du dernier modèle. On se trouve loin, par conséquent, des armées qui s'emparèrent, à peu de chose près, en 1941, de tous les territoires extrême-orientaux.

En contraste encore plus marqué : le moral de ces soldats et marins. Il apparaît significatif, en effet, que l'été dernier un magazine japonais ait, sous couleur d'information, dressé en cinquante pages un plaidoyer en faveur des forces d'auto-défense. Partant de ces prémisses que rien ne sert d'aller contre l'évidence et que l'article 9 est mort de lui-même, il concluait : « Qu'on le veuille ou non, ces forces « sont » une armée ». A nous qui avons pu observer certaines de leurs unités en campagne, elles ont bien semblé telles. Admettra-t-on (se souvenant de l'armée impériale) qu'en les voyant, plus tard, loin des champs de manœuvres ou des casernes, elles rappellent les troupes des démocraties les moins agressives ? Mais, eût-on jamais pu le croire autrefois : en 1955, le soldat japonais est impopulaire dans son propre pays. Ira-t-on jusqu'à dire que, privé de la mystique impériale, il ne tire plus qu'une fierté modérée de son uniforme ?

Un sentiment d'infériorité accable beaucoup de ces soldats, infériorité née de la comparaison quotidienne de leurs unités et de celles, merveilleusement outillées, agencées, ravitaillées... et payées, des « alliés » américains. A un échelon plus élevé, les officiers généraux se plaignent de la réserve des Américains à leur égard et souhaiteraient, entre leur pays et l'Amérique, des accords militaires analogues à ceux existant entre la Grande-Bretagne et les U. S. A. Au stade actuel, c'est peut-être beaucoup demander. Le corps électoral, lui, se désintéresse de ces susceptibilités. Bien qu'il soit sûr qu'un réarmement massif nippon interviendra à plus ou moins longue échéance et que l'armée japonaise reprendra son autonomie sous réserve d'une coopération étroite avec l'Amérique dans l'éventualité d'un conflit, pour le moment la majorité des membres de la Diète clame le besoin qu'a le Japon d'écoles, d'hôpitaux, de ponts et de routes, estime écrasants les 2 % de son revenu attribués à la défense nationale, et demande, en substance, que l'Amérique supporte seule les frais d'équipement de ces troupes nippones qu'elle juge indispensables à une action commune en temps de guerre.

Les observateurs ne cachent pas leur étonnement devant la profondeur du pacifisme, de l'antimilitarisme fonciers des masses, que travaillent, d'autre part, communistes et socialistes de gauche. On accorde qu'il y avait quelque maladresse de la part des Américains à se livrer récemment à des tirs dans la région immédiate du Fuji-Yama. Il eût, en outre, mieux valu que ne se produisît pas le tragique incident du « Fukuryu-Maru », ce bateau de pêche atteint par les cendres radio-actives d'une bombe expérimentale à hydrogène lancée sur l'atoll de Bikini. Neuf ans après celles de Hiroshima et de Nagasaki, cette nouvelle bombe et ses effets accrurent encore l'horreur de la guerre qui anime 88 millions d'êtres, et la peur, toujours et partout présente, qui est la leur, d'un nouveau conflit.

« Plutôt les Russes ici qu'une autre guerre », nous disait, voilà deux ans, une Japonaise, pourtant issue d'une famille de militaires. Moins franchement exprimée, cette phrase peut toujours s'entendre. Plus anodines, mais quotidiennes, d'autres traduisent les griefs de gens hostiles à l'existence de ces bases américaines dont l'accord de Sécurité mutuelle prévoit le maintien : réquisitions et indemnités insuffisantes ; dommages causées aux cultures et aux terrains de pêche ; immoralité de femmes de mœurs légères envahissant les villages à proximité des camps militaires ; tension nerveuse causée par les tirs ou le bruit des avions, etc. Un revirement ne se produirait-il pas le jour où les Japonais se trouveraient entièrement livrés à eux-mêmes ? Aussi peu encourageant qu'ait été le précédent coréen, beaucoup, au Japon, comptent, inconsciemment, dans le cas d'une agression, sur la présence américaine. Que celle-ci cesse brusquement, que « GIs » et « Airmen » abandonnent leurs bases actuelles (qui, loin d'être sept cents, comme le prétend la propagande anti-américaine, ne représentent que 0,387 % de la superficie totale des îles), la possibilité d'une invasion soviétique ou chinoise se découvrirait d'un seul coup moins aimable.

LE MARIAGE FORCE

Quelque pacifisme que manifestent les Japonais, quelque nationalisme qu'ils affichent, la révélation primordiale de cette année 1955 est que, pour la première fois depuis 1952, le renversement, par Tokio, d'une alliance, du reste imposée, paraît, de longtemps, inimaginable. Dès 1950 et les revers alliés en Corée, la théorie prévalait que, déterminés à se ranger du côté du vainqueur dans une prochaine guerre, le Japon s'agrégerait, en temps utile, au bloc le plus fort. Amérique ou U. R. S. S. ? L'an dernier, peu avant la chute de M. Yoshida, des capitalistes de Tokio n'hésitaient plus dans leur choix. Beaucoup d'eau a coulé, depuis, dans la Sumida. Les mêmes personnes affectent, à présent, un langage plus nuancé, changement directement dû aux désillusions des premiers marchés passés avec la Chine. Trop longuement peut-être, nous avons voulu montrer la situation économique difficile du Japon. La preuve est maintenant faite que les espoirs d'un rétablissement de la balance commerciale grâce au marché chinois ne répondent à rien de réel et qu'un abîme sépare la Chine de 1955 de celle de 1937. A moins d'un miracle, il apparaît impossible que d'ici longtemps le Japon puisse, par ses seuls moyens, combler le trou d'un milliard de dollars environ provoqué chaque année par un excès d'importations indispensables.

Vilipendée, l'Amérique a seule, par ses « spécials procurements », commandes et achats militaires, prévenu une crise très grave. Que son intérêt et celui de sa stratégie lui commandent de persister dans cette voie, bien peu en doutent, encore que des frictions, des menaces de rupture nippo-américaines soient vraisemblables, encore que la campagne contre les bases risque de reprendre avec vigueur à certains moments. Mais l'U. R. S. S., dont les ressources s'affirment chaque jour plus immenses, ne pourrait-elle, à son instigation propre ou à la demande des Nippons, assurer la relève, fournir le milliard de dollars annuel sans lequel, en très peu de temps, le Japon sombrerait ? A cette question que nous leur posions l'autre jour, deux Japonais, dont l'américanophilie est des plus tièdes, nous ont répondu sans gaieté : « Oh, les Russes, nous les connaissons ! De la part de Moscou nous aurons des promesses, de magnifiques promesses. Quant aux réalisations... A moins, évidemment, d'accepter une position de satellites. C'est-à-dire la vraie, la dure colonisation... »

Paul MOUSSET.

PLUS DE PAIN POUR PLUS DE BOUCHES

Les historiens futurs verront sans doute dans le développement de la collaboration internationale en matière économique et sociale l'une des caractéristiques principales du XX^e siècle.

Il existe, certes, des prodromes de cette collaboration dans quelques traités et conventions de la seconde moitié du XIX^e siècle, mais rien de concret ne se réalisera avant 1900. Il faudra d'abord que, sous l'impulsion de certains esprits, les gouvernements et les parlements aient perçu l'étroite interdépendance économique des nations et aient compris que celles-ci ont à résoudre à peu près les mêmes problèmes pour améliorer les conditions d'existence de leurs populations. Ces notions naîtront et se répandront progressivement. Leurs progrès apparaîtront, en quelque sorte, par bonds successifs, au fur et à mesure des crises qui troubleront l'histoire de la première moitié de ce siècle.

L'œuvre intergouvernementale qui a pour objet l'agriculture et l'alimentation en est un exemple entre tant d'autres. Au stade actuel des choses, on peut distinguer trois époques dans le développement de cette œuvre. Nous nous bornerons, ici, à esquisser les deux premières, dont l'intérêt est d'ordre historique ; c'est la troisième, celle que nous vivons maintenant, qui retiendra notre attention.

A Rome, le 7 juin 1905, est créé l'Institut international d'agriculture, auquel adhèrent quarante-deux nations. L'initiative en est due à un citoyen américain, David Lubin. Elle se réalisera en grande partie grâce à l'appui personnel du roi Victor-Emmanuel III.

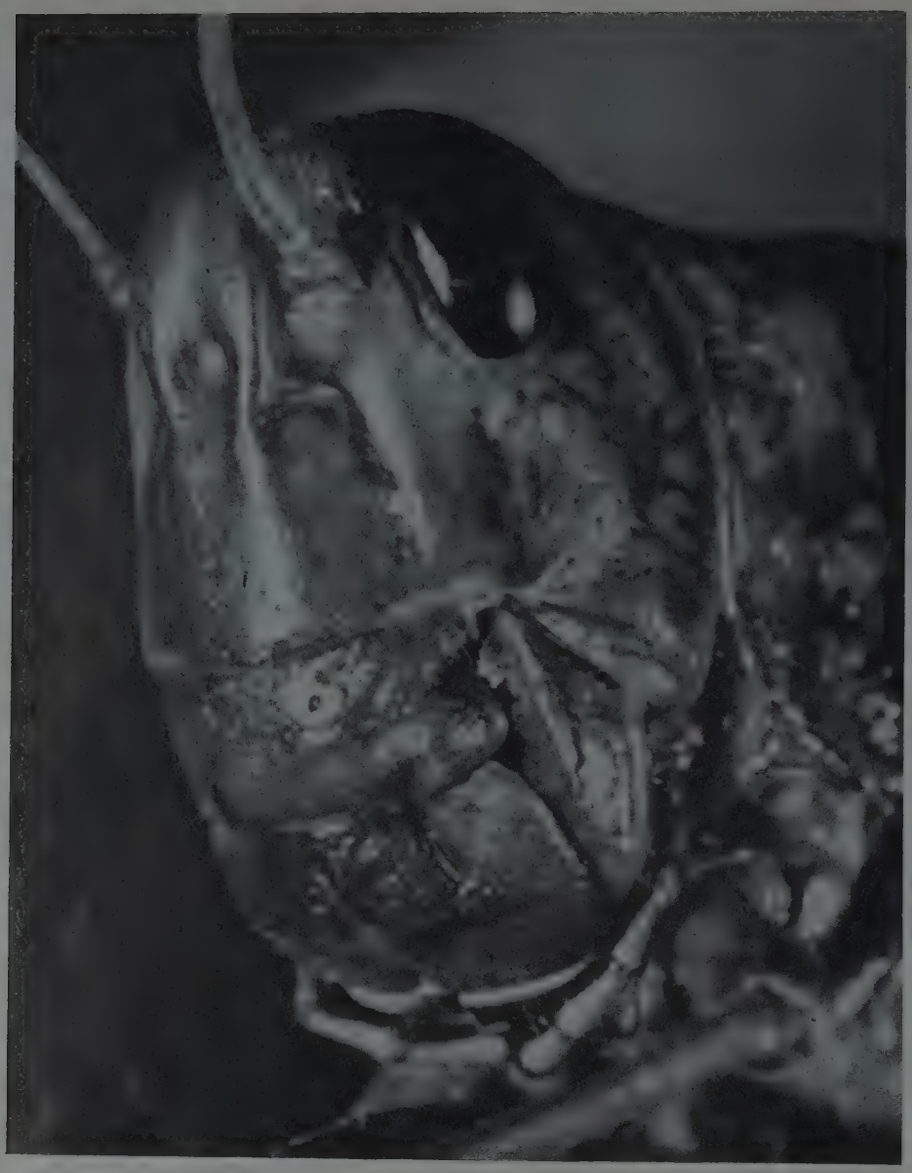
Ce que les fondateurs ont en l'esprit, c'est, essentiellement, d'assurer « un traitement équitable du commerce des denrées agricoles ». Mais l'Institut doit, avant tout, réunir les informations dont il a besoin. Dès lors, son action première va consister à créer la statistique agricole internationale, donc, à faire établir, compléter ou améliorer les services nationaux qui lui fourniront les données dont il a besoin. En fait, les moyens de l'Institut sont très limités par comparaison avec ceux d'institutions plus récentes, mais déjà une lacune est comblée : il existe un centre international de documentation et d'étude, où les hauts fonctionnaires des départements agricoles nationaux viennent se concentrer.

La deuxième époque commence en 1919, avec la création de la Société des Nations, qui est dotée de moyens d'action nettement plus importants. En théorie, la S. D. N. ne s'occupe pas directement d'agriculture, et l'Institut international de Rome poursuit son œuvre technique. Toutefois, l'organisation de Genève, du fait qu'elle cherche à mettre de l'ordre dans les relations économiques des divers pays du monde, fait nécessairement entrer l'agriculture dans le cadre de ses préoccupations d'ensemble. Elle associe donc l'Institut à ses travaux.

C'est vers la fin de cette seconde époque que se produisent deux faits historiques dont l'influence va être considérable sur l'évolution de la collaboration internationale en matière d'agriculture et d'alimentation.

Le premier de ces faits est la crise économique qui commence en 1930. Cette crise pose brutalement des problèmes qui ne sont pas seulement économiques, mais sociaux, et qui révèlent l'étroite interdépendance des nations. Ni les marchés intérieurs ni les marchés extérieurs ne peuvent plus absorber la production agricole.

LA F. A. O. (Food and Agriculture Organization) a été créée en 1945. Son but est d'améliorer la production alimentaire et agricole et d'en assurer une répartition plus efficace dans le monde.



L'autre fait historique est l'apparition presque concomitante d'une science nouvelle, celle de la nutrition. La Société des Nations en diffuse les données et en révèle les conséquences d'ordre social. Certaines enquêtes fixent à 39 % la proportion de la population du globe qui dispose de moins de deux mille deux cents calories par jour. On constate, d'autre part, que, *dans tous les pays, sans exception,* le régime alimentaire des couches sociales les plus pauvres laisse beaucoup à désirer sous le rapport de la protection de la santé.

Ainsi, au moment où va commencer la deuxième guerre mondiale, la Société des Nations révèle au monde deux ordres de faits antinomiques. L'étendue insoupçonnée de la sous-alimentation et de la mauvaise alimentation, d'une part, et les excédents invendables de denrées alimentaires que détiennent certains pays, d'autre part. Devant l'Assemblée de la Société des Nations, le délégué australien, lord Bruce, constate « qu'il y a un mariage nécessaire, celui de la nutrition et de l'agriculture ». Ce mot ne tombera pas dans l'oubli.

La troisième époque s'ouvre pendant la guerre, dès l'instant où les gouvernements alliés commencent à se préoccuper de reconstruction.

L'œuvre immédiate consistera, bien sûr, à parer au plus pressé et, d'abord, à ravitailler les pays menacés de famine. D'où la création de l'U. N. R. R. A. Mais une action de longue haleine s'imposera pour relever peu à peu les niveaux de vie, mettre le monde à l'abri du besoin *(freedom from want)* et mieux organiser l'économie agricole. Dès octobre 1945, les gouvernements des Nations Unies créent une agence spécialisée qui absorbera l'Institut de

EN TRIPOLITAINE, sous la direction du docteur M. Martin, on procède, à l'aide de puissants appareils, à une pulvérisation sur les arbres.

Les prix s'effondrent et, comme on l'a dit de façon imagée, « l'agriculteur meurt de faim sur sa récolte de blé ». Les gouvernements tentent de soutenir les prix en achetant les excédents et se trouvent bientôt détenir des stocks considérables, dont ils ne peuvent se débarrasser.

LE CRIQUET DU DESERT, dont la photographie du haut de la page montre, considérablement grossie, la tête armée de puissantes mandibules, est l'un des principaux agents de destruction des cultures dans le Proche-Orient et en Afrique du Nord. Ci-dessus, un véritable tapis d'insectes tués en vol par des projections d'insecticide lors de l'arrivée d'un nuage de ces hôtes indésirables au-dessus du Maroc.

LE RIZ est l'aliment de base de plus de la moitié de la population du globe. En utilisant les données les plus récentes de la science, on pourra augmenter de 50 % la production du riz, notamment par hybridation des espèces japonaise et indienne. Ci-dessus, un examen microscopique à Cuttack, Indes.

LE POISSON est l'objet des études les plus poussées, car, pour une surface déterminée, il est plus riche en protéine que n'importe quel autre aliment. Aussi a-t-on introduit un poisson nommé Tilapia dans l'eau des rizières du Sud-Est asiatique (ci-dessus), tandis qu'à Ceylan une mission de la F. A. O. a fait procéder à la culture de la canne à sucre (ci-dessous).

Rome et s'occupera exclusivement d'alimentation et d'agriculture : la F. A. O. *(Food and Agriculture Organization)*. En 1951, la nouvelle Institution s'installe à son tour à Rome.

La F. A. O. n'est pas une organisation supra-nationale. Elle est fondée sur les principes de la coopération. Les Etats qui en font partie n'abandonnent rien de leur souveraineté, mais contractent un engagement d'ordre moral qui est de collaborer à l'œuvre commune pour :

Elever le niveau de nutrition et les conditions de vie des populations placées sous leurs juridictions respectives ;

Améliorer le rendement de la production et l'efficacité de la répartition de tous les produits alimentaires et agricoles ;

Améliorer la condition des populations rurales et contribuer ainsi à l'expansion de l'économie mondiale.

(Préambule de l'acte constitutif de la F. A. O.).

Dès 1946, la F. A. O. constate qu'en dix ans, malgré la guerre, la population du globe a augmenté d'environ 200 millions d'habitants et continue à s'accroître à un taux qui n'est pas inférieur à 1% par an. Pour nourrir cette population, il faut qu'en 1960 la production de céréales ait augmenté de plus de 20 % par rapport à l'avant-guerre ; que la production de lait ait doublé ; que les disponibilités en fruits et légumes se soient accrues de 163 % et celles en viande de 43 %.

Une telle augmentation est-elle possible ? A cette question, la conférence de la F. A. O. répond affirmativement : « Le potentiel de production qu'offrent les ressources existant sur la terre et dans les eaux suffirait amplement à nourrir convenablement l'humanité entière dans l'avenir prévisible, à condition d'utiliser plus intensément les machines, les engrais et autres moyens de production, et de vulgariser les techniques modernes. »

Il est certain que l'application à l'agriculture des connaissances scientifiques et techniques les plus modernes irait bien au delà de ce que l'on soupçonne généralement. Ce n'est évidemment pas une tâche facile. Mais, à priori, il est maintenant possible de mettre en valeur des terres considérées jusqu'ici comme inexploitables et d'élever le rendement des terres cultivées à des niveaux jusqu'alors irréalisables. Citons, à titre d'exemple, qu'aux Etats-Unis la production agricole a augmenté de 60 % au cours des trente dernières années, alors que les superficies cultivées n'ont augmenté que de 15 %. Le rendement moyen à l'hectare y a crû de 36 %, et la production moyenne des animaux d'élevage, de 46 %. Citons encore l'Italie, dont la superficie cultivable représente à peine 5 % de celle de l'Australie. Elle a, néanmoins, produit 9 millions de tonnes de blé en 1953, contre 5 millions et demi en Australie. Encore ces exemples proviennent-ils de pays où la marge du progrès est relativement réduite. Il en est de bien plus vastes qui sont encore exploités de façon des plus primitives, et il en est d'autres qui ne sont pas exploités du tout, faute d'un système d'irrigation et de drainage approprié. Enfin, l'on est fort loin de tirer parti des ressources de la pêche et de la pisciculture : certaines mers sont à peu près inexploitées.

Il est donc théoriquement possible d'arriver à nourrir convenablement la population du monde et, par là même, d'améliorer les conditions de vie des populations rurales, compte tenu de l'accroissement démographique prévisible. Il s'agit, toutefois, d'une œuvre difficile et longue, nécessitant une politique d'ensemble et des moyens considérables. Certes, c'est à chaque pays qu'il incombe de calculer ses besoins actuels et futurs et de définir sa propre politique de production, d'échange et de consommation. Il tombe toutefois sous le sens que les progrès seront d'autant plus rapides que les Etats concerteront leur action et mettront en commun leurs connaissances, leurs ressources techniques et leurs moyens financiers.

Le rôle de la F. A. O. est précisément d'assurer, ou tout au moins de faciliter, cette collaboration pratique.

Rappelons, tout d'abord, que si elle jouit de la personnalité juridique, dans le cadre du droit public international, la F. A. O. n'est, en somme, que l'ensemble des pays qui en font partie. C'est une sorte de coopérative internationale. Elle dispose d'un secrétariat permanent, placé sous l'autorité d'un directeur général, et de ressources financières qui, au total, sont maintenant d'environ une douzaine de millions de dollars par an.

A la base de son action, il y a l'information. Le secrétariat réunit les statistiques nationales et les rapports, que ses membres ont l'obligation de lui transmettre. Il publie ainsi non seulement des annuaires et des bulletins mensuels de statistiques, mais aussi des documents d'ordre technique, économique, législatif et social, portant sur la production, le commerce et la consommation, d'une part ; sur l'agriculture, la nutrition, la pêche et les forêts, d'autre part. Ces publications sont en français, en anglais et en espagnol.

Mais l'information ne suffit pas. Des études sont nécessaires pour interpréter les données économiques et scientifiques, pour les adapter aux conditions d'application particulières à certaines régions géographiques et pour en déduire des programmes d'action. Ces études sont généralement faites par le secrétariat, sous l'égide de commissions internationales techniques, mais d'autres formules sont souvent utilisées. Citons, à titre d'exemple, le programme d'adaptation du maïs hybride en Europe : depuis sept à huit ans, sur l'initiative de la F. A. O., les pays européens s'attachent à introduire et à adapter de nouvelles variétés de maïs, dites maïs hybrides. Ce travail est fait par les stations nationales de recherche agricole. Chaque année, la F. A. O. réunit les directeurs de ces stations pour leur permettre d'échanger des informations sur les méthodes appliquées et les résultats obtenus, et de dresser des plans pour l'année suivante. On évite ainsi les doubles emplois, et les progrès sont beaucoup plus rapides. En 1954, alors que seulement 550.000 hectares avaient été ensemencés en maïs hybrides, l'augmentation nette du rendement a été d'environ 638.000 tonnes, soit la valeur de 55 millions de dollars.

Des études analogues portent sur le riz en Extrême-Orient, la lutte contre

la peste bovine et la fièvre aphteuse, l'amélioration des pâturages, l'utilisation des sols, la sylviculture, la protection contre les déprédateurs, la conservation et la commercialisation du poisson, etc.

Reste l'action effective. Si chaque gouvernement est seul maître de déterminer et d'appliquer sa propre politique nationale de développement économique et agricole, il peut s'appuyer sur la F. A. O. et ne s'en fait pas faute. Celle-ci organise des réunions internationales à objectif précis où les gouvernements intéressés discutent et concertent leurs programmes de production et d'échanges en fonction des données les plus récentes de la production, du commerce et de la consommation. Ensuite, dans l'ordre technique, elle fait pour eux, sur leur demande et dans le cadre national, des expertises, par exemple sur le moyen d'aménager un fleuve pour irriguer de nouvelles terres ; sur la création de coopératives de crédit, d'abattoirs modernes, sur l'introduction de variétés nouvelles de céréales à haut rendement, la conservation des sols, l'application d'engrais à certaines terres. Elle collabore aussi à l'exécution de programmes précis (vaccination contre la peste bovine, par exemple). Dans certains cas, elle se charge elle-même de coordonner et mener à bien une action régionale. C'est ainsi que, dans le Proche-Orient, elle dispose des moyens nécessaires pour déclencher une intervention rapide contre les invasions de sauterelles.

Cette œuvre n'est pas que d'ordre économique et technique. Elle porte aussi sur le domaine social. En matière de nutrition, des enquêtes très complètes ont été faites, à la demande de certains gouvernements, sur les niveaux de consommation et sur les moyens propres à réduire ou éliminer certaines carences alimentaires. La réforme des systèmes de tenure et d'exploitation des terres, le développement de l'aide aux cultivateurs, la coopération, l'économie ménagère en milieu rural, la création de petites industries rurales figurent à son programme. Elle s'attache peut-être plus particulièrement à fournir une instruction appropriée aux fonctionnaires et techniciens nationaux qui auront ensuite à appliquer eux-mêmes des méthodes et techniques modernes. Il est, en effet, bien évident qu'aucun programme national de mise en valeur, si excellent soit-il, ne donnera de bons résultats si les services économiques et techniques chargés de l'exécuter ne sont pas à la hauteur de leurs responsabilités.

Dans peu de semaines, la F. A. O. atteindra son dixième anniversaire, et cela lui est l'occasion de faire le point de la situation agricole et alimentaire du monde.

On constate que, en 1954, l'ensemble de la production agricole (non compris celle des pays du bloc soviétique) a dépassé d'au moins 25 % le niveau atteint en 1946-1947, lequel était sensiblement le même que la moyenne de 1934-1938. La production par tête d'habitant est un peu supérieure à la moyenne d'avant guerre.

Il va de soi cependant que ces progrès ne se répartissent pas également sur les différentes régions du globe. Ils ont été rapides dans les pays économiquement très évolués, mais en Extrême-Orient la production n'a pas augmenté parallèlement à l'accroissement de la population. Par contre, le Proche-Orient et l'Afrique, et à un moindre degré l'Amérique latine, ont nettement accru leurs ressources agricoles.

Pour l'ensemble du monde, la production des denrées alimentaires a augmenté relativement plus que celle des cultures industrielles. Il s'y ajoute le rendement de la pêche, qui dépasse de 20 % celui d'avant guerre.

Malheureusement, le commerce international des produits agricoles est, en volume, à peu près ce qu'il était avant la guerre et ne montre pas de tendance marquée à augmenter. Toutefois, les courants commerciaux ne sont plus les mêmes. Le fait le plus saillant c'est que les exportations d'Extrême-Orient ont diminué, en volume, d'environ 50 % par rapport à l'avant-guerre, à tel point que la balance des échanges de la région, dans son ensemble, se traduit maintenant par un excédent des importations.

Si l'on examine les niveaux alimentaires, on constate un peu partout une amélioration marquée. Il faut toutefois faire exception pour quelques pays d'Amérique latine et d'Extrême-Orient, où la consommation reste inférieure par tête d'habitant à ce qu'elle était avant guerre.

Dans l'ensemble, il y a déséquilibre. Certains pays produisent plus qu'ils ne peuvent consommer, d'autres sont encore en deçà de leurs besoins. La rigidité des systèmes de production (alors que la demande a évolué), la stagnation des échanges internationaux, l'insuffisance du revenu des cultivateurs comparé à celui d'autres occupations professionnelles, le manque de capitaux, le caractère primitif des méthodes d'exploitation sont parmi les causes principales de cet état de choses.

Il y a donc lieu de ne pas relâcher les efforts, d'autant que la population augmente maintenant au taux de cent mille âmes par jour. L'œuvre de coopération internationale qui s'accomplit dans le cadre de la F. A. O. ne pourra d'ailleurs donner tous ses fruits que très progressivement, à la suite de longues années de travail opiniâtre.

Lorsque la F. A. O. a été créée, il y a dix ans, quarante-deux pays lui ont donné leur adhésion. A l'heure actuelle, elle compte soixante et onze membres, ce qui est au moins une indication que les gouvernements reconnaissent l'utilité de son action.

Ses moyens et ses ressources sont évidemment très limités, eu égard à l'amplitude des problèmes qui se posent. Elle ne peut que conseiller et aider. Quoi qu'il en soit, les progrès de la collaboration internationale au cours de ces cinquante dernières années justifient certainement l'espoir qu'elle ira se développant et s'affermissant.

Veillet-Lavallée.

EN EXTREME-ORIENT, où la production n'a pas augmenté parallèlement à l'accroissement de la population, la culture du riz est l'objet d'études scientifiques approfondies. Ci-dessous, fermiers à Gal Oya (île de Ceylan).

CULTURES DE L'ÈRE ATOMIQUE

UN SPECIALISTE, armé d'un compteur Geiger, mesure sur des plants d'arachides le taux et la rapidité d'assimilation des engrais additionnés de radio-isotopes.

Les régions inhabitées se peupleront. Le Neguev d'Israël, le Juroo d'Afrique du Sud, le centre de l'Australie, et, qui sait ? l'Antarctique, qui sont des taches blanches sur la carte du monde, se couvriront de verdures et des taches noires des agglomérations.

CETTE prophétie, formulée lors de la récente conférence atomique de Genève par un « prix Nobel », Sir John Cockcroft, qui dirige en Angleterre le Centre militaire de Haswell, n'est pas une simple vue de l'esprit. Elle est susceptible d'entrer un jour dans la réalité grâce à l'énergie atomique et à ses utilisations dans le domaine des productions vivrières.

La Conférence de Genève n'a pas seulement levé le voile sur l'étonnante révolution industrielle et énergétique que nous prépare la science atomique ; elle a ouvert également des horizons inattendus sur la possibilité d'une révolution agricole à laquelle les isotopes radio-actifs et les investigations extraordinaires qu'ils ont permises dans les domaines les plus variés de la physiologie végétale pourraient bien avoir « tracé » la voie.

Les constatations, les expériences, les découvertes révélées à Genève sont en effet susceptibles de bouleverser, dans un avenir relativement prochain, les méthodes culturales, et même de transformer certaines espèces végétales. Grâce à ces travaux, les agronomes auront la possibilité de modifier peu à peu la carte agricole du globe, de surmonter les obstacles climatiques et de développer ainsi les ressources alimentaires dont disposent les humains.

LES MYSTERES DE LA VIE DES PLANTES REVELES PAR LES ATOMES TRACEURS

LES isotopes traceurs sont des substances chimiques que l'on a rendues radioactives en les soumettant au flux des neutrons dans les piles atomiques. Du fait que ces corps deviennent ainsi décelables dans les tissus des végétaux, on peut suivre à la trace, avec un compteur Geiger, leur cheminement à travers le sol et dans les moindres ramifications des végétaux.

Des substances indispensables à la vie des plantes, notamment le carbone et le phosphore, sont ainsi « irradiées » sans perdre aucune de leurs propriétés chimiques. Mais les radiations émises par ces isotopes peuvent être détectées et suivies à travers le sol, les racines, la tige, les feuilles et les fruits.

Dès l'invention de ces merveilleuses substances, produits indirects de la fission nucléaire, les chercheurs ont eu l'idée de les semer comme de vulgaires engrais, voire de les pulvériser comme des insecticides ou des « hormones » désherbantes, sur les parties feuillues des végétaux. Compteur Geiger en main, ils ont pu surprendre comment et à quelle vitesse elles cheminaient dans les plantes, sur quels organes elles se fixaient de préférence, comment elles montaient des racines dans les organes fructifères et comment aussi elles redescendaient des feuilles dans les racines dans un va-et-vient étonnamment rapide. Ils ont pu ainsi pénétrer quelques-uns des mystères de la photosynthèse.

UNE DISTRIBUTION PLUS RATIONNELLE DES ENGRAIS

ON réalise aisément le parti que les expérimentateurs agricoles pourront tirer un jour de ces isotopes traceurs. Sans doute, bien des secrets de la nature ont déjà été percés grâce à l'expérience et aux observations patientes des cultivateurs et des horticulteurs, soucieux d'améliorer leurs productions. Mais l'empirisme s'accompagne toujours de tâtonnements, d'essais décevants et de gaspillages souvent onéreux. Les données scientifiques fournies par les « traceurs » permettront d'agir demain presque à coup sûr, de rationaliser l'emploi des engrais et de parvenir à des rendements quasi mathématiques avec une dose donnée de fertilisant, semé ou pulvérisé à des époques déterminées de la vie des végétaux.

L'utilisation des isotopes « traceurs » a permis de redresser des opinions erronées, par exemple en ce qui concerne l'acide phosphorique : 10 à 12 % seulement du phosphore des engrais, croyait-on, étaient assimilés par les plantes. Des superphosphates « irradiés » ont permis d'établir que le blé et d'autres plantes assimilaient le phosphore des engrais dans la proportion de 48 à 68 %.

Or une distribution rationnelle des engrais dans le sol, assurant leur assimilation rapide et complète par les racines des végétaux, représente un problème d'une importance vitale pour l'agriculture. En étudiant l'intensité des radiations émises jusque dans les feuilles, il devient possible de déterminer le pourcentage d'assimilation de tel ou tel engrais.

Les isotopes permettent également d'étudier l'influence des façons et des méthodes culturales, de la durée des arrosages, ainsi que l'influence de la température sur le développement optimum des racines, si nécessaire à la bonne nutrition des plantes. De même, les radio-isotopes ont facilité l'étude du rôle des micro-organismes du sol dans cette nutrition. En utilisant la vitamine B', « marquée » avec du carbone radioactif, on a pu déceler que cette vitamine était aisément absorbée par les racines de blé noir et contribuait au développement général de la plante, ainsi d'ailleurs que certaines autres vitamines du groupe B.

LES SECRETS DE LA PHOTOSYNTHESE PERCES A JOUR

LES isotopes permettront enfin de lever le voile sur les mystères de la photosynthèse, cette assimilation chlorophyllienne dont la domestication donnerait à l'homme une puissance nouvelle.

Il s'agit, on le sait, d'un phénomène naturel qui fait que les plantes exposées à la lumière absorbent l'acide carbonique de l'air pour le transformer ensuite en matières organiques.

C'est ainsi qu'à Genève un savant américain a pu exposer toutes les étapes du mécanisme par lequel ces plantes transforment en sucrose le gaz carbonique.

Etape par étape, les chimistes ont identifié les mouvements du gaz carbonique radioactif, des corps avec lesquels il se combine et des composés produits à chaque stade, jusqu'à ce qu'ils aient obtenu un tableau complet de la transformation en sucres et en amidon, qui sont les hydrates de carbone que nous utilisons pour notre nourriture.

En Union Soviétique également on a procédé à des recherches sur ce passionnant problème. Les travaux ont porté sur tous les produits de la photosynthèse, y compris les protéines et les acides organiques. Au cours de ces expériences, on a exposé des feuilles à la lumière pendant vingt minutes dans une atmosphère chargée de gaz carbonique radioactif. Les résultats obtenus ont montré la multiplicité des transformations intervenues. Dans d'autres expériences, faites sur des feuilles de tournesol, on a divisé la lumière, c'est-à-dire qu'on a utilisé de la lumière rouge et de la lumière bleue, et l'on a pu sérier les transformations produites.

LES MOISSONS DE L'ERE ATOMIQUE

MAIS les radiations atomiques ouvrent à l'agriculture des voies plus prometteuses encore en permettant d'agir directement sur les caractères héréditaires des plantes et de donner naissance à de nouvelles variétés de céréales ou de fleurs.

« Nous pouvons désormais, a expliqué un savant suédois, modifier des plantes reproductrices et leur en faire donner d'autres qui continueront à se reproduire avec des qualités toutes différentes de celles du type originel. »

On est déjà parvenu à donner à l'orge certaines qualités du blé et au blé certains avantages de l'orge. De même pour l'avoine et le maïs. On a même créé des variétés à croissance très rapide, auxquelles suffirait l'insolation du bref été polaire !

Un autre professeur suédois a énuméré à Genève les modifications apportées à de nombreuses espèces : pois, lupin, lin, moutarde, tomates, etc., ainsi que les créations de variétés entièrement nouvelles. Dans le cas de l'orge, on a réussi à améliorer l'absorption d'azote, à accélérer la maturité et à augmenter la teneur en protéine et en matières grasses, à accroître la dimension des grains.

L'EFFICACITE des engrais est déterminée par les radio-isotopes qu'on y ajoute. Un technicien verse la substance radioactive dans l'épandeuse, tandis qu'un autre contrôle l'intensité des radiations avec un compteur Geiger.

... ET LES DESERTS SE PEUPLERONT !

AINSI, en combinant les radiations avec les croisements naturels et les interventions chimiques, les agronomes seront mis à même par la science de réaliser en deux ou trois ans des effets que l'évolution naturelle aurait mis sans doute des milliers d'années à produire.

« La nature ne fait pas de sauts », dit un vieil adage. Mais en contribuant à accélérer le rythme des mutations naturelles l'atome ouvre une grande espérance dans l'agriculture, c'est-à-dire dans la branche d'activité humaine la plus ancienne.

Modifier le caractère des plantes, activer leur croissance, augmenter leur rendement par un meilleur emploi d'engrais devenus plus efficaces, en adapter la vie à des sols réputés ingrats et arides, la contribution que peut apporter l'atome au progrès de la biologie, on le voit, n'est pas négligeable.

Développer les ressources alimentaires, donc écarter le spectre de la famine, est en effet une noble mission dans un monde dont la population ne cesse de s'accroître.

UNE GRANDE ESPERANCE

SANS doute, cette « révolution culturale » qu'ont laissé entrevoir les travaux de la Conférence de Genève n'est encore qu'une grande espérance. Mais nous sommes arrivés à une période de l'histoire où les événements vont vite. Et l'émulation des savants, leur coopération au-dessus des frontières et des rideaux de fer dans cette course à la rationalisation des cultures est un gage des promesses qu'ouvre l'atome dans un domaine entre tous pacifique, celui du travail de la terre.

QUAND LES MALGACHES INVITENT LEURS ANCÊTRES A PARTAGER LEUR FESTIN

SUR LA FOI D'UNE LEGENDE

LA religiosité des Malgaches semble se partager, sans une foi bien ardente, entre le temple et l'église. En réalité, il demeure au fond de l'âme de la plupart des habitants de la Grande Ile un vieux reste de croyances animistes, dévotion bien compréhensible aux forces inexplicables de la nature ; culte des morts, sanctification de sommets où règne la foudre durant la grande saison des orages, consécration du seul animal dangereux de l'île, le crocodile, dont les attaques sournoises et imprévues forcent le respect des populations malgaches de la brousse.

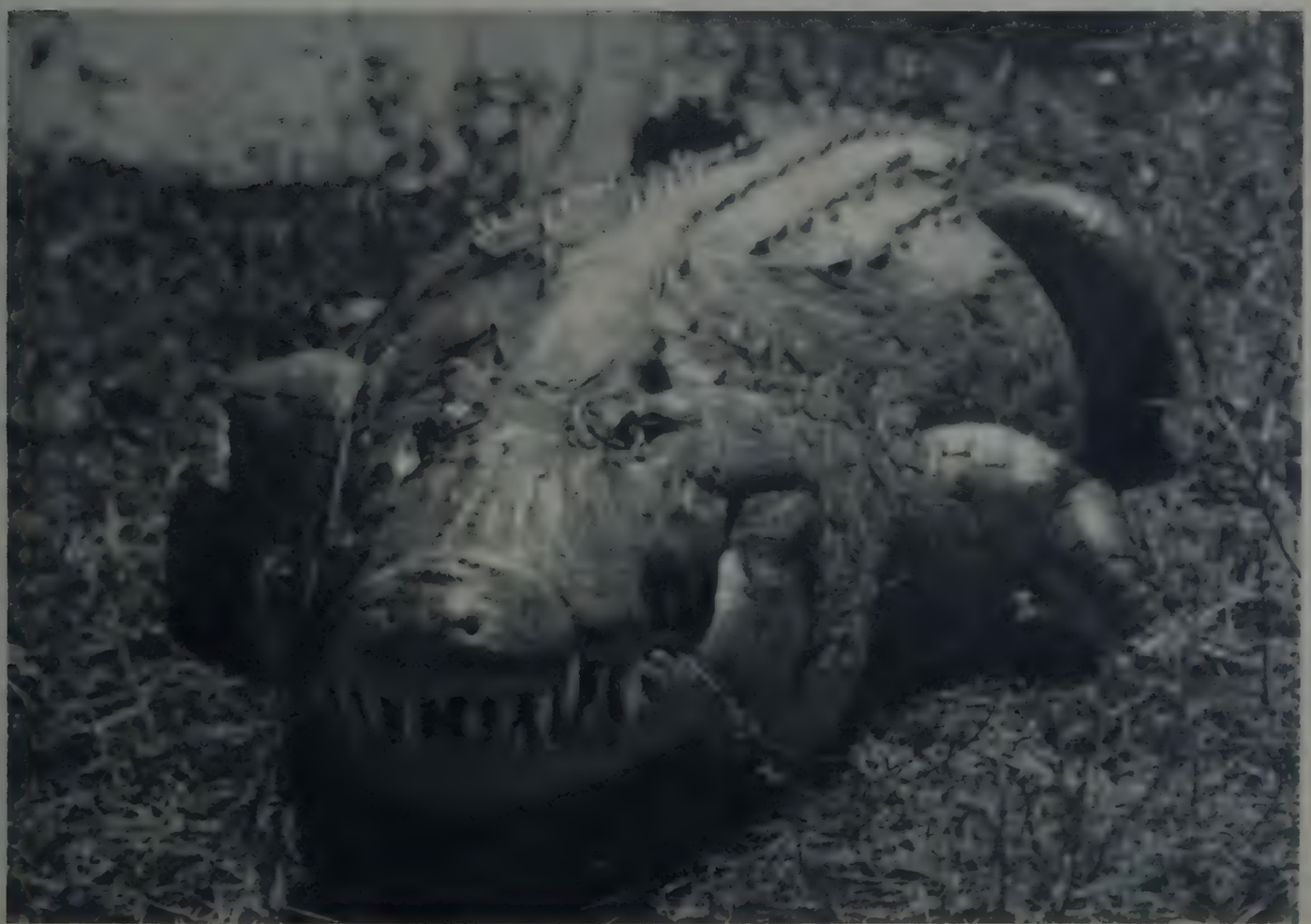
La crainte du crocodile est générale, sa déification, plus rare. Nulle part elle n'est plus vivante et mieux contrôlable que dans la petite bourgade d'Anivorano-du-Nord, dans la région de Diego-Suarez, où les populations Antankarana ont su heureusement l'entretenir.

Anivorano, l'endroit entouré d'eau, doit son nom aux deux lacs encadrant le village. Celui d'Antanavo est de beaucoup le plus intéressant. A un kilomètre environ vers l'est, il se présente simplement comme un site agréable au voyageur non averti. Son nom, cependant, évoque déjà la légende ; Antanavo, l'endroit où se dressait un village sur une colline.

Un jour, un vieux sorcier, fatigué après une longue étape, arrive dans ce village où il n'était pas connu et demande à boire. Chacun le chasse, à l'exception d'une pauvre femme qui, prenant pitié de plus misérable qu'elle, offre au voyageur le rafraîchissement qu'il sollicite. Après s'être longuement désaltéré, le sorcier invite sa bienfaitrice à rassembler rapidement ses maigres biens et à fuir, elle et les siens, au plus vite ce pays inhospitalier, sans en rien dire à ses voisins. Invoquant alors les puissances occultes, il apostrophe en ces termes la population : « Soyez maudits, habitants de ce village ! Et pour vous punir de refuser aux voyageurs un élément que **Zanahary** (Dieu) vous a donné en abondance, soyez condamnés désormais à vivre toujours dans l'eau, comme des animaux aquatiques. »

Aussitôt, la bourgade s'effondre dans un épouvantable fracas, ses ruines disparaissent dans les eaux d'un lac né du même cataclysme, et ses habitants se retrouvent tous changés en crocodiles.

Les Malgaches attachent une foi inébranlable à cette légende. Les **voay** (crocodiles) d'ici n'ont pas le même aspect que ceux des autres régions de l'île, déclarent-ils, et ils n'attaquent jamais l'homme, car ils



LE SACRIFICATEUR (ci-contre) jette dans les eaux du lac sacré le sang du zébu sacrifié en offrande aux crocodiles. Il n'est revêtu d'aucun ornement ni d'aucun vêtement particuliers pour cette opération, au cours de laquelle il se découvre. Ci-dessous, un des crocodiles sacrés.

savent bien que nous sommes leurs enfants. En outre, lorsque la saison a été particulièrement sèche et que les eaux baissent jusqu'à un niveau qu'elles atteignent rarement, on peut voir, en certains endroits, les montants des anciennes cases apparaître à la surface du lac. Je n'ai, bien entendu, pas vérifié ces affirmations, qui, d'ailleurs, ne prouvent rien ; seuls le tabou qui entoure ici les crocodiles et les fêtes organisées en leur honneur méritent qu'on s'y arrête. Ainsi, la navigation et la pêche sont autorisées sur le lac ; toutefois, le poisson pris ne doit pas être vendu, mais seulement servir à la nourriture des pêcheurs et de leur famille. Si la ligne remonte certaines espèces de poissons, la pêche doit immédiatement cesser, car c'est là une preuve du mécontentement des ancêtres, et l'on ne saurait impunément affronter leur colère. J'étais prévenu également que la présence d'un **vazaha** (étranger) dans l'assistance pouvait fort bien indigner les crocodiles, qui refuseraient alors de venir participer au festin. Ne l'avaient-ils pas déjà fait une fois à un gouverneur général même !

DANS LE SECRET DES DIEUX

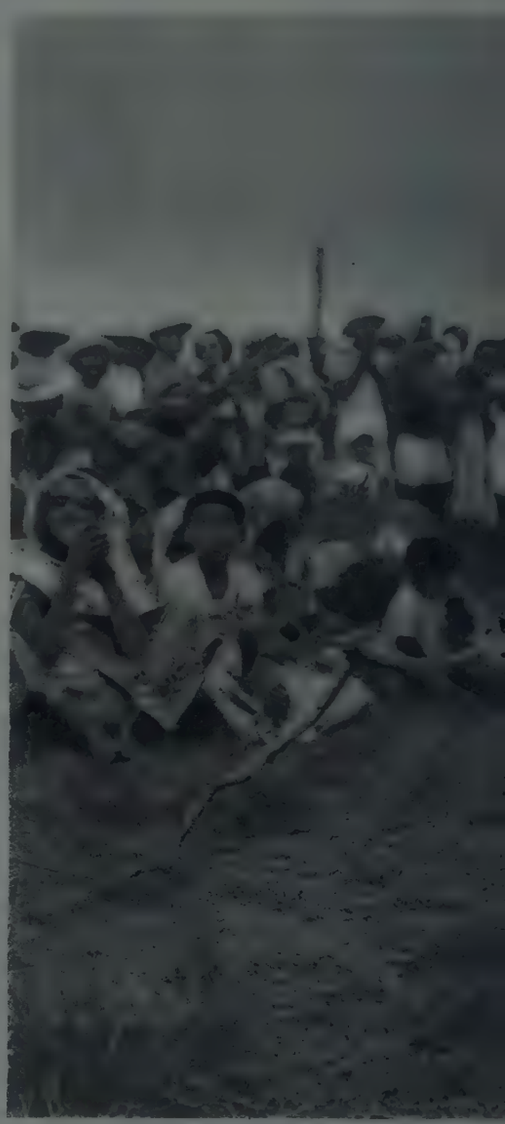
JE me suis rendu malgré tout au lac sacré. A l'extrémité un chenal est creusé entre les roseaux pour permettre aux **voay** de monter à terre. A quelques mètres, des pierres entassées constituent un autel entouré de vieux tessons de bouteilles et que domine un arbuste surmonté de bucrânes.

Une femme antandroy est déjà là.

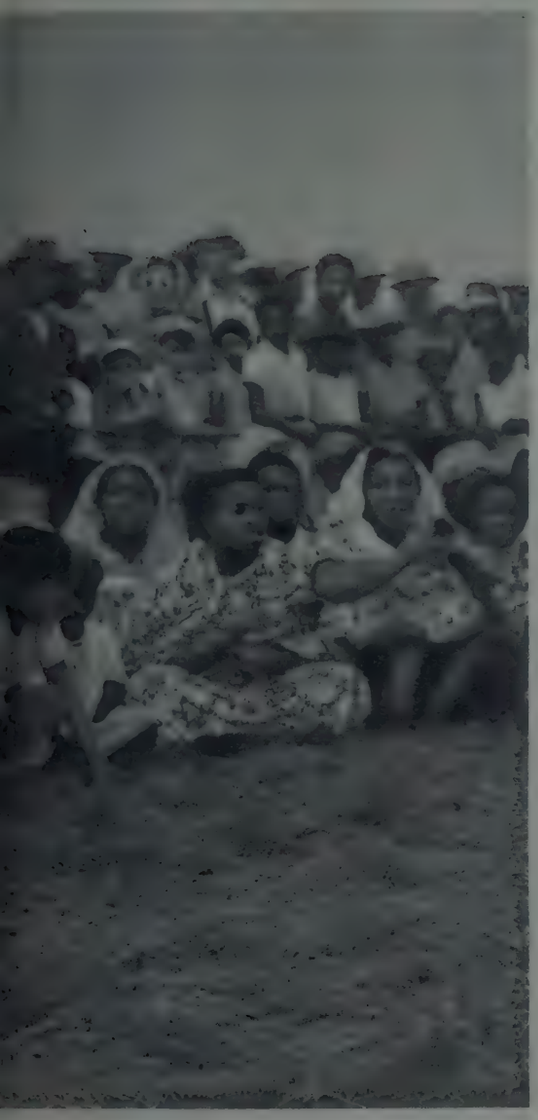
UNE FEMME antandroy vient remercier les crocodiles du lac de l'avoir guérie et leur demander de faciliter son retour au pays natal. Elle a le visage recouvert d'un masque blanc de terre pétrie avec de la farine, qui révèle sa maladie. Parents et amis, accroupis derrière elle, l'assistent dans ses prières. Sur les pierres de l'autel elle verse de l'alcool qu'elle va goûter elle-même.

Son visage, recouvert d'un masque blanc de terre pétrie avec de la farine de manioc, révèle une maladie récente. Elle vient remercier les crocodiles du lac sacré de l'avoir guérie et leur demande, à présent, de faciliter son retour au pays natal, à l'extrémité sud de la Grande Ile. Accroupie devant l'autel, les yeux au ciel, indifférente à tout ce qui l'entoure, même à mon appareil photographique, elle invoque les ancêtres. A ses côtés, parents et amis, également accroupis, font réponse à ses prières. Deux bouteilles d'alcool et un litre d'hydromel constituent les offrandes. La femme en verse un peu sur les pierres de l'autel, puis, dans un fond de bouteille ramassé parmi les débris de verre qui jonchent le sol, elle boit l'alcool d'un seul trait, et le verre improvisé circule ensuite dans l'assistance. Chaque bouteille, une fois terminée, est brisée d'un geste bref sur les pierres sacrées, et je comprends alors l'origine de cet amoncellement de vieux tessons.

Maintenant, le grand sacrifice va commencer. Un feu de branchages est



LE VERRE improvisé, fait d'un fond de bouteille brisée dans lequel la femme a versé de l'alcool, circule dans l'assistance qui fait réponse à ses prières et où chacun boit à son tour après elle, pendant qu'elle continue ses invocations aux sauriens d'Anivorano, une bouteille à son côté. Quand les libations sont terminées chaque bouteille est brisée par la femme sur les pierres.



LE CHŒUR DES FEMMES (photo ci-contre) est assemblé et le grand sacrifice va commencer, pendant qu'elles chantent une mélopée lente et monotone rythmée par les battements de leurs mains. Un feu de branchages sera allumé comme encens propitiatoire. Des danseuses se détachant du groupe des femmes esquisseront quelques pas, tordant leurs bras étendus avec des mouvements qui rappellent les chorégraphies cambodgiennes ou indonésiennes. Le zébu (photographies en haut à gauche et ci-dessus), attaché à un arbre voisin, est amené près de l'autel. Ensuite il est entravé, puis couché sur le flanc.

LE ZEBU offert en pâture aux crocodiles du lac, après avoir été aspergé d'eau de la source sacrée du lac par une jeune fille, est prêt pour le sacrifice. Tandis que l'assistance se recueille, on met à terre l'animal, le flanc tourné vers le lac, et pendant qu'on lui renverse la tête et que deux aides le maintiennent fermement par les cornes le sacrificateur remplit son office. Il enfonce le couteau dans la gorge largement tendue. De la carotide tranchée jaillit un flot de sang qui sera précieusement recueilli.

tout d'abord allumé, encens propitiatoire. Puis le chœur des femmes entonne une mélopée lente et monotone, rythmée par des battements de mains, tandis que des danseuses, se détachant du groupe, esquissent quelques pas, tordent leurs bras étendus, images grossières des chorégraphies cambodgiennes ou indonésiennes. Alors, chose extraordinaire, on voit les crocodiles apparaître en divers points des eaux. D'abord taches noires du museau et des yeux, ils évoluent lentement vers l'extrémité du lac.

L'offrande, un bœuf jusqu'ici attaché à un arbre voisin, est amené près de l'autel. La bête est entravée, puis couchée sur le flanc, le ventre tourné vers le lac. Les hommes s'accroupissent à ses côtés, boivent un peu d'alcool et invoquent les ancêtres ; puis une jeune vierge arrose l'animal de la tête à la queue avec de l'eau

LES ASSISTANTS (ci-contre) sont assemblés pour la cérémonie, à laquelle la présence des blancs n'est pas souhaitée par les habitants du village, car elle risquerait de déplaire aux hôtes du lac, qui, mécontents, pourraient dédaigner le festin qu'on leur offre. Ci-dessous, le dépeçage du zébu.

LES DEUX « GRANDS PRETRES » se recueillent maintenant au bord du lac sacré. On aperçoit, devant eux, posée à terre, la petite écuelle dans laquelle a été recueilli le sang du bœuf sacrifié.

puisée à la source sacrée qui sourd tout près de là. Deux assistants renversent la tête du zébu, la tiennent fermement par les cornes et présentent le cou largement tendu au couteau du **zafin-tany,** le sacrificateur. Le fer s'enfonce, la bête tressaille, un flot de sang gicle de la carotide tranchée et est recueilli dans une écuelle. L'animal tressaute encore tandis que les deux grands prêtres du culte s'avancent vers les eaux, tête nue, l'écuelle de sang à la main. Là, ils invoquent leurs ancêtres, les crocodiles du lac sacré :

« Merci, ancêtres vénérés, d'avoir jusqu'à ce jour exaucé nos vœux. Soyez indulgents pour vos enfants, pardonnez-leur leurs offenses involontaires. Ils vous apportent aujourd'hui un bœuf en sacrifice, daignez accepter cette offrande et monter jusqu'à eux pour partager leur festin. »

Puis ils versent le sang à l'entrée du chenal aménagé entre les roseaux. Après de nouvelles libations durant lesquelles le bœuf est dépecé sans être dépouillé, de l'alcool est versé dans l'eau du lac et un morceau de viande placé sur la rive. Enfin, avec l'écuelle du sacrifice, chacun des officiants puise tour à tour un peu d'eau du lac et en arrose la tête de son compagnon accroupi. Après ce baptême inattendu, les hommes se retirent à l'écart.

On voit alors les crocodiles, qui, jusque-là, ont évolué à quelques mètres de la berge, hésiter encore ; puis l'un d'eux vire résolument en direction du chenal touche terre et monte sans hésitation, bientôt suivi de ses compères.

LE « DOYEN » DES VOAY UN VENERABLE CROCODILE DE 5 METRES DE LONG MANGE DANS LA MAIN DU SACRIFICATEUR

TROIS, quatre, cinq **voay** viennent ainsi avaler les morceaux de chair placés à quelque distance, s'avançant sans crainte jusqu'à 2 ou 3 mètres de l'assistance, tandis que redoublent les chants. Quelques Malgaches m'ont même affirmé que le plus vénérable habitant des eaux, un vieux crocodile de plus de 5 mètres de long, vient,

AU BORD DU LAC, le sacrificateur se recueille, puis invoque les crocodiles qui, selon la légende, personnifient les ancêtres des habitants du village.

lorsqu'il se présente, prendre directement les morceaux de viande que lui tend le **zafin-tany.**

LE banquet est achevé. Les hôtes retournent à leur village après s'être partagé les restes du bœuf, et les invités, à leur repaire. On peut admettre cet apprivoisement des crocodiles du lac sacré d'Anivorano. Habitués à recevoir de la nourriture dès que les chants annonciateurs montent des rivages de leur domaine, assurés de ne courir aucun danger, ils viennent, confiants, recueillir l'offrande de leurs soi-disant descendants : il n'est rien là d'inexplicable. Curieuse croyance, malgré tout, qui subjugue une force naturelle par des mesures apaisantes sous le prétexte d'honorer les parents, mais dans le but de préserver la descendance de la race ; mélange étrange de pratiques animistes et de vénération de la vie universelle, aspect inhabituel du culte des ancêtres, tel apparaît le sacrifice du lac sacré d'Anivorano, au cours duquel le voyageur curieux ne manque pas d'être frappé par la similitude des rites pratiqués avec d'autres actes religieux ; l'encens brûlé au pied de l'autel, le sacrifice, la communion entre l'être divinisé et l'homme qui offre, mais absorbe également une part des offrandes, les chants et jusqu'aux ablutions, voire l'extase, signes irréfutables d'une sincère croyance et d'une foi ardente en une force supérieure qu'il convient de se concilier.

Georges KLING,
Correspondant à Madagascar.

Photographies G. Kling et Couchard.

LA PIÈCE DE SÉJOUR, SALON ET CHAMBRE A LA FOIS, S'ACCOMMODE FORT BIEN DU STYLE ANCIEN

CALME, apaisante, invitant au repos, telle doit être la chambre à coucher dès que l'on y pénètre ; mais le problème crucial du logement qui se pose aujourd'hui nous impose bien souvent (surtout pour les jeunes ménages et les très vieux) la formule de la pièce unique, à la fois salle de séjour dans la journée et chambre à coucher la nuit.

Si l'on veut, en effet, faire vivre dans une seule pièce un groupe humain, même réduit, ou organiser en vue d'une vie sociale les pièces exiguës que l'on construit actuellement, il faut en étudier l'ordonnance de telle sorte que l'on puisse l'utiliser pour recevoir, dresser la table, travailler sans que ces activités diverses se nuisent mutuellement.

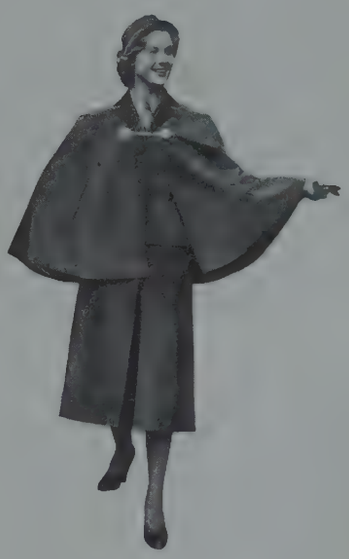
Contrairement à ce que beaucoup de personnes peuvent croire, il n'est pas nécessaire pour décorer ce genre de pièce de s'adonner uniquement au style moderne. Les meubles anciens, dénichés aux Puces ou hérités d'une grand-mère, conviennent parfaitement. L'important est de créer trois centres distincts qui se complètent sans se gêner : le coin salle à manger, le coin bureau, le coin chambre à coucher. On peut aussi mélanger et intégrer au style moderne les styles anciens, à condition d'effectuer le dosage avec discrétion et désinvolture. Le présent doit toujours se conjuguer au passé, ne serait-ce que par l'emploi imprévu d'un meuble ou d'un bibelot.

Le coin du sommeil, conçu de manière à permettre l'isolement, offrira les commodités d'une chambre à coucher ; celui des repas permettra à la maîtresse de maison de trouver aisément groupé tout ce dont elle a besoin : assiettes, verres, couverts, tandis que le coin bureau facilitera la concentration et le travail intellectuels. En prévision du repos et de la « relaxation » indispensables, la pièce de séjour répudiera les coloris brutaux et les décors d'avant-garde. Une harmonie de tons lumineux, une judicieuse disposition des meubles, qu'ils

CE DIVAN, encastré entre deux bibliothèques dont le haut abrite les livres, et le bas, les draps et les taies, s'élargit pour deux personnes le soir venu. Ainsi la pièce de séjour conserve son aspect de petit salon, que la décoration : boiseries peintes de ton crème et peaux de léopard, accentue.

DE VITRINE EN VITRINE

POUR ORNER un hall ou une entrée, ces vases lumineux, en albâtre sculpté, ajoutent à leur caractère décoratif le côté pratique du luminaire. (Bonzano.)



MARTIENNE : ensemble de sport à transformations, en daim extrêmement souple tabac blond, jupe-culotte non identifiable à la marche. (Amaryllis.)

FRANÇOISE ARNOUL, qui vient d'acheter son premier manteau de vison, le porte fort élégamment avec une robe de cocktail « martin-pêcheur » de J. Lanvin (création Castillo.)

A gauche :
CE PETIT LIT Régence rustique est gainé de velours vert amande. Ses coussins de soie brochée, jetés au hasard d'un agréable désordre, en font, le jour, un divan douillet. Enlevons les housses, habillons un des coussins d'une taie d'oreiller, la table de chevet et le rayonnage aux livres à portée de la main, nous voici dans une chambre dotée du plus aimable confort.

soient fonctionnels ou simplement agréables, composent la base décorative d'une chambre destinée à abriter trois centres d'attraction différents : repos, repas, bureau.

L'ETUDE DU VOLUME ET CELUI DE L'EMPLACEMENT

AVANT d'entreprendre quoi que ce soit, il faut considérer la surface de la pièce, ses ouvertures et son cadre extérieur. Les besoins personnels sont totalement différents en ville et à la campagne, et le rythme de vie diffère. Une petite pièce, ou une grande, ne s'accommode pas des mêmes meubles, et le paysage environnant exige des coloris adaptés aux siens.

Si l'espace est réellement très réduit, les meubles escamotables à combinaisons multiples sont très pratiques : lits, disparaissant dans un mur ou une armoire ; secrétaire, dont l'abattant peut faire écritoire ou bar ; table, au plateau réversible et pliant ; bahut, dont les portes et les tiroirs s'ouvrent grâce à un système magnétique et deviennent à volonté buffet pour la vaisselle ou casier où s'installent la radio, la télévision, les disques et aussi le linge. Les quelques exemples que nous montrons ci-contre : divans encastrés dans des niches et des alcôves, tables ne prenant que peu de place et bureaux offrant l'espace suffisant pour écrire

Sur la page de droite :
Voici la pièce de séjour d'une petite maison Louis XIII. Ces deux vues sont un exemple typique de la pièce commune à usages multiples.

En effet, des ambiances différentes s'y mêlent agréablement et se fondent en une parfaite unité.

Côté fenêtre, une table rustique offre les avantages d'un bureau vaste et pratique. Le fauteuil Empire est une ancienne chaise percée. La bibliothèque, placée entre les deux baies, est un rayonnage original orné à son faîte d'une frise de fers de lance. Un éclairage, doux, est prévu pour le travail du soir : deux petits bougeoirs Restauration, à bonne hauteur, sur un des rayons.

Côté alcôve, les lits jumeaux sont, dans la journée, deux confortables divans, et l'ensemble, un coin de thé agréable et reposant.

Entre ces divans, l'espace est suffisant pour le passage d'une table roulante. Les murs sont « blanc tilleul », les housses et les rideaux sont en tissu jaune d'or, les petits meubles sont d'acajou. Une lumière artificielle, douce pour le jour, suffisante pour la lecture du soir, fait de cette partie de la pièce un « coin à part ».

Enfin, troisième utilisation, les repas se prennent sur une table pliante, qui est rangée après usage. Le linge de table, la vaisselle et la verrerie sont enfermés dans le meuble-bahut que l'on voit, ici, derrière le grand fauteuil ancien, recouvert de tapisserie au point de Hongrie.

Un éclairage central est accroché à la maîtresse poutre du plafond, entièrement chaulé. Sur la cheminée Louis XVI, une pendule Louis XIV et deux lampes Louis-Philippe confirment l'hétéroclisme très réussi de cette pièce commune.

A gauche :
UN PAPIER PEINT illustré, de l'époque coloniale, masque un vilain vitrage. Dans la loggia, qui subsiste de la fenêtre désaffectée, un divan est encastré. Il offre, le jour, un siège vaste et agréable, la nuit il devient un lit confortable. La table roulante devenant à son tour table de chevet : voici un coin de salon devenu chambre.

en paix démontrent le parti que l'on peut tirer de quelques mètres carrés meublés avec intelligence.

L'ECLAIRAGE

Dans la création d'une ambiance accueillante et d'un cadre plaisant, la lumière est l'élément majeur. Il est inutile dans une pièce unique de faire une débauche de courant sous prétexte d'égayer l'ensemble, mais il faut étudier soigneusement l'emplacement des luminaires et la diffusion des rayons lumineux. Une lampe à réflecteur avec son abat-jour adéquat, éclairant par en haut et par en bas, est tout indiquée dans une pièce où l'on s'adonne à des occupations variées : lecture, couture, repas, jeux. Le bois, le fer forgé en dessins très épurés, le verre, le bronze s'accordent aux meubles anciens et composent de bons lampadaires que l'on peut transporter d'un coin à l'autre très facilement. Certains bougeoirs de style, à monture basculante qui permet d'incliner leur abat-jour à l'angle voulu, apportent une solution très heureuse pour les tables de chevet. De toute façon, dans un living-room, il faut toujours prévoir une lumière distribuée également. De plus, il est commode de disposer d'un seul foyer lumineux sans avoir à allumer l'ensemble de l'éclairage afin d'utiliser robots ménagers et lampes volantes que l'on déplace au gré de ses occupations.

LE CHAUFFAGE

Par son confort, la pièce unique doit pallier son exiguïté. C'est dire qu'elle doit être bien chauffée en hiver et rester fraîche en été. Pour cela, on doublera les murs et cloisons de laine de verre, et l'on placera sur les parties translucides des vitres isolantes thermoplanes. Les portes et fenêtres munies de bourrelets et de joints métalliques économiseront les calories. Le chauffage proprement dit peut être assuré par divers appareils branchés sur la cheminée, lorsqu'elle existe. Poêles à bois, à feu continu, poêles à mazout, à charbon, à pétrole, radiateurs à gaz de ville et à butane et, pour ceux qui ne sont pas trop frileux, feu de bois poétique. Sans cheminée, il faut faire appel au chauffage central, aux poêles à accumulation et à la gamme variée des radiateurs transportables que l'on promène à son gré.

LE RANGEMENT

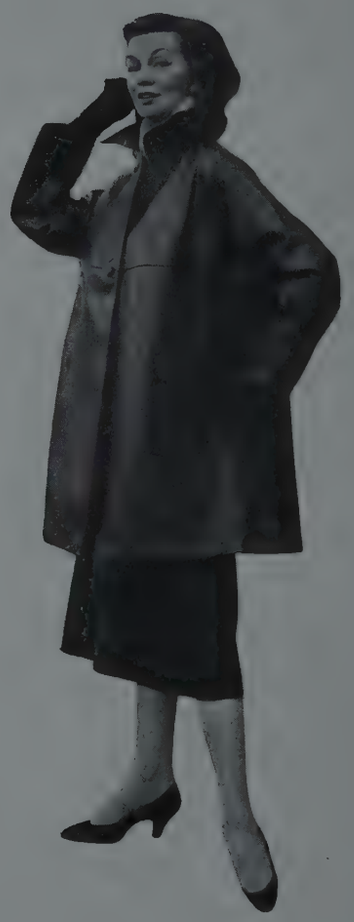
La pièce où l'on vit entièrement doit être équipée avec beaucoup d'ingéniosité en vue du rangement. Sinon le fouillis envahit tout. Chaque chose doit avoir sa place et s'y tenir. Dans le coin sommeil, le lit possédera un entourage formant tiroirs et casiers, en prévoyant un emplacement spécial pour ranger les coussins du divan pendant la nuit ou en cas de maladie, ou encore il sera encadré dans une alcôve par deux

CE PETIT PALIER, en haut d'un escalier qui relie deux pièces dominant la place des Invalides, a été transformé en bureau. Sous l'abattant du mur mansardé, un divan s'est niché. Recouvert de reps vert, il conserve le style masculin recherché, tout en s'accordant avec le tapis fleuri et les meubles d'acajou. Le téléphone est à portée de la main dans cette petite pièce où le côté pratique s'allie au confort.

DE VITRINE EN VITRINE

(SUITE)

CETTE ELEGANTE CHAUSSURE du soir, largement découverte et cloutée de pierreries, a été conçue pour mettre en valeur la finesse d'un joli pied féminin. (Capobianco.)



IL PLEUT sur la ville ou il pleuvra. La saison ne peut guère nous permettre d'autres présages. Voici une élégante veste trois quarts, en cuir tanné imperméable, dont le capuchon, sans déparer votre visage, vous sera fort utile sous l'averse. (Léda.)

CRETONNE FLEURIE dans les tons chauds, bois naturel, bibelots et gravures accentuent le style chalet suisse de cette pièce gaie et lumineuse, où le cloisonnement d'un vitrage donnant sur une autre chambre permet de disposer à son gré les souvenirs personnels.

armoires, dont les côtés forment, l'un, penderie à vêtements et, l'autre, niche où se dissimulent l'évier et le réchaud de cuisine. Les photos qui illustrent ce texte démontrent le bon goût de semblable conception.

La table des repas, placée près de la fenêtre, sera à proximité d'un placard, afin que linge et vaisselle puissent être aisément accessibles en peu de mouvements. Si la pièce est vaste, la formule des subdivisions provisoires rend de grands services. Les panneaux coulissants, les paravents, les cloisons accordéon, les rideaux que l'on tire sont autant de solutions pratiques pouvant masquer alternativement et respectivement les zones de réception, de travail et de repos.

Ainsi conçue et réalisée, la pièce de séjour, rêve de tant de jeunes en quête d'un logis où chaque meuble est à sa place pour servir et chaque bibelot disposé avec un sens esthétique de l'objet et de la couleur qui charme et réconforte, répond à ce problème du foyer, autour duquel, depuis des millénaires, la famille se construit et se pelotonne, à l'abri des rigueurs de l'époque et de la vie.

J. DE SEDOUY.

A LA FOIS chambre et bureau, cette pièce, meublée d'un bureau et de fauteuils Louis XV, accorde le velours rouge du divan, les boiseries coquille d'œuf et le tapis persan.

LE SOIR VENU, le lit défait, la même pièce reprend un aspect reposant et net qui convient à son rôle nocturne. Les papiers importants se classent dans les rayons formant bibliothèque.

DE RAVISSANTES GRAVURES

SEPTEMBRE

OCTOBRE

NOVEMBRE

NOËL

★ VOIR A LA PAGE SUIVANTE

C'EST UN ENSEMBLE DE NEUF AQUARELLES DU VIEUX PARIS

A. POUR VOUS Si vous désirez encadrer vous-même nos gravures, il vous suffira de les découper selon les repères indiqués et de nous commander les cadres. Ceux-ci sont à votre disposition moyennant 480 francs seulement par cadre. Vous recevrez avec celui-ci : le carton qui maintiendra la gravure, le verre rhodoïd, une pochette de clous pour fixer le carton au cadre et l'attache de suspension. A *ceux* qui le *désireraient*, nous ferons parvenir les gravures *encadrées* par nos soins, prêtes à être accrochées, moyennant un supplément de 40 francs, frais de port compris pour la France, frais de port en sus pour les autres pays.

B. POUR VOS AMIS Aux personnes à qui vous voulez faire un cadeau agréable, nous enverrons, suivant votre demande, a ou les gravures choisies entièrement montées, prêtes à être accrochées, au prix de 520 francs pièce.

NOËL

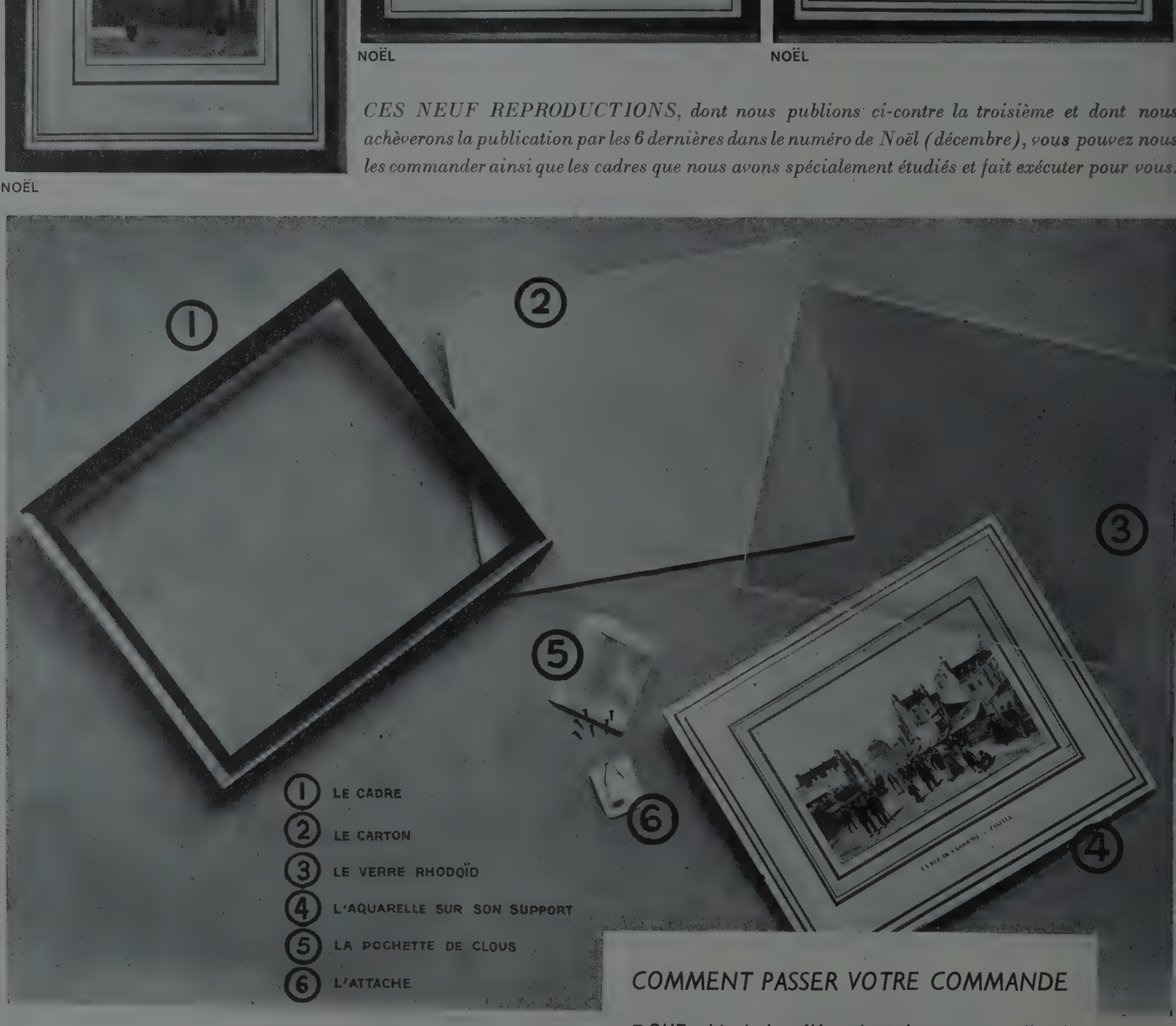
NOËL

NOËL

NOËL

NOËL

CES NEUF REPRODUCTIONS, dont nous publions ci-contre la troisième et dont nous achèverons la publication par les 6 dernières dans le numéro de Noël (décembre), vous pouvez nous les commander ainsi que les cadres que nous avons spécialement étudiés et fait exécuter pour vous.



VOICI LES ÉLÉMENTS permettant de réaliser l'encadrement.

COMMENT PASSER VOTRE COMMANDE

POUR obtenir les éléments qui vous permettront de réaliser l'encadrement, ou le cadre tout monté, il vous suffit, en adressant votre commande à « France-Illustration », 13, rue Saint-Georges, Paris (9e), de spécifier soit « cadre tout monté », soit « cadre avec matériel ». Dans l'un ou l'autre cas bien spécifier le nom de la gravure.

L'ÉGLISE SAINT-GERMAIN-L'AUXERROIS
ET LA RUE DES PRÊTRES. PAR MOZIN

RÉFLEXIONS SUR LE 42E SALON DE L'AUTO

TOUTE SEULE dans son hémicycle, protégée par une barrière, la D S 19 Citroën est l'enjeu de bien des convoitises. Plus de 2 millions de personnes l'ont... entrevue. Combien d'entre elles la posséderont avant la fin de l'année ?

1° ***ENGOUEMENT IMMENSE DU PUBLIC***

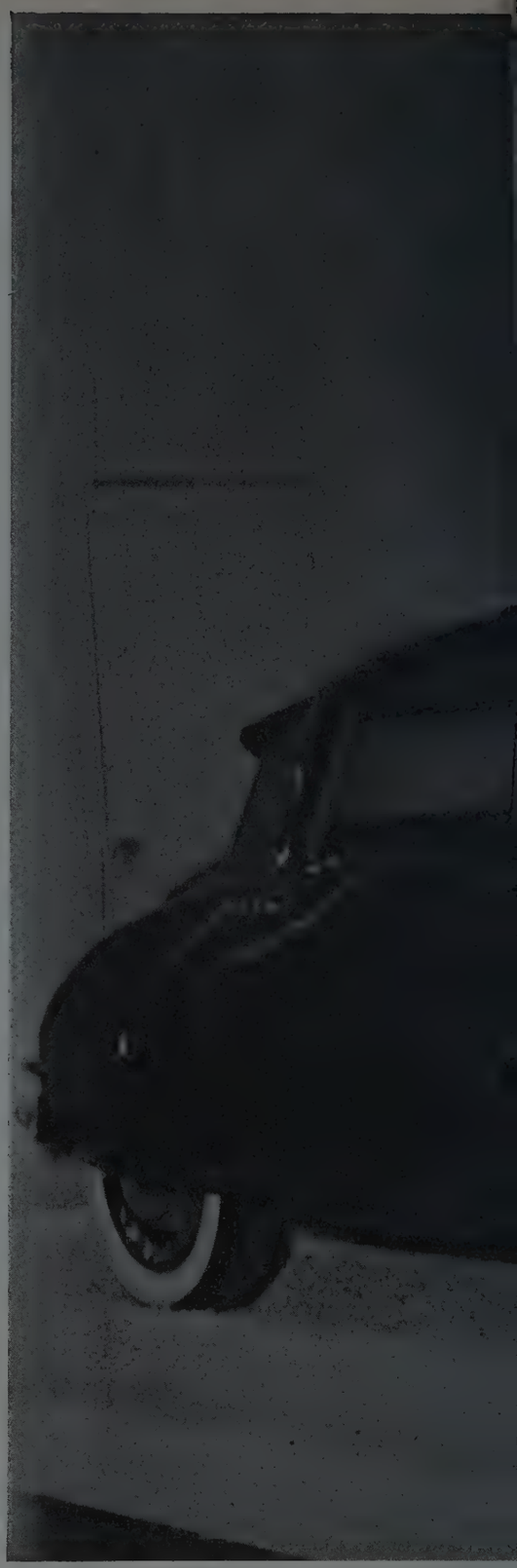
2° ***LA CITROEN 100 °/o FRANÇAISE révolutionne la construction automobile.***

3° ***VERS L'AUTOMATISME INTÉGRAL***

4° ***LA LIGNE ITALIENNE PRÉDOMINE dans l'inspiration des constructeurs.***

5° ***LA CONCURRENCE ENTRE LES MARQUES FRANÇAISES provoque la baisse des prix.***

SUR LES MARCHES du Grand Palais on interroge déjà le visiteur. Comme « France-Illustration » l'a annoncé dans son numéro spécial, c'est le public, avant tout, qui « fait » la voiture prochaine.



LA VOITURE DU PRÉSIDENT COTY EST UNE 15 CV CITROËN

SUR LE STAND DU CARROSSIER FRANAY, l'un des plus anciens maîtres français, une voiture a éveillé l'attention. Sa ligne hardie, sa conception l'apparentant aux voitures genre « pullman » attiraient les regards des visiteurs, qui se demandaient sur quel châssis elle avait été réalisée. C'était pourtant bien simple. Cette voiture était destinée au chef de l'Etat, M. le président Coty. Une seule remarque : elle n'est pas blindée et rien n'a été conçu spécialement. L'intérieur est tout simplement soigné, et le tableau de bord est des plus sobres. Comme dans toute voiture moderne, les instruments de bord sont groupés sous l'œil du conducteur. Le châssis et le moteur sont ceux d'une 15 CV Citroën.

JAMAIS Salon automobile parisien n'aura attiré autant de visiteurs que celui qui vient de fermer ses portes. On s'est littéralement écrasé sous les verrières du Grand Palais, ce qui montre, mieux que tout commentaire, quel attrait l'automobile a pour la foule. Il est vrai que tous les constructeurs, qu'ils soient étrangers ou français, ont fait un effort considérable dans la présentation de leurs modèles respectifs. La ligne générale de la voiture, s'inspirant de plus en plus de la ligne racée, dessinée, imposée même par les maîtres italiens, s'est installée en maîtresse souveraine. Tous les constructeurs y sont venus, aussi bien les Anglais traditionalistes, sauf Rolls-Royce, que les Tchèques, jusqu'alors un peu en retard sur le progrès automobile.

L'adoption de cette ligne par tous les constructeurs a amené la construction en série de voitures dotées de carrosseries qui, jusqu'à ces dix dernières années, trônaient

seulement sur les stands des carrossiers.

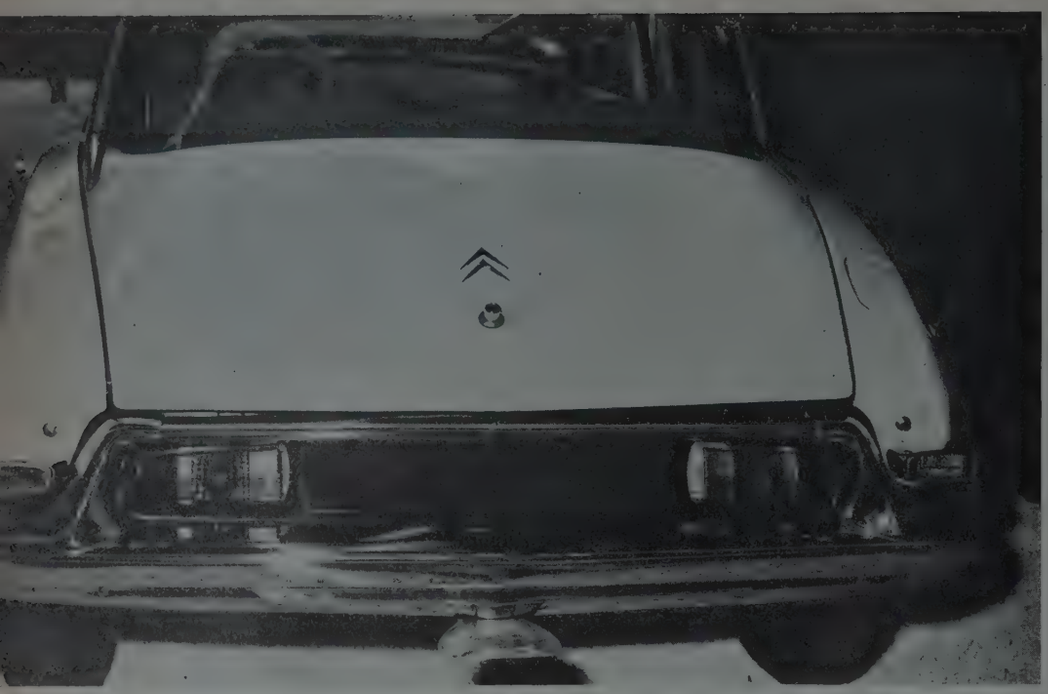
Ces derniers, toujours à l'avant-garde, tout comme les grands couturiers, sont obligés d'orienter leurs recherches vers des carrosseries qui bientôt habilleront les bolides qui naîtront de la résolution du problème de la turbine, auquel travaillent sans relâche les constructeurs mondiaux.

VERS L'AUTOMATISME

DE plus, l'effort des constructeurs s'est porté sur l'automatisme, sauf pour les voitures de course ou de sport. En effet, l'automatisme dans la boîte de vitesses crée, tout au moins pour les voitures de cylindrée moyenne, un ralentissement à la reprise, ralentissement contraire aux efforts demandés à une voiture rapide.

Les deux « pédales » ont toutefois fait leur temps.. Citroën, qui, l'an dernier, avait

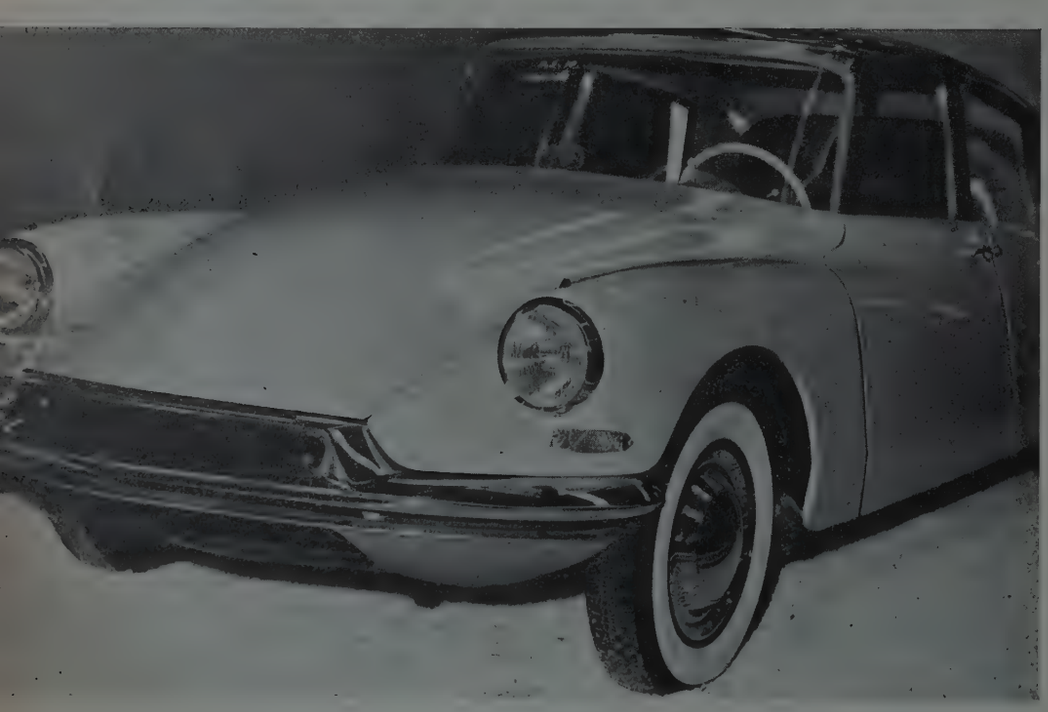
LA D S 19 offre aux regards de ses nombreux visiteurs sa ligne nouvelle avec laquelle personne n'est encore familiarisé. Cependant, la voiture plaît et elle restera le grand événement de ce Salon. Vraiment très « pensée », elle étonne d'abord, enthousiasme ensuite. Ce volant, ci-contre, est anormal : une simple branche ; il est aussi tellement moins dangereux pour le conducteur !



L'ARRIERE DE LA D S 19 offre une vue particulière. La route vue de ce plan est parfaitement dégagée, et l'on remarque sur la malle arrière, fermée, le double chevron symbolique (ci-dessus).

LE TABLEAU DE BORD est très complet et des plus lisibles. En face du conducteur, le volant — à une seule branche — dégage le compteur et la... boîte de vitesses, où un simple levier, placé au-dessus d'un cadran chiffré, permet de changer de vitesse automatiquement par la simple pression d'un doigt. Plus d'effort à fournir. C'est la conduite rêvée pour une femme. A droite et à gauche on peut remarquer les « dirigeants » de l'air froid. Au centre, la boîte à gants, se manœuvrant de bas en haut, large et profonde à souhait, qui fera la joie et l'agrément des dames.

L'AVANT très large et très bas de la nouvelle voiture que vient de sortir la grande firme du quai de Javel n'a pas manqué de surprendre nombre de ceux qui l'ont vu pour la première fois. Cependant, les ingénieurs de Citroën disent de lui : « C'est la ligne de demain. » (Ci-dessous.)



présenté l'embrayage automatique sur la 2 CV, a sorti cette année sur la « DS 19 » un embrayage entièrement hydraulique et automatique. Quant à Renault, il monte en série l'embrayage électro-magnétique « Ferodo ». Simca, à la demande, monte un embrayage similaire sur l'Aronde.

BAISSE DES PRIX

LA concurrence entre marques françaises a amené chaque constructeur à reviser ses prix. Cette baisse a été plus ou moins importante chez chacun d'eux, et certains même l'ont accompagnée d'améliorations notables sur les modèles présentés. Cela a valu un énorme afflux de commandes, et l'on peut dire encore cette année que la construction et les délais de livraison ne suffiront pas à la demande.

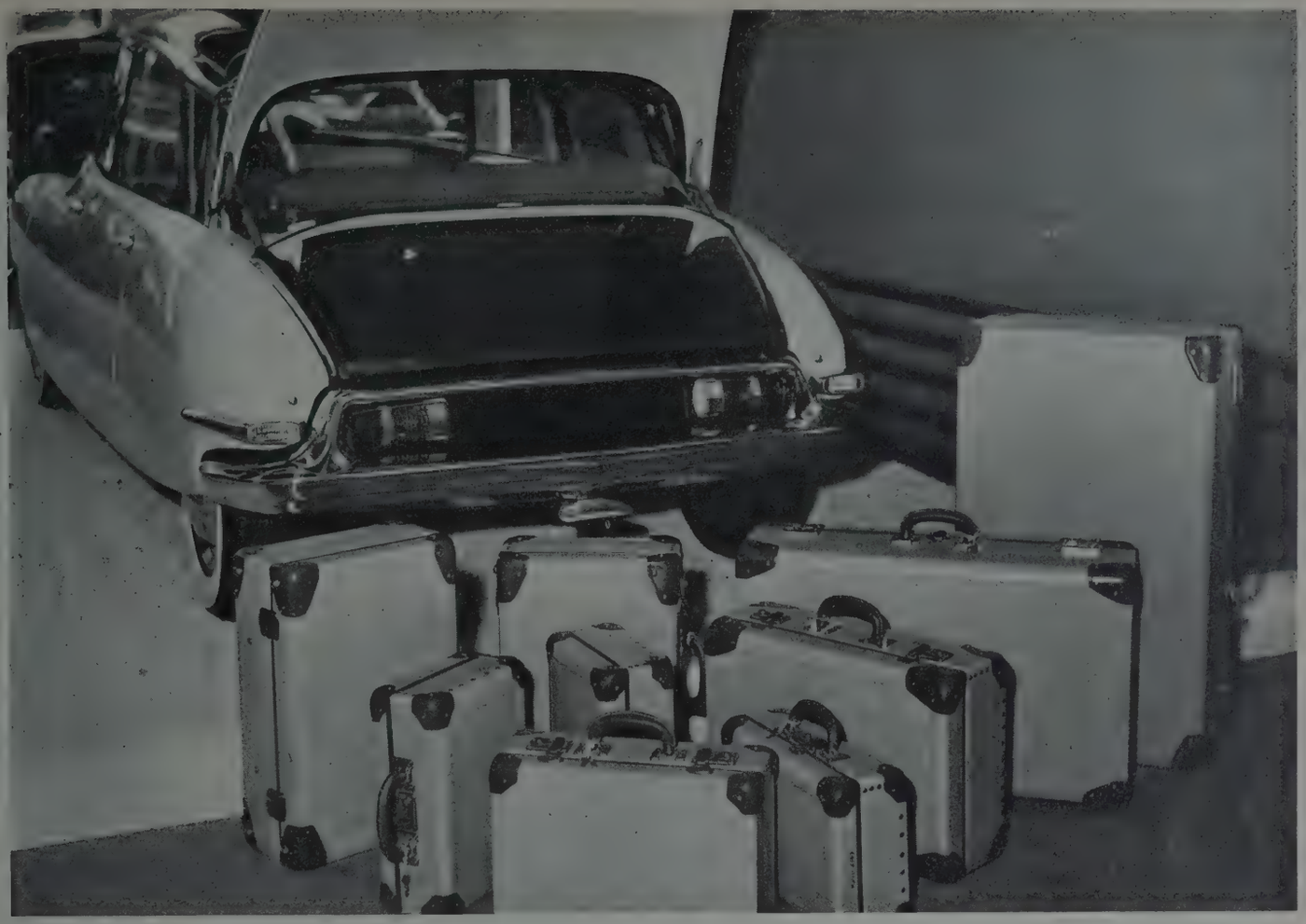
PLUS DE MYSTERE CITROEN

Il n'y a plus de mystère Citroën. La merveille tant attendue trône, telle une reine, sur le stand de la marque française. C'est l'attraction du Salon. Elle a détrôné les « voitures de rêve » américaines. Pour la voir, chaque matin, dès l'ouverture des portes du Grand Palais, des milliers de personnes ont entamé une folle course afin d'arriver les premiers dans le fond de la nef centrale, et chaque jour la foule, la grande foule s'est écrasée pour la voir de loin. Il y a bien longtemps que le lancement d'une voiture n'avait déplacé autant de monde.

La « D S 19 », c'est son nom, est une véritable nouveauté. Innovation hardie de la voiture moderne. Pourquoi D S 19 ? Tout simplement parce que ses créateurs ont voulu qu'elle rappelle les efforts mis en commun pour sa réalisation. Ces simples initiales, ce seul chiffre veulent dire : « D », qui rappelle le dernier moteur, « S », spécial, et « 19 », la cylindrée (1 911 cm³).

LA D S 19, VOITURE CENT POUR CENT FRANÇAISE

LA D S 19 ne ressemble en rien aux autres modèles exposés. C'est une réalisation entièrement nouvelle, due au génie français. C'est dans le secret des laboratoires de la vieille marque que tous les techniciens de Citroën ont, en six ans, réalisé cette étonnante voiture qui innove aussi hardiment, le terme n'est pas de trop, dans la voiture de série. On n'a pas copié et, comme nous le faisait remarquer M. Bercot, l'un des directeurs du quai de Javel, c'est une réalisation cent pour cent française. Moteur, suspension, carrosserie sont le fruit du travail des collaborateurs de l'usine.



PRES DE DIX VALISES et certaines de fort belles dimensions (photographie du haut) peuvent entrer dans la malle de la D S 19. La photographie ci-dessous montre qu'en effet son volume atteint un demi-mètre cube, ce qui est à la fois très peu fréquent et fort utile pour l'usager. Sous le capot de la 11 D S Citroën, c'est particulièrement encombré, et le nouveau moteur, qui possède le même encombrement que l'ancien, est loin de tenir la place la plus importante. Mais, en dépit de cette débauche de tuyaux, de câbles et de boîtes, les ingénieurs ont logé la roue de secours.

LA FICHE D'IDENTITÉ DE LA NOUVELLE CITROËN

MOTEUR. 4 cylindres. ≫ 78 mm. - 100 mm. ≫ Cylindrée 1 911 cm³ ≫ Compression 7,5. ≫ Puissance 75 CV. à 4 500 T/M. ≫ Couple maximum 14 m/k. ≫ Graissage sous pression par pompe mécanique. ≫ Carburateur : Weber à double corps. ≫ Alimentation du carburateur par pompe mécanique. ≫ Batterie 6 V. 75 A/H. ≫ Démarreur électrique. ≫ Dynamo 210 W. à régulateur. Refroidissement par pompe et thermostat. ≫ Ventilateur nylon.

EMBRAYAGE. Monodisque à sec sous commande hydraulique automatique.

BOITE DE VITESSES. 4 vitesses + A.R. (2e, 3e, 4e synchronisées) sous servo commande hydraulique. ≫ Sélecteur sous le volant.

DIRECTION à crémaillère assistée, par servo moteur hydraulique.

TRANSMISSION. Traction Avant. ≫ Couple conique 9×35 à taille hélicoïdale.

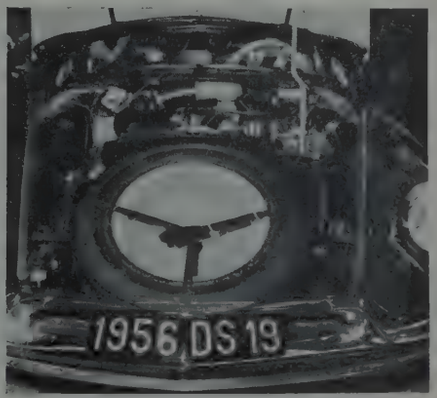
CHASSIS. Plateforme à longerons latéraux en tôle soudée. ≫ Plancher plat.
TRAIN AVANT : Roues indépendantes. ≫ 2 bras de suspension et 1 bloc hydropneumatique avec amortisseur intégré, par roue. ≫ Barre anti-roulis. ≫ Correcteur d'assiette. ≫ TRAIN ARRIÈRE : Roues indépendantes. ≫ 1 bras de suspension et 1 bloc hydropneumatique avec amortisseur intégré, par roue. ≫ Barre antiroulis. ≫ Correcteur d'assiette. ≫ FREIN PRINCIPAL : à disques sur roues AV., à tambour sur roues AR. ≫ Commande hydraulique à haute pression. ≫ Répartiteur de freinage en fonction de la charge sur l'essieu AR. ≫ Compensateur automatique de l'usure des garnitures AV. ≫ Surface des garnitures : AV. 272 cm² + AR. 250 cm² = 522 cm². ≫ FREIN SECONDAIRE : Mécanique au pied sur disques à l'AV. ≫ ROUES : Fixation centrale. ≫ PNEUS X : 165×400 à l'AV. ≫ 155×400 à l'AR. ≫ Roue de secours 165×400.

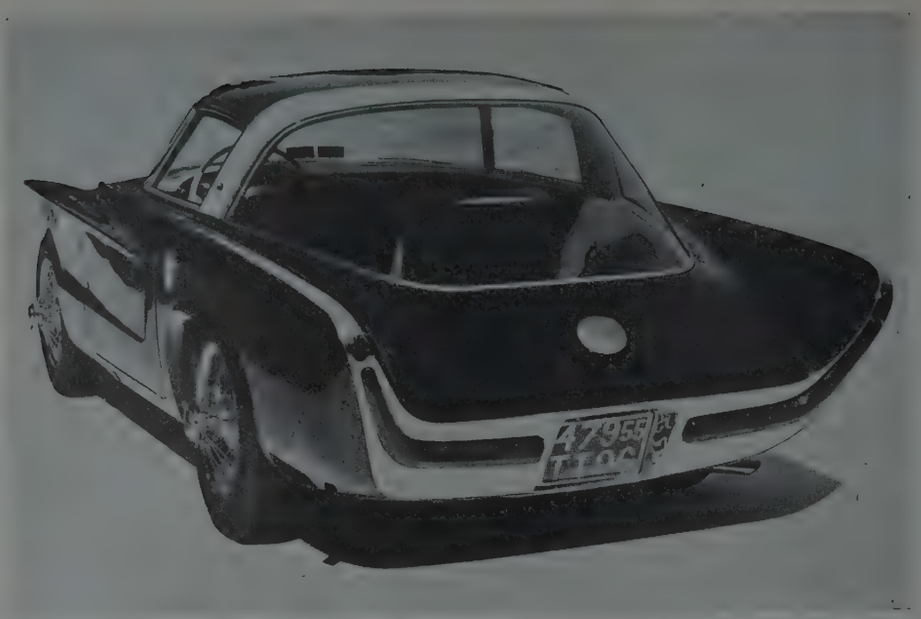
POIDS - ENCOMBREMENT. Poids avec équipement (5 l. essence, outillage, roue de secours) 1 125 kg. ≫ Empattement 3 m. 125. ≫ Voie AV. 1 m. 50. ≫ Voie AR. 1 m. 30. ≫ Longueur hors tout 4 m. 80. ≫ Largeur hors tout 1 m. 79. ≫ Hauteur hors tout 1 m. 47. ≫ Rayon de braquage 5 m. 50.

CAPACITÉS. Réservoir à essence 65 litres. ≫ Carter moteur 4 litres. ≫ Carter boîte 2 litres 5 (boîte et pont). ≫ Volume de la malle 0 m³ 500 entièrement utilisable, fond horizontal, parois verticales planes, et sans roue de secours.

CONFORT. Chauffage et dégivrage par radiateurs indépendants. ≫ Bouches à l'AV. et à l'AR. Air pulsé par moteur électrique pour dégivrage. ≫ Ventilation par arrivées à droite et à gauche de la planche de bord. ≫ Dossier des sièges AV., rabattable pour couchettes.

PERFORMANCES. Vitesses maxima : en plat 140 km/H., en 1re 40 km/H., en 2e 80 km/H. en 3e 115 km/H. ≫ Consommation aux 100 km. 10 litres à 75 km/H de moyenne.





PRESENTEE sur le stand du carrossier italien Boano, qui l'a réalisée, cette carrosserie, créée par l'ingénieur français Loewy, « habille » un châssis anglais « Jaguar » XK 140 C, et veut représenter la nouvelle tendance américaine. Ceci précisé, il semble que l'éminent ingénieur qui, le premier, a prétendu « que la laideur ne se vend pas » ait surtout cherché à doter sa voiture de qualités rares et coûteuses : un grand silence de marche à tous les régimes par des formes appropriées : vitesse élevée, parfaite tenue de route et grand confort poussé jusqu'aux moindres détails.

TENDANCES

SIX ANS POUR LA REALISER

IL y a six ans que les ingénieurs ont commencé les premiers essais. Tout d'abord, ce furent les clients qui participèrent aux premières recherches. En effet, à chaque sortie de chaîne, des pièces nouvelles étaient essayées. Ensuite elles étaient remaniées et, petit à petit, les différents organes de la nouvelle voiture voyaient le jour. C'était la réalisation de la fameuse 2 CV, puis la mise en service du moteur D, et puis la voiture prenait corps. Pour garder le secret le plus longtemps possible, moteur, suspension étaient montés sous des habillages de 15 ou de 11 CV, et c'étaient les essais routiers sur des centaines de milliers de kilomètres où, anonymement, la nouvelle voiture faisait ses preuves. Depuis deux ans, les bruits les plus divers et les plus fantaisistes couraient sur la nouvelle Citroën. Au quai de Javel, les dirigeants restaient muets, mais cela ne les empêchaient pas de travailler. A toutes les questions ils se bornaient à répondre : « Nous travaillons à la nouvelle voiture. Attendez... » Et enfin ce fut le grand jour, la veille de l'ouverture du Salon.

La D S 19 n'est pas une voiture nouvelle, améliorée seulement dans ses détails, c'est un pas en avant dans le progrès de la locomotion automobile. Les bras oscillants adoptés en 1949 sur la 2 CV, la suspension hydro-pneumatique de la 15 CV adaptée également au train avant, le frein à disques créé par Dunlop et adapté aux Jaguar de compétition aux 24 Heures du Mans il y a trois ans, les pneus avant n'ayant pas la même section que ceux des roues arrière, solution adaptée aux voitures de course, ventilateur en nylon et le volant à branche unique sont autant de nouveautés marquantes et hardies. De plus, on ne rode plus la voiture. Dès sa livraison, vous pouvez aller à la vitesse de votre choix.

Dans sa réalisation, on a cherché à conjuguer progrès et économie. Cela n'a certainement pas toujours été facile et a dû engendrer de grosses discussions.

La D S 19 est dotée d'une harmonieuse carrosserie à laquelle l'œil s'habitue bien vite. Elle rappelle un peu par son avant la ligne de la Studebaker, mais seulement à première vue, car, par la suite, on s'aperçoit que l'avant est plus plongeant, ce qui lui confère un aérodynamisme parfait. La carrosserie est, de plus, large et allongée, ce qui la fait très spacieuse. Les sièges, confortables, réglables à l'avant et à l'arrière, peuvent se transformer en couchettes.

Pour la D S 19, Citroën a trouvé le slogan suivant : « Pour vous, cette voiture travaille toute seule. »

C'est un peu vrai, car, dans cette voiture, tout, ou presque, est automatique.

LA STUDEBAKER est la même que l'année dernière. Beaucoup pensent que l'avant bas et effilé de cette voiture aurait quelque peu inspiré la nouvelle « Citroën ».

FAISANT UN GROS EFFORT de présentation, la General Motors a complètement modifié cette année les lignes de la nouvelle Pontiac.

DERNIER-NE de la Ford Motor Company, la Continental (8 millions de francs) semble répondre à l'Eldorado de la General Motors.

La sécurité est totale par une utilisation plus complète de la suspension oléo-pneumatique, assurant aux roues une adhérence parfaite sur n'importe quel sol.

La puissance du nouveau moteur est encore accrue grâce à l'utilisation d'une culasse en aluminium, de chambres hémisphériques et d'un carburateur « compound » à double corps. Sa force : 75 CV à 4.500 tours. Sa vitesse : 140 km.-h.

Le freinage est décuplé par l'application du système freins à disques à l'avant et à tambour à l'arrière. Ce dispositif, entièrement nouveau, comprend :

1° Un frein principal comportant à l'avant des freins hydrauliques à disques et, à l'arrière, des freins hydrauliques à tambour. Cet ensemble de freinage principal est actionné par une commande hydraulique qui n'exige du conducteur qu'un effort extrêmement faible, même pour les arrêts les plus brutaux. Un double circuit en permet l'action à la fois simultanée et indépendante à l'avant et à l'arrière ;

2° Un frein secondaire, frein d'arrêt ou de secours, mais dont la manœuvre ne se fait plus à la main, mais au pied (situé à la gauche du conducteur), et qui agit puissamment sur les roues avant.

Les vitesses sont automatiques, et la boîte est à commande hydraulique. Plus de pédale d'embrayage. Celui-ci est commandé hydrauliquement et est entièrement automatique. Contrairement à l'ancienne voiture, la boîte de vitesses comporte quatre vitesses et une marche arrière. Une simple pression sur un levier sélecteur situé sous le volant provoque l'enclenchement de la vitesse désirée.

La direction à crémaillère est du type direction assistée, c'est-à-dire qu'un dispositif hydraulique dispense de tout effort le conducteur. De plus, dans les lignes droites, une came sur la tige de direction permet à la voiture de rester en ligne sans obliger le pilote à rectifier les écarts dus à la route. Le braquage des roues (5 m. 50) permet de parquer sans fatigue.

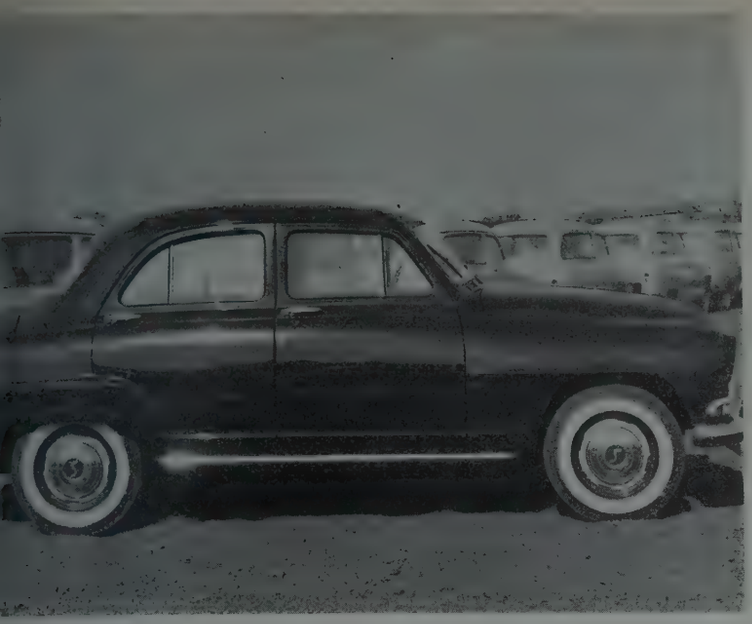
La suspension oléo-pneumatique à l'avant comme à l'arrière assure une douceur de roulement jamais atteinte.

Autre innovation : le toit, ou pavillon, est en matière plastique vitrifiée, ce qui allège considérablement la voiture. Le pare-brise, de forme enveloppante, supprime presque radicalement les angles morts et assure une visibilité exceptionnelle.

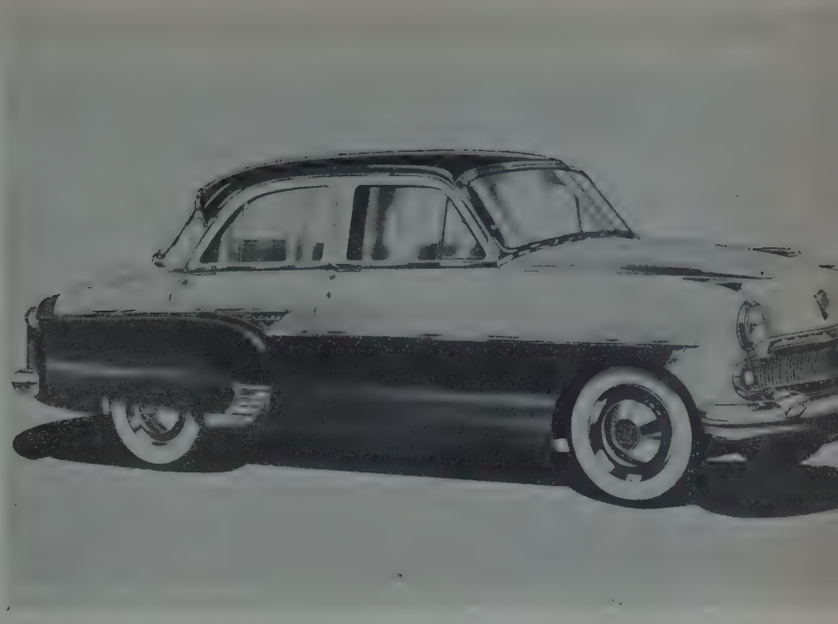
Le tableau de bord est des plus simples et groupe sous les yeux du conducteur tous les organes ou manettes nécessaires à la conduite du véhicule.

Quant au coffre à bagages, il est d'une ampleur inusitée, pouvant contenir 0 m³ 500 d'utilisation.

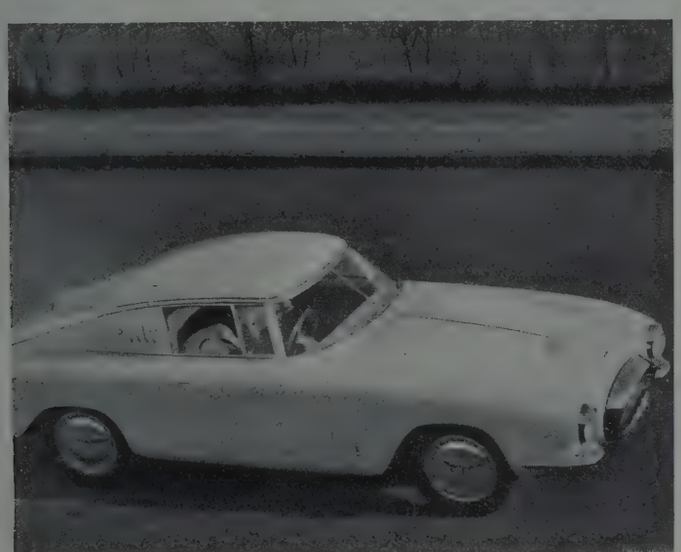
La D S 19 est offerte à 930.000 francs.



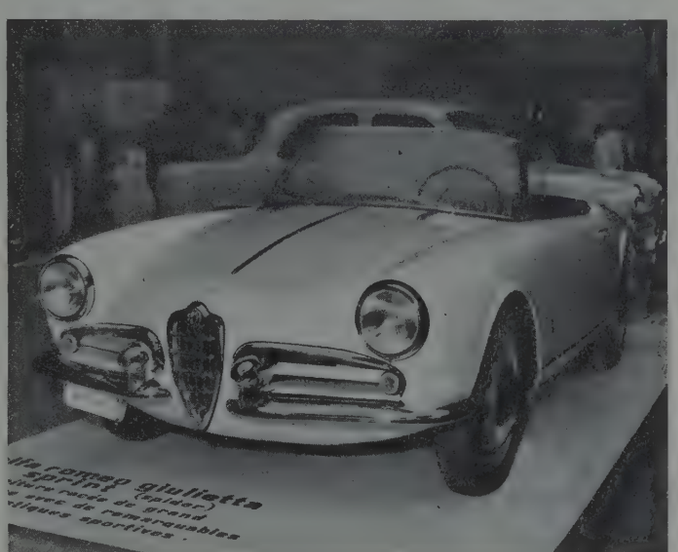
SANS CHANGER sa carrosserie, la Simca sera cette année plus élégante encore, les ailes arrière se sont donc un peu allongées pour ressembler à celles de la « Versailles ». Cette voiture est une des plus demandées du Salon.



NOUVEAU-NE de la General Motors, la « Vauxhall », construite en Angleterre, prend chaque année des lignes plus élégantes. D'aucuns pensent qu'il faut voir là une nouvelle preuve de l'influence des maîtres italiens.



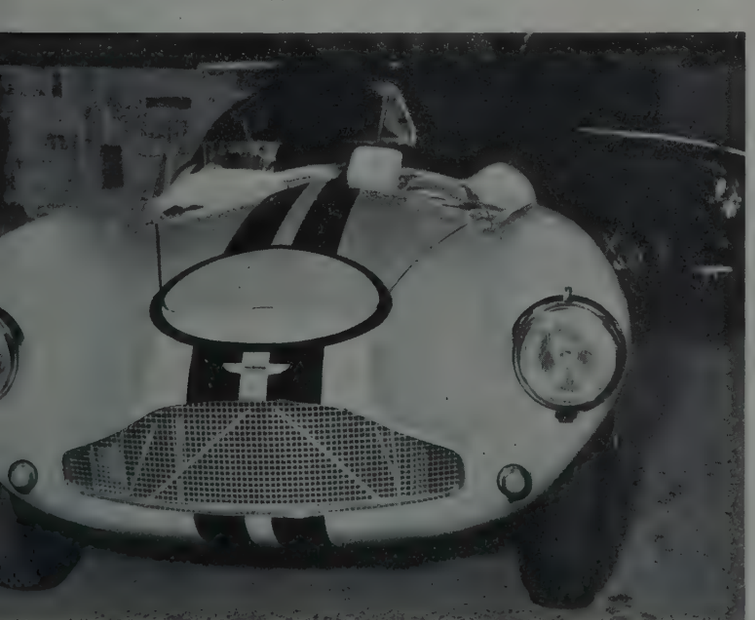
LE GRAND CARROSSIER italien Pinin-Farina nous a habitués à des chefs-d'œuvre d'élégance et de bon goût. Cette année encore, « habillant » un châssis « Lancia », il nous présente cette parfaite réalisation.



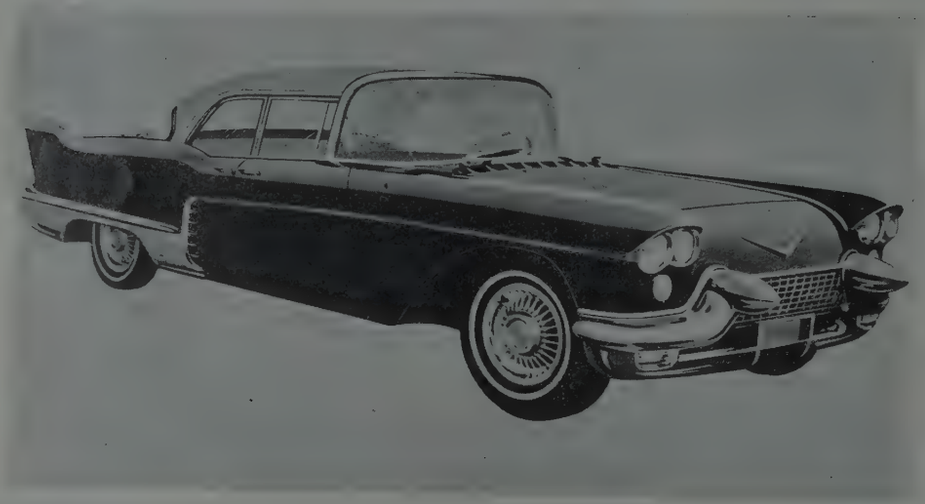
ALFA-ROMEO a confié à Pinin-Farina un châssis de « Giulietta » : celui-ci en a fait un des plus jolis cabriolets du Salon, et si ses admirateurs furent nombreux les admiratrices le furent certainement encore plus.

NOUS PENSONS qu'il est inutile de répéter que l'Aston Martin est une des meilleures voitures de sport du monde. Ses performances sportives l'on fait connaître et apprécier depuis longtemps dans le monde entier.

LA « 507 » B. M. W., qui a fait ses débuts à Francfort, équipée d'un moteur de 3 l. 200, est extrêmement rapide et permettra de revoir dans les épreuves sportives ce blason si connu avant la guerre.



UNE GRANDE RÉUSSITE FRANÇA

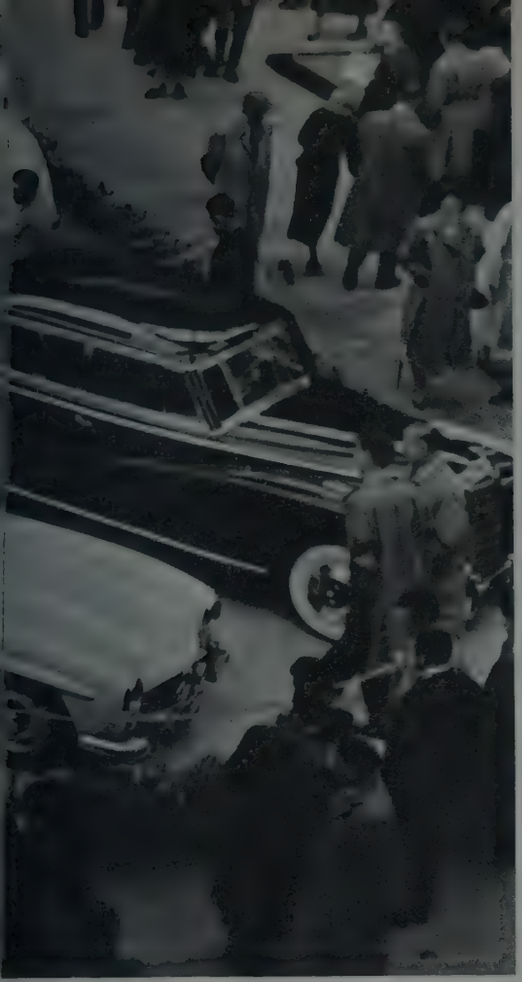


CADILLAC, qui reste la voiture de rêve, n'a pas « sorti » pour le Salon de Paris ses modèles 1956 ; l' « Eldorado » est une impressionnante étude de carrosserie en matière plastique et aluminium.

LA « VEGA » est la voiture française qui monte ; les sièges sont à la fois luxueux et confortables, le dossier arrière peut se rabattre et permet ainsi de sangler quatre valises de grandes dimensions (ci-dessous).

LA MARQUE TCHEQUE « SKODA » a peu modifié ses lignes générales. Ses deux grandes qualités restent : « sobriété », « robustesse ».

LA D. K. W. « SONDERKLASSE » est présentée avec une carrosserie à 4 portes. Cette technique s'adresse, sans doute, à une nouvelle clientèle.



MERCÉDÈS PRÉSENTE
L'INJECTION DIRECTE EN SÉRIE

Mercédès a présenté au Grand Palais, tout comme au Salon de Francfort, la gamme complète de sa production. Toujours à l'avant-garde du progrès, la firme de Stuttgart a équipé son modèle 300 S d'un moteur de 3 litres de cylindrée à injection directe dérivé de celui de la fameuse 300 SL ; il développe environ 200 CV à 5.400 tours, ce qui permet à cet élégant cabriolet d'approcher le 200 kilomètres à l'heure. On trouve également sur le stand : la 300 SL, présentée l'année dernière et qui n'a pas fini d'être admirée par les connaisseurs, un très joli cabriolet 190 SL, qui semble une réduction de la précédente, et la robuste 220, qui est sans cesse améliorée.

Elle est dotée cette année d'un nouveau pont arrière à essieu brisé, oscillant, ne comportant qu'un joint de cardan, et de tambours de freins surdimensionnés, dont les ailettes, disposées transversalement, assurent un refroidissement par turbulence. Il est à remarquer que la ligne générale de Mercédès semble également influencée par les maîtres italiens.

NOTRE PHOTOGRAPHIE montre une vue générale du stand Mercédès. On peut reconnaître, de gauche à droite, la conduite intérieure type 220, le roadster de sport 190 SL, le coupé grand sport 300 SL et la conduite intérieure type 300.

ET LES AUTRES...

LA « bombe » Citroën ne doit pas nous empêcher de faire un rapide tour d'horizon de ce 42e Salon.

Le succès des voitures françaises est probant. Le deuxième constructeur à profiter des faveurs de l'acheteur est Simca. En effet, l'Aronde « remaniée », et au confort accru, plaît beaucoup. Il en est de même chez Renault, où la 4 CV, améliorée dans ses détails, connaît toujours le plus grand succès. Peugeot et Panhard sont toujours demandés. La petite Dyna semble connaître un regain de faveur.

LES ETRANGERS

DU côté étranger, la nouvelle Ford Continental attire bien des regards, mais ce ne sont que des regards de curiosité, car le prix fait un peu hésiter... un peu plus de 8 millions ! Une bagatelle... Une nouveauté au Salon de Paris, la B. M. W. 507, qui rappelle un peu la fameuse Mercédès 300 SL et qui se révèle comme une rivale pour elle. Au stand Mercédès, versions nouvelles des modèles 190 SL et 300 SL, avec une décapotable 190 SL et la transmission automatique sur la 300 SL.

LES PLASTIQUES

SUR les stands des carrossiers, le choix est des plus attirants. La Vega, une réalisation française, a nombre d'acheteurs. Il est vrai que Facel a travaillé sérieusement.

Les carrossiers Chapron, Franay, réalisateur de la 15 CV de M. Coty, président de la République, Pinin-Farina, Ghia-Karmann avec la Volskwagen, Boano ont présenté des modèles vraiment sensationnels et inédits.

★ LA FACEL VEGA, LA PLUS BELLE VOITURE DU SALON

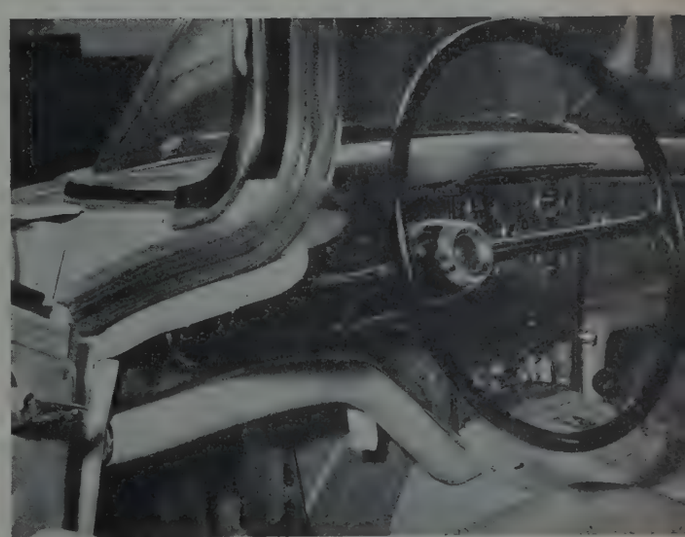
SI la Citroën est la voiture populaire qui a fait le plus recette auprès du grand public, la Vega Facel de Jean Daninos est certainement la voiture qui a provoqué le plus d'intérêt chez les acheteurs de voitures de grande classe. Chaque jour, cinq commandes et plus ont été enregistrées, et lorsqu'on sait que la voiture vaut 2.880.000 francs il faut penser que c'est vraiment parce qu'elle est exceptionnelle que pareil succès a été enregistré.

Et de fait, Jean Daninos est parvenu en deux ans à mettre au point une voiture dont les caractéristiques sont uniques en France et dans le monde : châssis rigide, compact, dont Chrysler lui-même a dit en Amérique, après l'avoir essayé, qu'il constituait la plus grande réussite en matière de châssis.

Ce châssis, doté d'un moteur américain 8 cylindres de grande puissance, assure à la voiture des qualités de reprise, de rapidité et de silence remarquables. La « Vega » monte à 190 à l'heure en 59 secondes, sans un bruit, démontrant ses exceptionnelles qualités de souplesse, de rapidité et de silence.

La carrosserie, qui s'inspire de la ligne italienne, donne à la voiture une élégance et une race particulières. Surbaissée, la « Vega » a une tenue de route extraordinaire. Elle dépense 16 litres et demi à moins de 130 à l'heure et 18 litres de 135 à 175. Elle est plus rapide que la « Thunderbird » américaine. Sa tenue de route au-dessus de 130 est incomparable.

Nous avons essayé la « Vega » et nous avons pu constater qu'elle répond en tous points à ce que son constructeur annonce. C'est, avec la Citroën, la plus belle réussite française. Certes, la mise de fonds pour son achat est importante (2.880.000 francs), mais sa cote d'occasion est si haute qu'il suffit de prévoir un amortissement de 650.000 francs par an ; chaque année Jean Daninos reprend votre voiture et vous livre le modèle de l'année suivante. C'est le seul constructeur français qui puisse se permettre de prendre un tel engagement. C'est dire la valeur que les utilisateurs accordent à la jeune marque.



MAGNIFIQUE PRODUCTION FRANCO-AMERICAINE, la « Vega 56 » possède les trois qualités d'une voiture de grande classe : « élégance », « confort », « rapidité ». Son tableau de bord, complet et luxueux, groupe sous les yeux du pilote tout ce qui permet la lecture ou la manœuvre des organes essentiels sans que pour les utiliser il soit gêné le moins du monde dans la conduite de la voiture.

« *CATCH AS CATCH CAN* » traduction : « ATTRAPE COMME TU PEUX »

LE CATCH EST AU SPORT CE QUE LE GUIGNOL EST AU THÉÂTRE

PAR MICHEL CLARE

LE JAPON est l'une des terres d'élection de la lutte. Et, chaque année, les manifestations donnent lieu à d'importantes cérémonies. Ci-dessus, les concurrents, en grande tenue, saluent l'assistance avant de combattre.

COMME dans tout jeu, il faut des dupes. Les spectateurs sont là. Les organisateurs sont tranquilles, les gens « marchent » à tous les coups. Aucun sport n'offre une atmosphère aussi passionnée que celle qui entoure le catch.

Le catch, ou « catch as catch can (attrape comme tu peux), est l'enfant naturel de la lutte. A cet égard, ses titres de noblesse sont indiscutables. La lutte est vraisemblablement le plus antique des sports. Elle était en faveur dès l'aurore de la civilisation égyptienne ; le combat d'homme à homme est aussi vieux que l'homme même. Mais la première forme officielle du catch — lutte libre, à vrai dire, où tous les coups sont permis — devait naître en Grèce et être admise aux Jeux olympiques sous le nom de *pancrace*, dès la XVIII[e] Olympiade. Le pancrace était un aimable mélange du pugilat et de la lutte ; aux prises classiques de cette dernière, il ajoutait l'arsenal des coups de poing et des coups de pied. Les règlements précisaient, toutefois, qu'il était interdit de mordre.

Décrivant les jeux funèbres en l'honneur de Patrocle — chant XXIII de l'*Iliade* — Homère nous offre la première chronique sur le catch. On y trouve déjà le ton employé par nos journalistes spécialisés rendant compte des réunions du Palais des Sports. Il ne s'agit pourtant pas du grand combat disputé entre « Chief war cloud » et « Golden Superman », mais, plus simplement, entre Ulysse et Ajax :

« Leurs bras nerveux se serrent et s'entrelacent, ainsi que joignent étroitement leur front deux fortes poutres destinées par un savant architecte à soutenir contre l'impulsion des vents le faîte d'un palais. Au choc hardi et violent de leurs mains robustes, on entend retentir avec fracas les os des deux athlètes ; la sueur coule de tout leur corps ; et sous la pression de leurs doigts s'élèvent subitement sur leurs flancs et sur leurs épaules des tumeurs ensanglantées. »

Tout y est déjà... Jusqu'au coup de pied imprévu donné par le « méchant » Ulysse dans le jarret d'Ajax, devant l'assemblée scandalisée ; jusqu'au jugement final de l'arbitre, Achille : « Princes, cessez

de vous obstiner à ce combat et d'y consumer vos forces. Tous deux vainqueurs, recevez des prix égaux... » C'est généralement ainsi que s'achèvent les rencontres de catch, à cette exception près, néanmoins, c'est que les combattants reçoivent leurs prix avant, selon un contrat établi en bonne et due forme.

Bâtard de la lutte, le catch, sous sa forme moderne, est né, bien entendu, en Angleterre, où on le désignait ainsi : style du Lancashire. Mais il émigra vers les dominions, en Amérique, au Canada et aux U. S. A., et c'est là qu'il devait connaître, dès le début du siècle, un succès de plus en plus convaincant.

SEULS LES COUPS MORTELS SONT PROHIBES

Des règles qui peuvent se résumer ainsi définissent le catch : « Il est interdit de se porter des coups mortels. » Au demeurant, tout est autorisé, à l'exception, toutefois, des coups suivants : il est défendu de frapper l'adversaire sous quelque forme que ce soit, de l'étrangler, de le jeter volontairement par-dessus les cordes en dehors du ring, de l'égratigner (les ongles doivent être obligatoirement coupés courts), de le pincer, de lui tirer ou de lui arracher les cheveux, de lui mettre les doigts dans les yeux, dans la bouche, d'appliquer et de maintenir les mains sur le nez et sur la bouche, de saisir moins de trois doigts (pour ne pas les casser), de mordre. Le « coup du lapin », le coup dans les reins sont interdits ainsi que les coups de tête, de coude et de genoux.

Pour le reste, les prises demeurent classiques, mais essentiellement spectaculaires : ceinture, planchette japonaise, coup du bélier, clef (au bras, au poignet), retournement du bras, ciseau, écartèlement. Le catch est un sport différent des autres, de la lutte même, en ce sens que sa justification primordiale est de plaire, plaire aux badauds rassemblés sur les places, plaire au public des tréteaux forains, plaire aux spectateurs du cirque. Il convient, bien entendu, pour faire un bon catcheur, d'être un athlète entraîné, un « gros bras » maintenu en souffle, un haltérophile ou un lutteur sur le retour, mais le catch a trouvé sa fin dans le music-hall, dans un spectacle agencé par des professionnels.

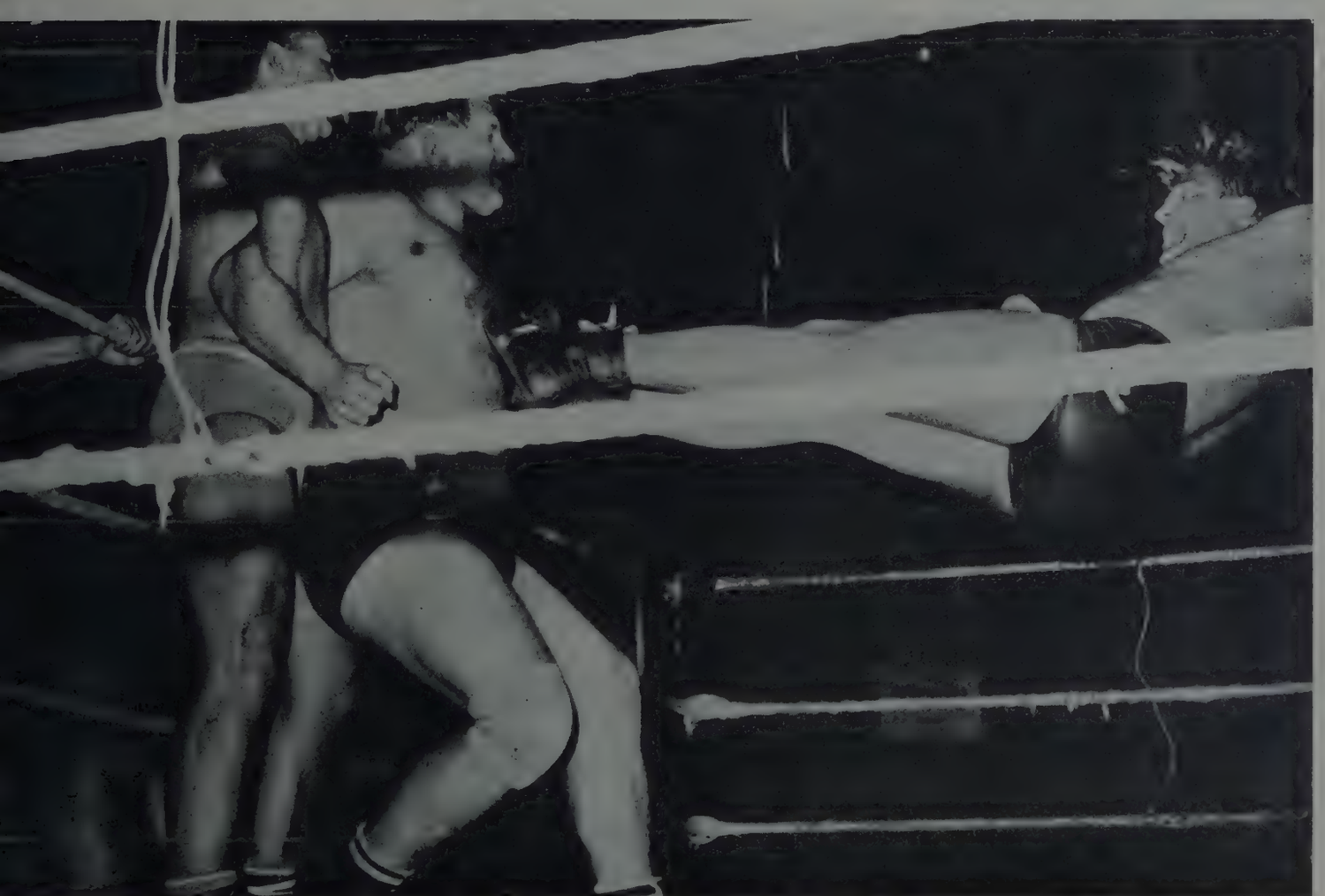
Il ne faut pas s'en étonner... C'est aux Etats-Unis que des organisateurs habiles ont fait du catch, grâce à une mise en scène astucieuse, un « show » tout à fait excitant. On évalue à près de 15 millions, chaque année, le nombre des Américains qui assistent aux rencontres et y participent indirectement par leurs vociférations. Il arrive même, malgré les interdictions des gouvernements fédéraux, dans leur majorité, que le catch prenne des formes sordides qui le ravale aux plus basses exhibitions, marquant une décadence des mœurs, ainsi certains combats de femmes, ou les combats de nains, ou les combats disputés dans un ring de boue ou de mazout, ou même un filet garni de poissons.

Dans son aspect traditionnel, à deux ou à quatre (on a consenti à cela pour le public) le catch, organisé par des managers malins, chatouille d'une autre manière l'épiderme d'une foule bonne enfant et naïve à souhait.

LES « BONS » ET LES « MECHANTS »

Il y a le personnage bon et tendre opposé au personnage méchant et vicieux. Ils sont aux prises — c'est le cas de le dire — mais le commissaire (en l'occurrence, l'arbitre) veille. Il interviendra toujours à temps. On ne s'étonnera donc pas de savoir que les combats de catch sont « arrangés », il faut respecter l'ordre moral, et les bons sont sûrs de triompher. Les méchants, voués à ce rôle au départ en vertu d'on ne sait quelle conformation physique, assurent toujours la recette. On se les dispute.

Aux Etats-Unis, donc, les choses se passent selon un canevas établi à l'avance et immuable. Le catch s'y renforce de toute une tradition ou d'une mythologie, en quelque sorte, celle du « western », ou bien il caricature les personnages de l'époque, selon les procédés de la farce éternelle. Le catcheur ne s'appelle pas, comme tout le monde, Peter Smith ou Joe Sullivan, mais « Chief Little Wolf » (« le Chef petit loup ») et il apparaît en tenue de Comanche, ou « Golden Superman » (« le Superhomme d'or ») et il revêt les oripeaux imaginés par les spécialistes du roman fiction, ou encore (Mac Carthy est passé par là) « The Red Menace », recouvert d'un capuchon écarlate et qui symbolise toutes les forces du



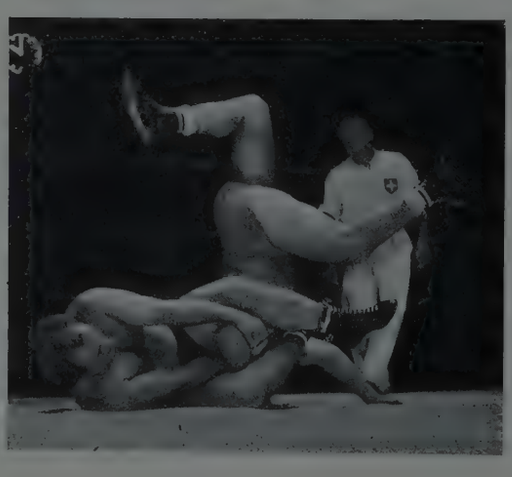
VOICI une démonstration de la « planchette japonaise ». On peut constater qu'elle ne s'exécute qu'avec la complicité d'un partenaire. C'est l'un des morceaux de choix du catch à quatre.

ON A PARFOIS du mal à démêler les situations. L'arbitre veille, et va y mettre de l'ordre ; sans inquiétude d'ailleurs, car il est le premier à savoir que rien, en catch, ne saurait être tragique.

ATTENTION ! Le lieu des rencontres n'a pas de limite, semble-t-il. Heureusement que l'arbitre est là pour rappeler aux intéressés que le catch se dispute sur le ring.

LE CATCH à quatre a doublé l'intérêt que l'on prenait aux manifestations, car le compère est toujours prêt à enjamber les cordes pour porter secours à son équipier.

NON, ce n'est pas une devinette, mais l'une des phases du combat « sans merci » que se sont livré Martinson et Porizeck pour le titre de champion du monde.



mal. Voilà bien une farce aux cent actes divers. Mais entre deux grimaces, entre deux séquences de mimodrame, le catcheur fait montre de sa valeur purement technique en exécutant un « ciseau au corps en arrière » ou une « planchette japonaise » particulièrement spectaculaires. On comprend dans ces conditions que le résultat importe peu.

Il est d'ailleurs facile de le prévoir d'entrée, sans même connaître les arcanes du « double ciseau ». Comme pour les films de série, avec le billet d'entrée on achète la « happy end » et l'assurance de sortir la conscience tranquille. Le beau ténébreux, redresseur de torts, finira par l'emporter sur le traître. Là, le bien triomphe du mal, non sans que le « suspense » soit savamment dosé, d'ailleurs. Le « méchant » entre en scène (ou plutôt sur le ring). Il fait, bien entendu, tout ce qui n'est pas permis (on comprend maintenant pourquoi, dans les règles du catch, les coups prohibés sont décrits avec autant de précision, il faut mâcher la tâche du spectateur) ; il mord son adversaire, le « balance » par-dessus les cordes, injurie l'arbitre, le met parfois K. O. (avec son consentement, rassurons-nous) et exerce une souveraineté satanique et scandaleuse auprès du public exaspéré, jusqu'au moment où... le gentil compère beau garçon à souhait, d'un évangélisme à ravir les demoiselles, lui fait enfin toucher les épaules. A la sortie, le « méchant » a droit à la protection des policiers.

Tous les combats se jouent sur ces thèmes. Il y en a quelques-uns de plus pimentés, comme les combats de femmes, autorisés dans quelques Etats seulement (ils sont formellements interdits en France, sauf, exceptionnellement, dans quelques music-halls). Ces combats de femmes sont généralement ennuyeux. On devine que les limites de la décence seraient vite franchies si les gouvernements ne tenaient pas la bride haute. Aussi, à part d'infinies ressources dans la manière de tirer les cheveux et la présentation de la mégère traditionnelle, le catch féminin, moins acrobatique, moins athlétique, ne constitue qu'une pâle réplique aux matches masculins.

UNE NOUVEAUTE : LE CATCH A QUATRE

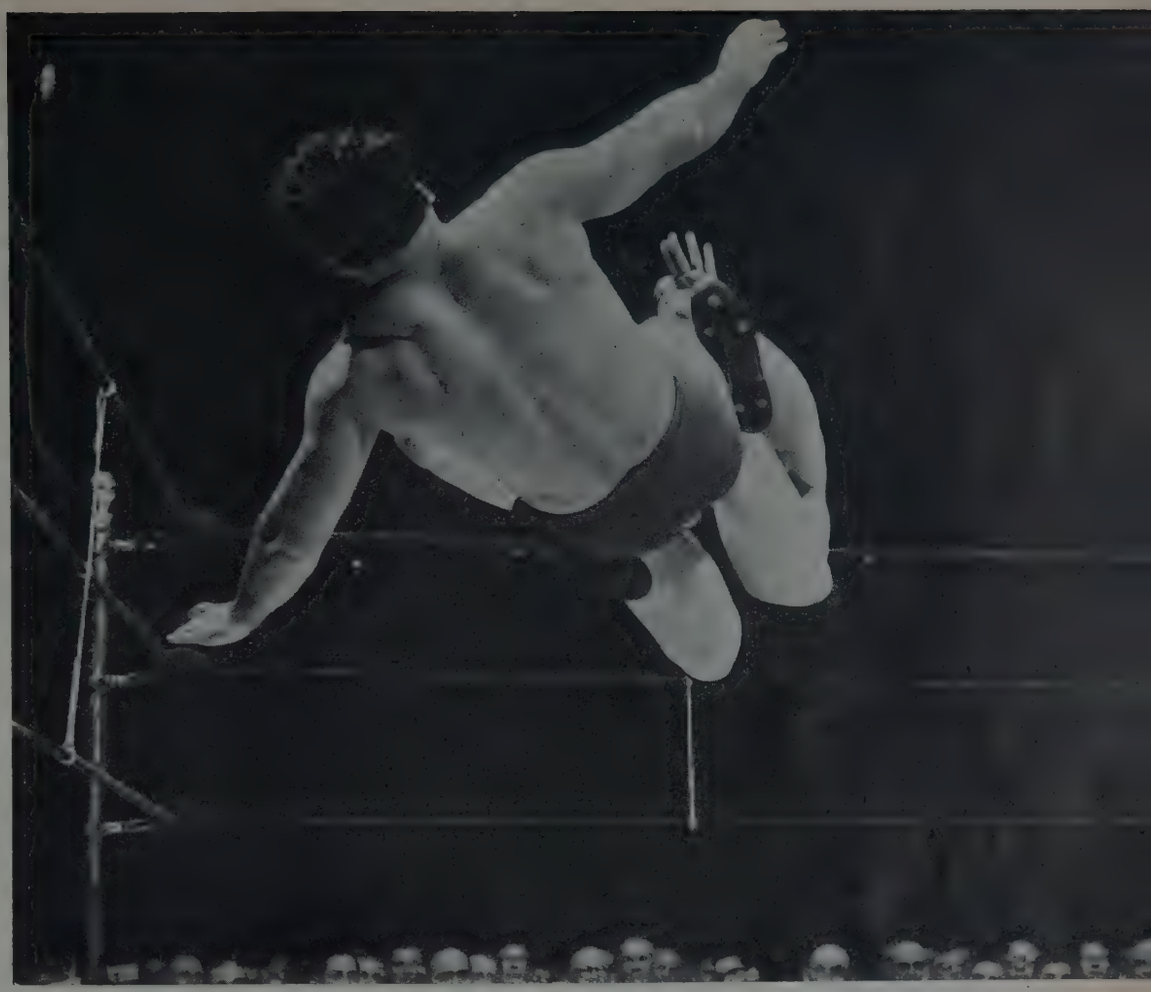
Plus passionnant se montre le catch à quatre, d'invention récente et importé en France depuis la saison passée. Les catcheurs combattent par équipe de deux, à la manière des courses de relais, c'est-à-dire que deux hommes seulement s'affrontent à la fois dans le ring. De temps à autre, on procède au changement d'acteurs, l'arbitre tenant, avec autorité, le rôle de meneur de jeu. Plus on est de fous, plus on s'amuse ; et le catch par équipes a décuplé l'intérêt du catch ordinaire. Bien entendu, à quatre, les gags sont plus variés qu'à deux. Tandis que deux hommes luttent, les autres ne demeurent point passifs. Ils tentent même de tricher. Ainsi le public participe plus pleinement encore à l'action. Il alerte le catcheur menacé, ou l'arbitre. On voit que les effets

comiques peuvent être nombreux. A quatre, c'est l'arbitre qui est le véritable animateur de la partie. Aux U. S. A. ou au Canada, ce rôle est généralement tenu par un ancien boxeur professionnel, connu des spectateurs. Il se charge de rétablir l'ordre et il arrive parfois que ce soit lui qui mette fin à la bagarre de manière spectaculaire par une série de K. O. qui abattent les quatre combattants. Le défilé des civières conclut le débat. Dans les coulisses, heureusement, les morts se relèvent, comme au théâtre.

SUCCES CROISSANT EN FRANCE

Il y a un peu plus d'une vingtaine d'années que le catch est apparu en France. En 1927, Henri Deglane, champion olympique de lutte, se rendit aux U. S. A. sur l'invitation d'un manager américain. Il y demeura quatre ans ; il découvrit patiemment les « trucs » du catch, connut le succès et revint en France en 1931, riche de dollars et d'un titre de champion du monde. A son retour, il trouva un organisateur en la personne de Raoul Paoli. Et, de conserve, ils lancèrent le catch au Palais des Sports. En quelques années, le succès des combats s'affirma. Deglane avait été à bonne école. Le gouvernement de Vichy mit un terme provisoire à cette vogue croissante en interdisant officiellement le catch, qui reparut après la Libération. La première réunion eut lieu à Carentan, en commémoration du débarquement. Et cela nous valut une histoire curieuse. Il fut annoncé que le champion de France rencontrerait un « noir » américain. Mais ce dernier faisant défaut, les organisateurs avisèrent au dernier moment un Martiniquais, qui en tint lieu quoique ignorant les secrets du « catch as catch can ». Symbolisant les libérateurs, il fut néanmoins reçu en grande pompe par la municipalité. A l'heure actuelle, la vogue du catch ne se dément pas, plusieurs salles parisiennes se disputent les combats et les championnats du monde hebdomadaires. En province, même succès. Les vedettes du catch se produisent quasiment tous les jours. Bien que le catch français n'ait pas encore atteint les raffinements de son modèle américain, il utilise les mêmes procédés mais conserve un caractère nettement plus sportif. On conçoit cependant que les catcheurs ne se donnent pas toujours à fond. Il ne faut pas gâcher le métier. Il n'en demeure pas moins vrai que la mise au point d'une rencontre autant technique que dramatique exige un entraînement minutieux. Les catcheurs se recrutent parmi les lutteurs, les judokas, les haltérophiles ou les boxeurs. Ils se maintiennent en forme plusieurs heures par jour. On compte environ deux cents professionnels. L'élité d'entre eux arrive, par saison, à gagner de 2 à 4 millions de francs.

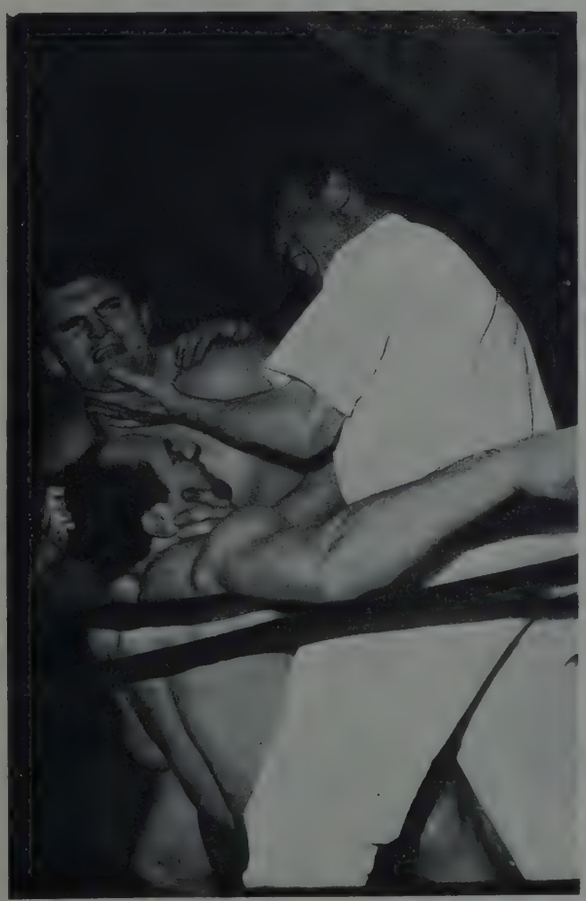
Le plus étonnant reste l'intérêt que prend la foule à ces manifestations. Il y a d'abord, en plus grand nombre, les gens qui ne sont pas dupes, et viennent pour s'amuser, comme on va au « Grand-Guignol » ; mais il y a aussi les fanatiques, ceux qui « marchent », parmi lesquels, chose curieuse, les femmes se trouvent en majorité. Toujours est-il que le catch apparaît comme un singulier exutoire, les complexes s'y libèrent en foule à chaque séance. Il y a là une belle matière pour les psychanalystes.



ON CONVIENDRA que pour mettre ce numéro au point, les catcheurs ont dû passer de longues heures de répétition (ou d'entraînement). A cette hauteur, si l'on ose dire, le catch devient une pure exhibition de music-hall (ci-dessus).

LE ROLE de l'arbitre n'est pas de tout repos. On peut juger, ici, qu'il ne se tient pas précisément au-dessus de la mêlée, mais, si besoin est, il vient affirmer son autorité (ci-dessous à gauche).

LE SPECTACLE n'est pas seulement sur le ring. Il arrive qu'il soit dans la salle. Le plus difficile pour les catcheurs est alors de se mettre à l'abri des spectateurs qui, eux, y croient. Il faut parfois faire appel à Police-Secours (ci-dessous à droite).



LES PIÈCES DU MOIS

PAR GILLES DEBOISGE

HISTOIRE DE RIRE	au THÉATRE ST-GEORGES
TÉMOIN A CHARGE	à ÉDOUARD-VII
GASPAR DIAZ	au THÉATRE HÉBERTOT
AMOUR FOU	à la MADELEINE
LE PRINCE D'ÉGYPTE	au VIEUX-COLOMBIER

LA reprise d' « Histoire de rire », d'Armand Salacrou, au théâtre Saint-Georges, est assurée d'un long succès. La pièce est brillante, habile, pleine de mots spirituels. Elle est triste, en dépit de son titre, et bien qu'on rie souvent. Elle témoigne d'une âpre misogynie. La distribution est excellente. Mme Marie Daëms est émouvante dans son désarroi et Mme Danièle Delorme joue avec beaucoup d'intelligence la femme-poupée perfide, méchante avec une apparente inconscience. Leurs partenaires ne sont pas moins remarquables. Le naturel d'Yves Robert, l'autorité de Pierre Dux donnent à leurs personnages l'accent et le relief même de la vie. Jacques Clancy est charmant, spirituel, nuancé. Dans un rôle pas commode, un jeune comédien, M. Clément Thierry, s'est fort adroitement tiré d'affaire et a gagné des galons. La mise en scène est de Jean Meyer, ce qui dispense de la louer pour ne pas se répéter.

BIEN entendu, on ne divulguera pas les coups de théâtre qui terminent « Témoin à charge », la pièce d'Agatha Christie que Mme Paule de Beaumont et Me Henry Torrès ont adaptée pour le théâtre Edouard-VII. Ils concluent de façon ingénieuse — presque trop — ces trois actes et laissent le spectateur sur sa surprise. Il s'agit, dans ces trois actes, de l'assassinat d'une vieille femme riche. Point d'indices matériels, empreintes ou autres, mais, contre un jeune homme, d'assez lourdes présomptions. On n'en dira pas plus. Dans « le Procès de Mary Dugan », qui fit autrefois une longue et fructueuse carrière, Me Torrès avait initié les spectateurs français à la procédure américaine. Avec sa collaboratrice, il a, cette fois, voulu montrer le fonctionnement de la justice anglaise. Je ne jurerais pas qu'il n'y ait quelques inexactitudes dans le tableau. (J'ai été un peu étonné, pour ma part, de voir le juge criminel flanqué de deux assesseurs,

HISTOIRE DE RIRE, la pièce d'Armand Salacrou, paraît assurée de se maintenir longtemps à l'affiche du théâtre Saint-Georges. Voici, pendant une répétition, le metteur en scène Jean Meyer, Danièle Delorme et Yves Robert, qui sont avec Marie Daëms et Pierre Dux les principaux interprètes.

LE MOIS THÉATRAL

ESPOIR, aux Ambassadeurs. — Une reprise au bout de vingt ans est toujours pour une pièce une épreuve sévère. ESPOIR la supporte, en somme, assez bien. Sans doute n'y retrouve-t-on pas cette violence frénétique, ce « coup de poing dans l'estomac » du spectateur qui ont assuré si souvent le succès d'Henry Bernstein. Il paraît, ici, détendu, et les éclats qui ponctuent certaines scènes sont quelque peu apaisés. Le rythme général est plus lent, et l'auteur a voulu terminer sur un cinquième acte mélancolique, mais d'un optimisme relatif et qui donne raison à la confiance qu'il témoigne à la jeunesse. Il est indéniable que l'ensemble, qu'on pourrait souhaiter plus bref et ramassé, est bien construit et bien conduit et qu'on assiste sans ennui à ce débat entre générations qui mériterait, à coup sûr, quelques retouches pour être admis comme vraiment exact. On l'écoute d'autant plus volontiers qu'ESPOIR, entouré de soins pieux par Mme Gilberte Refoulé, nous vaut le plaisir très vif d'entendre Mme Gabrielle Dorziat et M. Victor Francen, qui s'identifient si exactement à leurs personnages qu'on ne les imagine guère sous d'autres traits que les leurs. Et plaisir supplémentaire non moins vif, l'éclatante confirmation du talent de deux jeunes artistes déjà remarqués, mais qui viennent cette fois d'entrer dans le peloton de tête. Mlle Emmanuele Riva a fait preuve d'une intelligence aiguë en Catherine Meyran. Elle a dans son jeu une force nette, une autorité contenue bien rares. Quant à M. Claude Rich, son registre est fort étendu. Il divertit sans effort ; il fait sourire et rire (le parti qu'il tire de la scène du dîner est surprenant, et sa légèreté confiante du dernier acte, exquise) et il sait se montrer égal aux situations dramatiques avec une extrême simplicité de moyens. On peut mettre de grands espoirs dans ces jeunes gens.

André Luguet signant son livre.

LE FEU SACRE D'ANDRE LUGUET

Continuateur d'une lignée fameuse de comédiens, neveu de Maurice de Féraudy, M. André Luguet a, au cours de sa brillante carrière, accumulé beaucoup de souvenirs. Il vient d'en conter un certain nombre avec bonne grâce, avec verve et sans méchanceté dans un livre, LE FEU SACRE (Editions de La Palatine). Le feu sacré, M. André Luguet l'estime tout à fait indispensable pour entrer dans cette profession difficile et décevante d'acteur, et pour y persévérer. Certes, il croit à la vertu du travail, mais il croit davantage au don et à l'amour passionné du théâtre. Et il lui plaît qu'on sache à l'occasion prendre des risques. L'acteur fonctionnaire n'est pas du tout son homme. De son métier

LA PIECE DE CHRISTOPHER FRY, dont le Vieux-Colombier a monté une version française, se passe il y a trois mille ans. Voici, dans « le Prince d'Egypte », Véronique Deschamps et Laurent Terzieff.

et je ne pense pas qu'on puisse assimiler à la « partie civile » au sens français le rôle de l'avocat de la Couronne.) Mais tout cela n'a pas, au fond, grande importance. L'essentiel est que la pièce, fort bien mise en scène par Jean Valde, s'écoute avec un intérêt amusé. Elle est d'ailleurs fort bien jouée.

D'abord par M^lle Odile Mallet, qui, dans le personnage énigmatique indispensable à ces sortes d'histoires, déploie un jeune et authentique talent. Puis par M. Yves Massard, fort sympathique. Les deux avocats adversaires, MM. Henry Nassiet et Raymond Maurel, avec des moyens bien différents, auraient réussi au barreau. Et il n'y a que des compliments à adresser au malicieux René Lacourt, à Philippe Dumat, à Aram Stephan (très drôle en médecin légiste), à M^mes Gabrielle Fontan et Alix Mahieux.

IL ne semble pas que M^me Dominique Vincent ait eu une idée très heureuse en tirant d'une nouvelle de Vercors intitulée « Un Mensonge politique » la pièce que le théâtre Hébertot a montée, « Gaspar Diaz ». Certes, une pièce historique peut avoir des mérites très vifs. Encore convient-il que les événements auxquels on nous demande de nous reporter dans le temps, s'ils ne nous sont pas familiers (et ce peut être un danger que nous en connaissions depuis le lycée le cours et le dénouement) portent en eux de quoi nous retenir. Faut-il avouer que l'affaire des jésuites du Portugal au XVIII^e siècle, les démêlés de la Sainte-Ligue et du marquis de Pombal laissent un spectateur de 1955 plutôt froid ?

Mais ce n'est là, dira-t-on, qu'un cadre pour exposer des idées qui valent pour tous les temps et qui, au surplus, devraient avoir pour nous une résonance proche. Soit. Et je ne contesterai pas que ce thème du mensonge dans les luttes politiques, de sa nécessité, de sa noblesse parfois, de la déformation d'esprit à quoi peut mener son usage habituel et de l'avilissement qui en peut résulter soit excitant pour l'esprit. Pourtant cette dialectique ne me paraît que peu dramatique.

La vérité qui n'est pas la vérité, ma vérité n'est pas sa vérité et notre

« GASPAR DIAZ », au théâtre Hébertot. Voici M^mes Spira et Bogaert et M. Jacques Varennes.

LA SCENE finale de « Gaspar Diaz ». De gauche à droite : Daniel Darès, Fr. Spira et Michel Piccoli.

LE MOIS THÉATRAL

(SUITE)

il aime le côté instable, aventureux. Ce qui ne l'empêche pas d'avoir les pieds sur la terre. Il y a en lui, comme il le dit drôlement, du notaire et du saltimbanque. Rien d'étonnant à cela puisque, à l'origine de la dynastie des Luguet, on trouve un tabellion et une illustre danseuse de corde.

On lira avec agrément ces souvenirs de bonne humeur, sans jactance ni fausse modestie, où passent tant de noms qui furent — et sont quelquefois encore — célèbres, où se dessinent tant de silhouettes, où revivent en tableautins colorés les Capucines, la bonbonnière des rois, la Comédie-Française d'avant guerre, avec laquelle André Luguet eut d'interminables démêlés qui le firent fuir vers Hollywood et ses studios.

Ce livre aura-t-il une suite ? L'auteur n'a sûrement pas épuisé sa provision d'anecdotes. En tout cas il a annoncé, lors d'un cocktail donné pour la sortie du FEU SACRE, qu'il avait achevé une pièce qu'il compte jouer dans quelque temps avec Elvire Popesco. Titre : LA VIE REVEE. Et il a ajouté qu'il jouerait peut-être de plus en plus de son violon d'Ingres, la littérature. Car se mettre chaque soir du fond de teint l'amuse moins. — R. D.

EMILE FABRE.

LA MORT D'ÉMILE FABRE

Emile Fabre, ancien administrateur de la Comédie-Française, est mort dans une clinique de Saint-Mandé, à l'âge de quatre-vingt-six ans. Né à Metz, il avait fait ses études à Marseille, où son père était régisseur d'un théâtre. C'est en 1915 qu'il accéda au poste d'administrateur général du Français. Il l'occupa jusqu'en 1936, détenant ainsi une des plus longues durées de « règne » dans la Maison de Molière. Son administration fut parfois l'objet d'assez vives critiques, surtout dans ses dernières années. Mais on ne peut nier qu'il y montra beaucoup d'adresse, de doigté et, à l'occasion — les incidents de CORIOLAN le prouvèrent — d'énergie.

La place qu'il occupa si longtemps à la tête de notre première scène ne doit pas faire oublier l'auteur dramatique. Emile Fabre débuta en 1894 avec COMME IL SONT TOUS et donna l'année suivante L'ARGENT, qui fut le dernier spectacle du Théâtre-Libre. Les pièces d'Emile Fabre — rappelons LA VIE PUBLIQUE, LES VENTRES DORES, LA MAISON D'ARGILE, LES SAUTERELLES, UN GRAND BOURGEOIS — n'accordent pas à l'amour-passion une place prépondérante. Les affaires, la politique, les questions sociales sont les sujets que traite Emile Fabre avec

vérité ne peut pas être leur vérité ! En vérité !... Fallait-il pour cela le marquis de Pombal et ses sbires, les jésuites, la Sainte-Ligue et son Grand Conseil ? Je suis bien loin d'être insensible à de beaux décors, à de jolis costumes — et ceux de M. Jacques Noël affirment autant de talent que de goût — mais je me demande si de pareils débats ne seraient pas plus convaincants si les personnages étaient nos contemporains, s'ils étaient en veston et en costume tailleur et parlaient comme nous.

Mme Dominique Vincent a-t-elle perçu que son drame d'idées n'était pas très persuasif ? Elle l'a corsé de quelques scènes qui font se souvenir de mélodrames fameux.

« Gaspar Diaz » est assez bien joué par des acteurs qui crient parfois trop et parlent quelquefois trop bas. C'est là défaut commun aujourd'hui. Mlle Lucienne Bogaert reste la délicieuse comédienne que nous aimons voir. Elle n'a que quelques scènes ici.

AGATHA CHRISTIE a ourdi l'intrigue compliquée de « Témoin à charge ». Au centre de cette photographie, prise au cours des répétitions, Mme Elisabeth Hijar, directrice du théâtre Edouard-VII.

QU'UN homme de cinquante ans devienne en une seconde follement épris d'une femme qui a la quarantaine et qui, mariée, mère de deux grands enfants, a toujours tout ignoré de la passion, il y a là pour une comédie un point de départ qui ouvre un vaste champ à la fantaisie poétique. Supposez que Giraudoux...

La pièce de M. André Roussin s'infléchit vers le vaudeville, puis, dans la seconde partie, vers le drame. Le quinquagénaire éperdu qui est son héros, Marcel Boissette, un romantique qui place la passion au-dessus de tout, cherche d'abord à se faire une alliée de la fille de celle qu'il aime. La jeune fille, qui se prépare à devenir comédienne, croit que la déclaration lui est adressée. Remise sur la voie véritable, elle informe sa mère. Celle-ci, qui a mené jusque-là une existence douillette, est troublée. Sa fille, malgré ses vingt-deux ans, est beaucoup mieux informée qu'elle des manèges de l'amour. Elle la guidera, ayant l'impression de jouer un beau rôle. Et Solange, la mère restée enfant, assaillie de prévenances, enveloppée d'une tendresse chaleureuse, se prendra à son tour à aimer Roméo. Marcel n'hésite pas à inviter le mari à divorcer, et Solange se déclare résolue à le suivre et à abandonner son foyer. Une intervention du fils, qui se proclame soudain amoureux fou (lui aussi) de la bonne et décidé à l'épouser au nom des droits sacrés de la passion, fera éclater tout ce que la situation a de burlesquement pénible. Solange renonce à quitter les siens. Il est vrai qu'elle offre à Marcel, en compensation, de demeurer sa maîtresse. Mais Roméo refuse tout partage et, méprisant le banal adultère, s'enfuit, furieux plus encore peut-être que désespéré.

La comédie de M. André Roussin paraît assez arbitraire. L'ingénuité de Solange est excessive, et il est gênant de voir sa fille la conseiller et, si l'on peut dire, l'initier. On devine trop la présence et l'intervention de l'auteur manœuvrant ses personnages. Il y a pourtant d'excellentes scènes. Celle où l'amoureux fou demande au mari de lui céder sa femme est d'un savoureux comique non dénué d'amertume. De l'interprétation, j'ai aimé d'abord M. Henri Guisol, si juste, si sobre dans le mari. M. Jacques Dumesnil a beaucoup d'autorité dans l'amoureux romantique. M. Michel Duran est un confident parfait. Quant à M. Guy Bertil, son succès a été très vif. Mais son personnage de potache mal embouché est facile. Que ce succès, mérité par la révélation d'un tempérament comique certain, ne fasse pas oublier à ce jeune homme de surveiller son articulation. Mmes Odette Joyeux et Brigitte Auber s'acquittent agréablement des personnages féminins.

ON attendait avec curiosité la création du « Prince d'Egypte » ! Qui ne se rappelle les remous « divers » qui accompagnèrent la générale du « Songe du prisonnier », à Marigny, l'an passé; ces remous,

LE MOIS THÉATRAL

(SUITE)

vigueur et ampleur, avec une solide maîtrise d'artisan dramatique. Il était un fervent de Balzac, dont il a adapté LA RABOUILLEUSE, et son œuvre théâtrale est assez balzacienne. La Comédie-Française a inscrit à son répertoire cette RABOUILLEUSE, dont le rôle principal tente parfois une des sociétaires. Elle pourrait utilement, semble-t-il, remettre à la scène une des pièces de son ancien administrateur. Elles ont maintenant valeur documentaire, historique.

M. Maurice Lehmann a transmis ses fonctions d'administrateur de la Réunion des Théâtres lyriques nationaux à son successeur, M. Jacques Ibert, au cours de deux brèves cérémonies à l'Opéra et à l'Opéra-Comique. En présence de MM. Bondeville et Agostini, directeurs de ces deux théâtres, les chefs de service et les principaux collaborateurs de chaque scène ont été présentés à M. Ibert. L'administrateur sortant et le nouveau ont échangé de cordiales allocutions, et M. Maurice Lehmann, en conviant avec émotion tous ceux qu'il quittait à apporter à M. Jacques Ibert une aide affectueuse, a formé le vœu que celui-ci poursuive sa mission bien au delà du terme d'une année, auquel il a entendu lui-même la limiter.

Comédie-Française : LA MORT DE POMPEE. — En l'absence d'une partie de ses sociétaires et pensionnaires partis pour le Canada et les Etats-Unis, où, grâce à eux, Molière, Marivaux, Beaumarchais et Musset ont été fêtés par d'enthousiastes auditoires, la Comédie-Française ne se permet que quelques reprises. LA MORT DE POMPEE n'est certes pas une des œuvres majeures de Corneille. On redoutait même un peu qu'elle n'exhalât quelque ennui. A la vérité, encore qu'il y ait beaucoup de récits et une action assez faible, elle n'est pas sans beauté. Sans être impérativement motivée, cette exhumation n'est donc pas tout à fait inutile. D'autant que cette tragédie a été montée fort luxueusement. Les décors et les costumes de M. Paul Larthe sont somptueux, quelques-uns de ceux-ci même avec excès. De la distribution il faut tirer hors de pair Mme Louise Conte, qui a montré de véritables ressources de tragédienne. M. Paul Guers a également fait preuve d'un tempérament et de moyens qui font augurer qu'il pourra rendre des services à la tragédie.

LE CID. Au cours de la tournée qu'elle effectua en U. R. S. S., la Comédie-Française avait présenté la tragédie de Corneille dans des décors de Wakhévitch. Le public parisien a pu voir récemment ces décors, dont deux surtout, une place et une vaste salle fermée par une immense grille, ont beaucoup d'allure.

M. Yonnel prête à Don Diègue son autorité, et M. Jean Davy, la rudesse nécessaire à Don Gormas. Mlle Thérèse Marnay est une Chimène décorative et Mlle Martinet joue l'Infante avec une vive intelligence. Et comment résister à la fougue débordante et claironnante de M. Falcon, Rodrigue.

MONSIEUR CHASSE, à la Renaissance. — La série Feydeau n'est point achevée, et nous reverrons certainement encore ici ou là les joyeusetés de ce grand amuseur. Le succès est assuré à cent pour cent environ, pourvu que les comédiens aient l'entrain nécessaire, et, à moins d'une désaffection, assez improbable — car le public aime rire — les vaudevilles signés Feydeau me paraissent garantis pour longtemps. En tout cas, MONSIEUR CHASSE, malgré un premier acte un peu moins ébouriffant, a déchaîné des cascades de rires et des salves de bravos. Quelques critiques ont

ODETTE JOYEUX ET JACQUES DUMESNIL, lui, romantiquement frénétique, elle, intimidée par la passion qu'elle a déchaînée, dans « l'Amour fou », la pièce d'André Roussin, au théâtre de la Madeleine.

nous l'avions dit, étaient, à nos yeux, justifiés, encore que leur expression tumultueuse ait été discourtoise et peu élégante.

Avec « le Prince d'Egypte », Christopher Fry, revu et corrigé par Thierry Maulnier et Philippe de Rothschild, nous apparaît comme un philosophe qui utilise l'expression lyrique pour s'exprimer. Malgré les libertés prises par l'auteur avec l'histoire (le drame de Moïse et l'Exode), la pièce nous a paru comme un long, beaucoup trop long monologue. Les dictateurs, la double appartenance politique, la vérité avec un grand V, tous les rapprochements avec l'actualité sont possibles. Ce serait cependant commettre une erreur que de considérer « le Prince d'Egypte » sous cet angle.

Le texte original anglais est en vers, et ceux qui possèdent parfaitement la langue anglaise sont, paraît-il, unanimes à trouver dans les vers de Christopher Fry les accents sublimes de la haute et véritable poésie. La traduction française, en prose, la place qu'elle donne au débat d'idées, à la philosophie, ne laisse guère percevoir les qualités du style de l'œuvre originale. Thierry Maulnier et Philippe de Rothschild ont bien tenté dans leur adaptation d'introduire des réflexions à l'emporte-pièce, à la manière de Giraudoux. Hélas, ces phrases lapidaires, peu nombreuses, disparaissent sous le poids du long monologue.

M. Roger Hanin en Moïse est physiquement l'homme de l'emploi. Quel dommage que sa belle stature, ses efforts vocaux n'emportent cependant pas l'adhésion !

Les décors, les costumes sont sobres; cette sobriété d'ailleurs n'ajoute ni ne retire quoi que ce soit à la présentation du « Prince d'Egypte ». Il ne s'agit pas là, en effet, d'un spectacle, mais d'un monologue qui gagnerait à être lu plutôt qu'entendu.

LE Théâtre de l'Œuvre devrait tenir un durable succès avec la pièce poignante de Diego Fabbri, « Procès de famille », qui est assurément ce qui nous a été révélé de plus fort depuis le début de la saison. Nous y reviendrons à loisir.

LE MOIS THÉATRAL

(SUITE)

paru un peu boudeurs. Pourtant ils n'avaient pas semblé, le soir de la générale, se dérober à l'allégresse. Jean Darcante, le metteur en scène, à huilé le mécanisme compliqué de manière qu'il fonctionne sans à-coups ni grippages. Elégante, séduisante, Mme Renée Saint-Cyr joue avec beaucoup de finesse. Quelle justesse et quelle variété dans ses jeux de physionomie ! M. Jacques Morel est l'acteur-type de vaudeville. M. Robert Vattier, si personnel, Mme Madeleine Lambert, MM. Marcel Vallée, Guy Bedos, Juniot sont drôles à souhait. Et Mme Rosine Delamare a, elle aussi, beaucoup d'esprit. Ses décors le prouvent.

« Le Bal des adieux », au théâtre Montparnasse. A gauche, Mme Jandeline (Marie-Antoinette) ; à droite, Jean Mercure (Louis XVI).

LE BAL DES ADIEUX, au théâtre Montparnasse. — M. André Josset a cru trouver une explication au caractère énigmatique de Louis XVI. Etait-il vraiment le faible, l'indécis, l'esprit lent que les historiens s'accordent à décrire ? Ou cette apparence pesante cachait-elle des desseins plus profonds ? M. Josset nous montre le roi très affecté par la fuite manquée qui échoua à Varennes et refusant la chance d'évasion que le beau Fersen apporte à lui et à la reine. Pourquoi ? Parce qu'il a réfléchi qu'il doit payer les fautes commises par ses prédécesseurs et qu'il est résolu à s'offrir en victime expiatoire, entraînant avec lui son épouse, sa famille. Tout peut se soutenir, dans cet ordre de spéculations, et sans doute eût-on accepté l'hypothèse de l'auteur, si peu conforme qu'elle soit à l'image que nous nous faisons traditionnellement du souverain, si elle avait été formulée au moyen d'une action dramatique émouvante. En vérité, LE BAL DES ADIEUX ne nous a ni touchés ni fortement intéressés. L'ensemble est froid et la démonstration peu convaincante. Mme Jandeline n'était visiblement pas à l'aise en Marie-Antoinette, et, quel que soit l'art de M. Jean Mercure, il ne pouvait être Louis XVI. Un minimum de ressemblance physique est nécessaire pour présenter un personnage historique si connu.

Cette erreur, qui avait chagriné tous les amis de l'artiste, a été réparée promptement. Jean Mercure a repris l'un des meilleurs spectacles qu'il ait montés, LA VOLUPTE DE L'HONNEUR, de Pirandello qu'il interprète de manière tout à fait exceptionnelle. L'acte si spirituel de Dumas fils, son chef-d'œuvre peut-être, UNE VISITE DE NOCES n'est pas moins remarquablement joué.

LE T. N. P., après une très brillante tournée en Italie, où il a joué, à Rome, à Florence, à Gênes, à Naples, DON JUAN, l'AVARE et RICHARD, commencera le 3 novembre sa saison au Palais de Chaillot.

LE PREMIER FESTIVAL D'ATHÈNES

De notre envoyée spéciale
Martine CADIEU.

DANS les yeux crevés des ruines, le ciel plein d'étoiles ruisselle. Les foules se pressent, comme jadis, sur les gradins de pierre du théâtre d'Hérode Atticus. Le marbre luit sous la lune, et les hautes colonnes pures de l'Acropole chantent le cantique de la sérénité. Pour la première fois depuis la renaissance d'une Grèce moderne vivante et passionnée du beau comme l'était l'ancienne Grèce, un festival de musique et de théâtre rassemble les joies humaines et nie le temps. Organisé sous les auspices du gouvernement hellénique, le Festival annuel d'Athènes révélera à nouveau chaque année les acquis culturels de la Grèce ancienne, médiévale et contemporaine. Les merveilles se succèdent durant un mois, chaque nuit. Sous la direction de Dino Yannopoulo se déroulent les représentations d'*Orphée* — où les lentes danseuses disent le ciel et l'enfer, en théories harmonieuses — d'*Hécube* ou d'*Œdipe*, celui de Sophocle, et l'*Œdipus Rex* de Stravinsky. Initiative heureuse, *Idoménée* (œuvre que Mozart Mozart composa à vingt-cinq ans), prémices du deux centième anniversaire de la naissance du compositeur, est jouée dans des costumes se rapportant à l'époque minoenne crétoise, copiés sur les fresques de Cnossos. Les plus grands artistes grecs, vivant à Athènes ou à l'étranger, se retrouvent dans ce théâtre romain, construit par Hérode Attique en mémoire de sa femme Régilla, au 1er siècle. Alexis Minotis, Katina Paxinou — qui créa les pièces de Lorca en Grèce — Anna Tassopoulos, Constantin Ego. On ne peut tous les nommer, et pour clore ce festival deux concerts du New York Philharmonic Symphony Orchestra dirigés par Dimitri Mitropoulos.

L'INCANTATION monte. Les panathénées auprès d'Eurydice, dont la plainte est éternelle.

J'AI vu *Œdipe roi*, et je crois n'avoir jamais éprouvé au théâtre une impression aussi profonde. C'est l'évidence de la beauté et du drame humain dans toute sa sobriété...

La musique, des tambours sombres, et les voix, à peine des gémissements. Les cortèges graves, évoquant les personnages des stèles funéraires, les hommes gris, cendres sur marbre, leurs mouvements d'arbres balancés par le vent, pieds enracinés dans la pierre, leurs marches calculées, précises, comme la course des étoiles, leurs corps écroulés sur les dalles... les panathénées couleur d'argile, semblables à des offrandes.

Tout est réglé comme dans une chorégraphie (Lifar donna d'ailleurs à cette mise en scène le « Prix de chorégraphie »). Le sens apparaît, clair, rehaussé par les lignes, et les signes essentiels : tête baissée, la peine ; tête baissée et tournée, la honte ; mains levées, supplication...

ŒDIPE — Alexis Minotis — joue gravement, toujours simplement, sans jamais étirer ou forcer la voix. Tout son art est dans la longue progression jusqu'au cri final. La fatalité n'est pas ici une « idée », mais une présence, aussi vraie que la fraîcheur de cette nuit, que la lueur triste des étoiles au-dessus du monde. Jocaste — Katina Paxinou — dont la voix est rauque, est la tendresse, le profond refuge, la femme-douleur. Dans les scènes d'interrogation, dans l'acharnement d'Œdipe à savoir, elle demeure l'amour.

La douleur interroge l'amour, la lucidité accuse la peine. La fin de l'œuvre est révélée ici avec une simplicité qui en rehausse le tragique.

MICHEL RENAULT DANSE POUR LA PREMIÈRE FOIS DEVANT LA CAMERA

PERSONNE n'a dansé dans le théâtre de la Rocaille du château de Versailles depuis Louis XIV. Pour la première fois, un film va y être tourné, et c'est Michel Renault qui en est la vedette. C'est son premier film.

Le sujet du film ? Un hommage au Roi-Soleil et à la joie française. Raymond Larrain, parent du marquis de Cuevas, pour qui il fit déjà une chorégraphie, a formé une compagnie, et c'est celle-ci qui entoure le premier danseur de l'Opéra et Violette Verdy. Les costumes sont de Léonor Fini ; or, azur et flamme. Raymond Larrain a choisi pour ce ballet les *Trois Suites pour orchestre* de Bach. Un rondo succède à l'aria, une danse vénitienne à la badinerie, une polonaise s'épanouit. L'ensemble est de style purement classique. Les variations sont d'un goût sûr. Le texte est écrit par un grand écrivain ami de la danse.

MICHEL RENAULT, Violette Verdy, Andrée Lelièvre, pour la première fois, devant la camera.

Ce long documentaire passera avec le film *Mille Millions*, vedette : Jean Marais. Il est dirigé par M. Cambrai.

Michel Renault a, en outre, de nombreux projets. La création de *Roméo et Juliette*, de Serge Prokofiev, chorégraphie de Serge Lifar, durée : deux heures trente. Sa partenaire sera Liane Daydé, en alternance : Vyroubova. Décors de Wakhévitch.

Et comme l'histoire de *Roméo et Juliette* est un sujet qui passionne les danseurs, Michel Renault fera une chorégraphie sur la partition connue de Tchaïkovsky pour un grand film, *la Fille de l'ambassadeur*. Il y représentera l'Opéra de Paris, et ce sera la rentrée de Mirna Loy. Olivia de Havilland y aura un rôle important.

L'Opéra a ouvert ses portes. L'un des plus beaux ballets de Lifar, *Mirages*, est dansé avec amour par Michel Renault. Mais on attend avec impatience la partition de Prokofiev.

LE BALLET SOVIÉTIQUE MOISSEIEV

IL m'est difficile de dire en quelques mots les émotions que déchaîne cet art russe. Autant essayer de définir la vie.

Car c'est Elle, dans son orgueil, sa fierté folle, sa sensualité, son goût de puissance, ses saveurs brusques, sa douceur, sa mélancolie, sa tendresse vulnérable, ses silences après les griseries. C'est la nature, le soleil, les alouettes étourdies au-dessus des champs de blé. Une cinquantaine de danseurs et danseuses composent des fresques de couleurs merveilleuses, évoquent la nostalgie des danses anciennes, le drame des Adjars, les jeux de Mongolie, dans un ensemble parfait, dont la discipline ne mène jamais à la raideur, dont la virtuosité extraordinaire ne lasse pas un instant. Ils s'étreignent en plein saut, comme les oiseaux en plein vol. Ils miment les sauvages cavaliers des montagnes, les combats et la mort (de façon hallucinante, dans les *Partisans*), chantent les danses du printemps, et les idylles mélancoliques.

A TRAVERS LES EXPOSITIONS

PAR MAURICE SÉRULLAZ

PORTRAIT D'ARTISTE

ROGER BEZOMBES est, parmi les artistes de sa génération, un de ceux qui peuvent être considérés comme complets : il pratique, en effet, aussi bien la peinture que la décoration, le dessin que la gravure ou l'illustration. Cette curiosité que Bezombes montre à l'égard de toutes les formes de son art revèle la culture de son esprit.

Né à Paris en 1913, lauréat de la bourse de voyage de l'Etat et du Prix National, Roger Bezombes, alors peintre de la marine, obtint l'un des prix Hallmark. Dès 1937, il exposa régulièrement aux divers Salons : l'Automne, les Indépendants et les Tuileries virent successivement des toiles où s'accusaient déjà des dons incontestables de coloriste en même temps qu'une certaine originalité de facture. Il exposa à la Galerie Charpentier, et, depuis 1950, il est un des fidèles de la Galerie André Weil, où il vient de réunir un ensemble d'une trentaine d'œuvres d'un grand intérêt.

Roger Bezombes voit le monde à travers la couleur, tantôt mise à l'état pur, tantôt subtilement nuancée en valeurs, les tons froids s'opposant aux tons chauds. L'ensemble revêt un vif éclat, et la touche aux larges empâtements évoque la matière de l'émail. Cette richesse et cette rareté du coloris confèrent aux œuvres de Roger Bezombes un caractère quasi oriental. Serait-ce cette attirance vers l'Orient qui a poussé l'artiste à accomplir un voyage en Afrique, d'où il rapporta toute une série d'études et de croquis des plus variés, qui lui permirent de réaliser de grandes compositions qui le placent dans la grande tradition des peintres orientalistes de l'époque romantique ?

Auteur de décors de vases pour la manufacture de Sèvres, Roger Bezombes a peint aussi de vastes décorations pour l'hôtel de ville d'Alger et pour plusieurs grands paquebots. Il exécuta, d'autre part, des cartons pour les manufactures des Gobelins et d'Aubusson, dont un ensemble de tapisseries monumentales pour la Maison de la France d'Outre-Mer à la Cité Universitaire de Paris, ainsi qu'une façade en céramique pour la B. A. T., à Tunis.

Signalons enfin que Roger Bezombes est professeur à l'académie Julian et que, illustrateur de plusieurs livres, il est l'auteur d'un important ouvrage : « l'Exotisme dans l'art et la pensée ».

LA voie dans laquelle Guy-David s'est lancé reste, dans le domaine de la peinture, des plus ardues. Ses constantes recherches de formes et de couleurs sont riches de promesses ; ses courbes sinueuses frémissent par l'exaltation des tons aux dominantes flamboyantes de rouges et d'orange. Sont-ce des visions de Genèse ou d'Apocalypse ? Guy-David se révèle ainsi amateur d'un monde mystérieux ; sa voie semble désormais tracée, mais qu'il prenne garde toutefois au procédé qui risquerait de gâter cette conception poétique qu'il semble avoir au fond de lui-même (Galerie Sainte-Placide, à La Cave).

★

FRIBOULET, qui vient d'avoir l'un des trois prix décernés par la revue d'art « le Peintre », expose à la Galerie André Maurice des toiles où s'affirment des dons réalistes et puissants. C'est la sève paysanne qui apparaît dans toute sa truculence, sa vérité expressive. Friboulet nous fait pénétrer dans ces intérieurs rustiques ou dans cette vie champêtre dont les frères Le Nain, au XVII[e] siècle, et Amédée de La Patelière, plus près de nous, ont su comprendre toute la noble beauté. Les couleurs sont sourdes et chaudes dans l'œuvre de Friboulet ; elles évoquent bien la simplicité de vie de ces êtres si imprégnés de la terre et des éléments de la nature qu'ils en ont parfois l'apparence pour s'y incorporer davantage.

★

LE peintre sicilien Nino Giuffrida présente ses dernières œuvres à la Galerie Elsa Clausen. Il se spécialise dans le portrait et le nu, mais ses enfants ou ses danseuses ont des allures de poupées mécaniques : l'âme n'y est pas. Certains grands maîtres italiens du passé ont pu être taxés de « fa presto » ; c'était alors un éloge. Mais il convient de se méfier d'une certaine facilité qui ne traduit trop souvent que le côté purement extérieur des êtres et des choses. Que Nino Giuffrida prenne garde au danger. Il est encore temps pour lui d'évoluer dans le vrai sens de la peinture.

★

GASTON THIERY expose dans son atelier berrichon de Fresselines diverses peintures et quelques sculptures, dont un médaillon représentant le poète Maurice Rollinat. Gaston Thiery, dans ses paysages de Crozant ou de Fresselines, évolue cette année vers un style qu'il juge plus fort : il empâte, travaille souvent au couteau, fait contraster les tons. « L'art, c'est l'harmonie », a écrit Seurat ; et l'on sent que Gaston Thiery est à la recherche de celle-ci.

ROGER BEZOMBES.
« Le Port de Saint-Tropez. »

JOSE D'ALMEIDA, peintre portugais, expose actuellement à la Galerie Mirador. Ce jeune artiste, qui travailla tout d'abord à la Société nationale des Beaux-Arts de Lisbonne, puis en atelier, en Espagne, se spécialise surtout dans le portrait et plus particulièrement dans le portrait officiel. On peut voir, à la Galerie Mirador, le portrait de l'impératrice d'Iran, où l'artiste évoque avec majesté la beauté très caractéristique de son modèle.

D'ailleurs, José d'Almeida est invité à aller en Iran pour y exécuter le portrait de l'empereur.

JOSE D'ALMEIDA.
« Portrait de l'impératrice Soraya. »

On peut voir exposé, en outre, le portrait de Churchill, où la silhouette du célèbre homme d'Etat est traitée avec beaucoup d'esprit.

Voici encore le portrait de la princesse Aga Khan, où toute la grâce du modèle est saisie avec une expression très vivante.

C'est la première exposition que José d'Almeida fait à Paris ; il compte ensuite exposer à Londres, puis à New York. C'est un artiste qui peint, comme il nous l'a dit, pour son plaisir, aimant son art et possédant de sobres tonalités et une technique qu'il retrouve dans la tradition des maîtres anciens.

★

LES peintures de Bretagne de Valezy sont fortes et d'une âpreté qui définit bien le caractère sauvage des rites de cette région. Ses dominantes sombres, ses noirs, que rehaussent parfois des sonorités colorées, confèrent à ses toiles une belle tenue, augmentée encore par la simplification des motifs (Galerie Suillerot).

BENN.
« La Danse aux ombrelles. »

LE MOIS CINÉMATOGRAPHIQUE

PAR DENIS MARION

VACANCES A VENISE

AU début, il y a une pièce qui obtint, en 1952, un vif succès à Broadway. Pour finir, il y a un film qui sera certainement un des plus populaires de cette saison. Le phénomène curieux est que le film, tout en conservant presque intégralement le premier acte de la pièce (qui n'en compte que deux), finit par ne pas lui ressembler : les centres d'intérêt ne sont plus les mêmes, les réactions provoquées diffèrent du tout au tout. Les spectateurs du film, s'ils n'ont pas été avertis au préalable, auront l'impression d'avoir affaire à une production délibérément conçue sur mesure pour répondre aux exigences de la vedette, du réalisateur et du lieu de tournage : alors que c'est exactement le contraire qui s'est passé. Tandis que les spectateurs et les lecteurs de la pièce qui auraient appris qu'elle allait être adaptée à l'écran se seraient crus en mesure de prévoir à peu de chose près ce qui en résulterait — et se trouveraient loin de compte. Bref, nous nous trouvons devant ce cas rarissime : celui où une œuvre secondaire s'égale à l'œuvre originale, tant par ce qu'elle lui emprunte que ce par quoi elle s'en écarte.

La pièce s'appelle « le Temps du coucou » (c'est du moins la traduction littérale du titre original ; à ma connaissance, elle n'a pas été adaptée en français, et elle est due à Arthur Laurent (dont la première pièce, « Home of the brave », a, elle aussi, été adaptée à l'écran). Elle dut en grande partie son succès à la principale interprète, Shirley Booth, que nous connaissons bien pour l'avoir vue dans « Reviens, petite Sheba », où elle reprenait à l'écran un autre de ses triomphes à la scène.

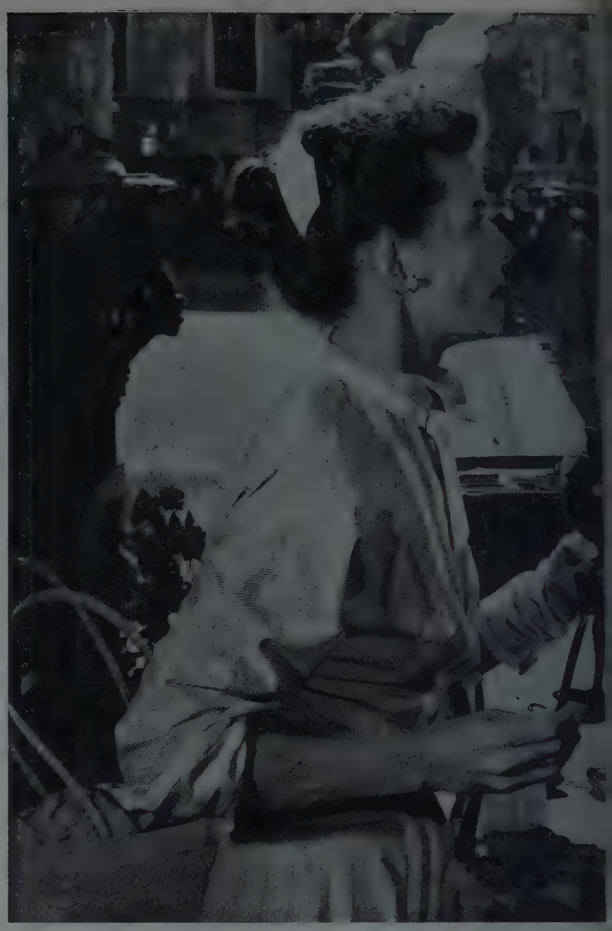
David Lean fut choisi comme réalisateur du film. Est-ce parce que le producteur devina — ce qui était loin d'apparaître à première vue — une secrète affinité entre le sujet et celui de « Brève Rencontre » ? Ou bien, au contraire, David Lean, en travaillant au scénario, lui donna-t-il, consciemment ou inconsciemment, une résonance similaire à celle de son meilleur film, dont il semblait avoir à jamais perdu le secret ? Je ne sais. Toujours est-il qu'en collaboration avec H.-E. Bates (dont on se souviendra qu'il est l'auteur de « la Flamme pourpre », le beau film avec Gregory Peck sur la guerre en Birmanie qui n'a pas eu le succès qu'il méritait) il a profondément modifié l'intrigue qui lui était proposée.

Dans la pièce, l'Américaine et l'Italien détruisaient, par leurs propres défauts, l'affection qui était née entre eux. Dans le film, celle-ci demeure intacte avant d'être brisée par le destin le plus inexorable qui soit : celui qui oblige à vivre là où l'on ne peut gagner sa vie. (A remarquer que se trouve ainsi exactement reprise la situation de « Station Terminus » : la comparaison n'est à l'avantage ni de Truman Capote ni de Vittorio de Sica.)

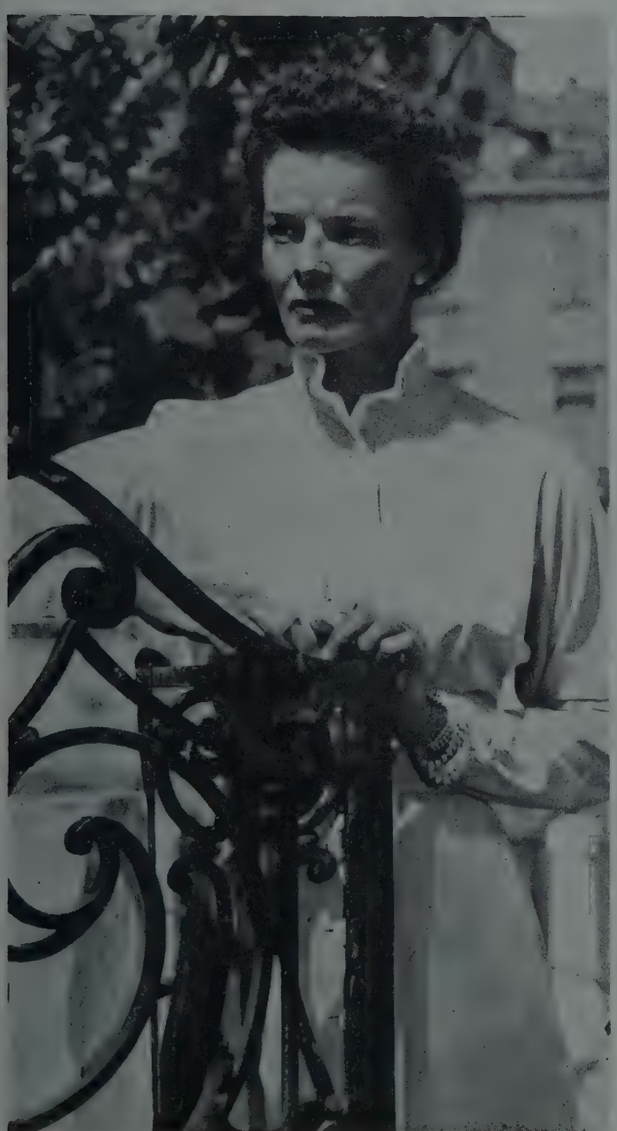
On pourrait croire que cette évolution a été imposée soit par le changement d'actrice, soit par l'impératif qui oblige le cinéma à se plier au goût du grand nombre et à surestimer les facteurs romanesques. Il n'en est rien.

Je serais même tenté de soutenir que

SUMMERTIME, tiré d'une pièce d'Arthur Laurent, « The time of the cuckoo », est interprété par Katharine Hepbrun et Rossano Brazzi. Voici l'une des scènes du film, dont l'action se déroule à Venise.



MAURO (Gaitano Audiero) est le jeune ami de l'Américaine. Ci-dessous, idylle place Saint-Marc.



Katharine Hepburn répond physiquement beaucoup mieux à la protagoniste primitive, qui demeure intéressée et calculatrice, et Shirley Booth, à son avatar dans le film, qui est une femme plus tendre et moins prête à devenir méchante.

D'autre part, en n'attribuant au couple d'amants aucune attitude désagréable et en dépeignant comme parfait le bonheur qu'ils trouvent, le film se montre en fait beaucoup plus audacieux que la pièce. C'est sans doute la première fois que, dans une bande destinée au marché anglo-américain, une situation parfaitement irrégulière est peinte sous des couleurs aussi engageantes sans qu'intervienne le moindre châtiment objectif ou la moindre réprobation morale.

Ce n'a été possible que grâce à l'intervention d'un facteur inattendu. Il avait été décidé que le film serait en couleurs et qu'il serait composé, par moitié, d'extérieurs à Venise et de scènes en studio, à tourner ultérieurement à Hollywood. Quand David Lean arriva sur place pour exécuter la première partie de ce programme se produisit un coup de foudre qui n'était pas prévu au scénario : le réalisateur tomba amoureux... de Venise. Ce que comprendront sans peine tous ceux qui ont été les victimes ravies de pareil enchantement, et même ceux à qui l'aventure n'est pas arrivée, mais qui verront les admirables images de l'opérateur Jack Hildyard. N'exagérons pas : ce n'est pas l'équivalent du Canaletto ou de Guardi, mais du moins les vues échappent au chromo et à la carte postale.

Et — ce qui est, à mes yeux, au moins aussi important — le mouvement qui les anime est un mouvement dramatique : celui de la découverte. Non seulement nous voyons Venise par les yeux de la touriste américaine qui y vient pour la première fois, mais nous partageons son émerveillement. Et nous ne le partageons si bien que parce que David Lean l'a manifestement éprouvé. La meilleure preuve en est que, sous sa forme définitive, le film comprend 90 % d'extérieurs et seulement 10 % de scènes en studio (qui ont fini d'ailleurs par être tournées à Venise également) et que l'intrigue secondaire entre un couple de jeunes Américains et la propriétaire de la pension a été réduite à sa plus simple expression pour faire place à cet « enchantement vénitien ».

Cette conquête d'un être humain par une ville n'est pas seulement traduite avec une virtuosité ahurissante (on se demande, devant certains travellings par des ruelles plus qu'étroites, où il a été possible de loger la camera), mais elle crée un climat poétique dont bénéficie, par osmose, l'aventure sentimentale qui la suit et qui, à défaut de ce préambule, pourrait paraître soit triviale, soit mesquine.

En sens inverse, c'est ce qui permet de comprendre, sans l'approuver, la réaction locale. « Vacances à Venise » aura du succès partout, sauf auprès des Italiens. Ceux-ci n'apprécient pas du tout que le décor quotidien de leur vie serve d'alibi romanesque à des étrangers. La même mésaventure s'était déjà produite pour « Vacances romaines ».

LE GOBELET que l'antiquaire (Rossano Brazzi) cherche à vendre à la jeune touriste (Katharine Hepburn) est-il un authentique bibelot vénitien du XVIII[e] siècle ? (en haut de la page). La déception se lit sur le visage si expressif de l'héroïne (ci-contre). Flirt champêtre entre le bel Italien et l'Américaine (ci-dessous).

LES FILMS DU MOIS

COURRIER DU CŒUR, de Federico Fellini (italien).

C'est le premier film réalisé par Fellini après avoir été dix ans scénariste — entre autres des meilleurs Rossellini — et avant de tourner les VITELLONI et LA STRADA, qui devaient lui procurer le succès et la gloire. Il est déjà excellent. En voyage de noces à Rome, une provinciale un peu simplette oublie son mari et la visite au Vatican pour passer quelques heures, bien décevantes en fin de compte, avec le minable acteur qui est la vedette des romans filmés dont elle se régale ! Un rien parodique, tout en restant dans la vraisemblance, cette anecdote sert de prétexte à des scènes d'une savoureuse authenticité et nous promène dans les coulisses de cette presse du cœur qui exerce ses ravages en Italie aussi bien qu'en France. Dans le rôle du mari, Alberto Sordi vaut à lui seul le déplacement.

LA GRANDE PRAIRIE, de Walt Disney (américain).

Faut-il que les bonnes choses aient si vite une fin ? Dans cette prestigieuse séries de documentaires où Walt Disney semblait avoir retrouvé, comme dans une fontaine de Jouvence, son génie d'autrefois, LA GRANDE PRAIRIE marque une nette régression. C'est la même formule, les documents enregistrés par une armée d'opérateurs ne sont pas moins bons, mais le montage est languissant et le commentaire soporifique. Ce n'en demeure pas moins très supérieur à la majorité des films du même genre, mais nous sommes loin de L'ILE DES PHOQUES, le premier et décidément le meilleur.

LES HOMMES EN BLANC, de Ralph Habib (français).

Le grand succès du roman de Soubiran assurait que, tôt ou tard, il serait porté à l'écran. Il faut reconnaître qu'il l'a été d'une manière particulièrement fidèle et adroite. Le sujet principal, pour ne pas dire unique, demeure le rapport du médecin et des malades : l'intrigue sentimentale et même les autres rapports humains restent à l'arrière-plan. Le film échappe pourtant à la monotonie grâce au contraste tranché entre ses deux parties : l'internat dans un grand hôpital parisien et l'exercice de la profession dans un bourg auvergnat. Raymond Pellegrin fait une de ses meilleures créations dans le rôle du protagoniste, mais il n'en est pas moins surclassé par Fernand Ledoux, qui nous rappelle qu'il est aussi grand acteur au cinéma qu'au théâtre.

MARTY, de Delbert Mann (américain).

A la Télévision tout au moins, les Américains ont redécouvert les recettes du Théâtre-Libre d'Antoine : MARTY est une « tranche de vie » délibérément dépourvue de tout prestige dramatique et rappelle quelque peu ce roman naturaliste dont les six cents pages décrivaient par le menu une journée que deux petits rentiers passaient dans une maison de campagne, le paroxysme de l'action se situant à deux heures de l'après-midi, quand ils se décidaient à mettre en bouteilles une barrique de vin fraîchement rentrée.

Comme le cinéma d'Hollywood a tendance à exagérer dans l'autre sens, à l'écran, MARTY commence par procurer un dépaysement agréable. Ce n'est qu'à la réflexion qu'on se demande si ces êtres bafouillants et médiocres à qui il n'arrive jamais rien sont plus vivants et plus authentiques que les garçons trop athlétiques, les filles trop belles et les causeurs trop brillants dont nous sommes saturés.

DANS LES COULISSES DE LA RADIO-TÉLÉVISION

PAR JEAN-PIERRE MORPHÉ

LES LUMIÈRES DE LA VILLE

Ma chère Gisèle,

QUAND vous lirez cette lettre, deux semaines seront passées depuis le moment où je l'aurai écrite. Deux semaines pendant lesquelles nous nous serons vus tous les jours sans que je fasse la moindre allusion à l'émission « les Lumières de la Ville », que vous avez faite avec Georges Beaume. Deux semaines pendant lesquelles ma lettre sera passée de la rédaction de *France-Illustration* à l'imprimerie, de l'imprimerie aux messageries. Deux semaines pendant lesquelles elle m'aura quitté et continuera son cheminement vers vous sans que j'y puisse désormais quelque chose, comme, toutes proportions gardées, la lettre à Rodrigue du *Soulier de satin*.

SEBASTIEN, l'amusante comédie d'Henri Troyat excellemment jouée par J.-M. Tennberg et Alexandre Rignault.

Vous avez donné, l'autre jour, chez Maxim's, un dîner d'une douzaine de convives et de quelques centaines de milliers de témoins. Je sais les difficultés que vous avez connues, Yves Montand et Simone Signoret pris par la reprise des *Sorcières de Salem*, Cocteau reçu à l'Académie royale de Belgique et rattrapé en duplex. Je connais aussi l'affreux moment où, par le jeu des absences et des remplacements, vous vous êtes retrouvés treize à table.

Il s'agissait de réunir des gens célèbres qui n'ont pas l'occasion de se rencontrer et de placer un micro indiscret au centre de leurs conversations. La parfaite règle du jeu eût exigé que cette émission eût lieu en direct. C'était votre désir, mais la sagesse vous a conseillé la prudence du différé pour une première expérience. Est-elle réussie ? Il en est des émissions de ce genre comme des courses de taureaux et des melons. Ou bien on choisit pour un débat les personnalités les plus compétentes, on les prie de préparer soigneusement leurs interventions, puis, au montage, on coupe toutes les redites, toutes les incertitudes et l'on obtient une série d'exposés précis, documentés, un peu austères. Ou bien on se lance à l'aventure et l'on fait la preuve que c'est du mélange d'exceptionnel et d'ordinaire que naîtra pour l'auditeur le sentiment qu'il n'était plus un spectateur, mais un convive. Je ne suis pas sûr, d'ailleurs, que l'enregistrement d'un groupe dont les éléments sont brillants et se connaissent bien donnerait des résultats meilleurs dès que l'on sait qu'ils sont destinés à être publiés. Je pense aux dîners du *Crapouillot*, au *Canard enchaîné*, ou de ce groupe qui réunit encore Gaxotte, Sauguet, Ozenne, Jacques Nels, etc. Faut-il donc abandonner la tentative ? Non, sans doute, mais il ne faut pas la présenter comme un Panthéon de vivants. Il faut remplacer la pose et se confier tout à fait aux hasards de l'instantané.

William Faulkner est un mauvais convive. Il déteste les dîners, les premières, les réunions de gens du monde et encore plus celles d'écrivains. C'est dans son œuvre qu'il faut rencontrer ce monsieur soigné comme un capitaine de cavalerie et volontairement absent de ses contemporains. Il était au centre de votre table, très bien entouré. Mais la circonférence était partout et le centre nulle part. Avez-vous manqué de respect à son incontestable génie en l'entourant de Martine Carol ou de Gréco ? Je ne le crois pas. Quand un homme a une idée profonde dans le cœur (je pense à Mauriac, à Malraux), elle jaillit toujours, dans toutes les circonstances. Faulkner n'est point un homme social, même si nous découvrons dans son œuvre une idée personnelle de l'homme et de la société. Il n'est pas curieux des écrits des autres, des civilisations étrangères. Il ne parle que l'anglais, il ne va pas au théâtre, il lit à peine. Vous avez voulu jouer à un jeu de couleurs avec un aveugle, et le jeu ne peut qu'échouer, même si cet aveugle est un grand musicien. Vous n'avez pu résister au plaisir de saisir cet écrivain si demandé et si fuyant. C'est le danger qui vous guette : sacrifier le spectacle à l'affiche.

Je crois que cette émission, pour réussir, doit être plus ambitieuse et plus modeste. Les directeurs de théâtre vous diront que les salles réservées à un congrès sont toujours de mauvaises salles. Six cents médecins, six cents avocats ensemble sont un mauvais public. Il en est de même pour douze génies. Une maîtresse de maison place toujours dans un dîner deux ou trois femmes charmantes, desquelles on n'attend rien d'autre que d'être jolies, un ou deux jeunes gens qui font leurs débuts dans le monde. Il faut savoir équilibrer les places d'honneur et les bouts de table. Ceux-ci n'ont pas de réputation à soutenir. Douze vedettes ensemble me font toujours penser au mot de Jules Renard : « Quand on me raconte une histoire, je ris en pensant à celle que je vais raconter après. »

Quant à l'ambition, elle se marquerait pour moi dans la tentative de la diffusion en direct sans que les convives en soient informés. (Il suffirait de leur dire qu'on enregistre). Nous ne serions plus alors dans une composition un peu abstraite, mais dans un véritable dîner de Paris, ce qui était au fond notre désir.

Mais je n'ai pas que des réserves à faire. Il y a eu dans votre émission de nombreux moments de qualité. D'abord, une clarté extrêmement difficile à obtenir dans une réunion aussi importante, un mot saisi de temps à autre, presque en confidence, la chanson de Martine Carol ou la remarquable lecture par P.-E. Victor d'une page de Faulkner.

INTERESSANT REPORTAGE en duplex entre le Salon de l'Automobile et l'autodrome de Montlhéry. Présentation des voitures exposées, d'une part, et démonstration simultanée, d'autre part.

s'atténue. Il est bon de garder le dîner et de le réserver à la Radio. Puis, les esprits égayés par la nourriture et les vins, les convives prendraient leur café devant les cameras. Le documentaire sur l'époque s'accompagnerait alors d'un texte inédit de qualité.

A chaque heure ses plaisirs.

Votre ami,

JEAN-PIERRE.

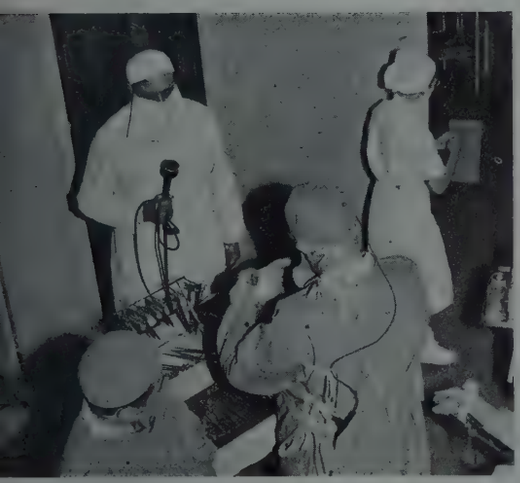
SUR LA TERRE COMME AU CIEL

UNE émission a commencé en avance sur les nouveaux programmes, dont nous rendrons compte le mois prochain après avoir donné aux émissions le temps de préciser leurs intentions. C'est la série que, tous les dimanches soirs, Michel Manoll et Stanislas Fumet vont consacrer aux grands ordres monastiques sous le titre : « Sur la terre comme au ciel ».

Le dialogue des deux auteurs sert de liaison à des entretiens avec certains membres de la communauté

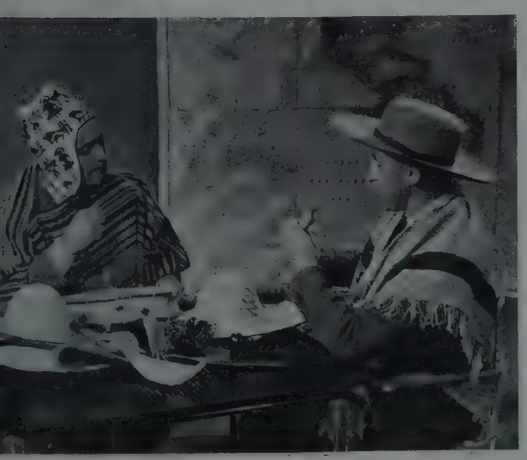
QUI N'A PAS REVU « Knock » avec plaisir ? Pierre Destailles a rendu un bel hommage à la mémoire de Louis Jouvet en reprenant le rôle. Lucien Baroux succéda à Romain Bouquet.

FORT BIEN ADAPTE et non moins bien joué par Jacques Mauclair, « l'Eternel Mari », de Dostoïevsky, nous a raconté son infortune. Décors excellents, sombres et heurtés, ambiance parfaite.



« ON VOUS RECONNAIT, Pierre Tchernia : c'est vous qui tenez le micro ! » Et on vous félicite, vous et l'excellente équipe qui menèrent à bien l'intéressante visite du Centre de transfusion sanguine.

PIERRE SABBAGH adore les voyages racontés par les explorateurs. Lorsque ceux-ci ramènent avec eux des souvenirs : vêtements ou chapeaux, P. Sabbagh abandonne sa pipe pour le travesti.



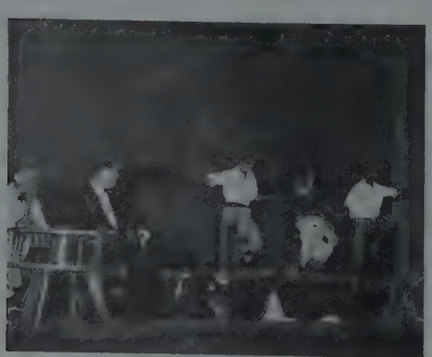
Je crois de plus en plus à une liaison de la Radio et de la Télévision. Un dîner d'une heure à la Télévision paraîtrait monotone et peut-être aussi, par sa qualité et son élégance, un peu provocant. Il faut être le roi pour inviter sans ridicule des gens à vous regarder prendre votre repas. Mais la table est incontestablement un moment de détente, où la froideur qu'ils visitent et avec les grands esprits contemporains qui se sont intéressés à l'ordre. La présentation connaît toutes les servitudes des textes écrits. En présence d'une querelle toujours ouverte et dans laquelle les arguments s'équilibrent, il serait peut-être utile d'interroger l'auditeur : préférez-vous les textes lus, qui sont à la fois plus riches et plus monotones,

DEUX PLATEAUX côte à côte et plusieurs cameras permettent d'enchaîner les plans de Robert Bauvais avec les différents éléments de son émission toujours si goûtée.

LA GRACIEUSE J. JOUBERT, qui reçoit si bien tout le monde, avait fixé rendez-vous à Line Renaud, cette fille du Nord qui a fait pleurer les Américains et les « poilus » de 1914-1918, regroupés autour de son jupon de Madelon.

ou les présentations, sinon improvisées, tout au moins plus spontanées, même si la concision ou l'expression en sont moins parfaites ? Pour ma part, je ne peux souffrir la lecture. La radio est de la conversation avec l'auditeur. On ne communique pas avec lui par arrêts et proclamations ni par ces échanges de propos qui veulent être naturels et laissent transpirer la satisfaction qu'éprouve l'auteur à relire ses bons mots et ses effets de surprise.

Cependant, « Sur la terre comme au ciel » appartient à ces émissions sérieuses dont la présentation demande beaucoup de simplicité. On est frappé, en l'écoutant, de la différence de ton entre Stanislas Fumet et Manoll et les religieux qu'ils interrogent. Ceux-ci disent ce qu'ils ont à dire avec une extrême simplicité, une simplicité vivante. Le ton n'est ni celui de la prédication ni celui de l'extase. Des hommes qui savent ce qu'ils ont choisi parlent des objets de leurs études en bons artisans. On ne pourra suspecter Stanilas Fumet ni Michel Manoll, dont la foi et la culture sont égales, d'être inférieurs à leur sujet. L'émission est bien faite,



SUCCEDANT à une des plus étonnantes « Joie de vivre » qu'il nous fût donné de voir et d'entendre, celle de Michel Simon, la Joie de vivre de Sydney Bechet, fut fort appréciée.

parce qu'elle ouvre vraiment les portes des monastères sans tomber dans une austérité qui eût écarté un grand nombre d'auditeurs. Mais je crois qu'elle gagnerait, dans la présentation, à abandonner ce faux naturel guilleret et à acquérir un peu d'humilité. Deux très beaux morceaux composaient la première émission. D'abord, l'émotion d'entendre encore la voix de Paul Claudel s'interrogeant sur sa vocation monacale et quittant sa retraite parce qu'il craignait qu'on attendît de lui une activité littéraire flatteuse pour l'Ordre au lieu de cet engloutissement en Dieu qu'il avait rêvé.

Ensuite, les sincérités de Mauriac, sensible aux rites et aux formes et préférant à un sermon cet état à la fois immatériel et irréfutable que crée le chant sacré.

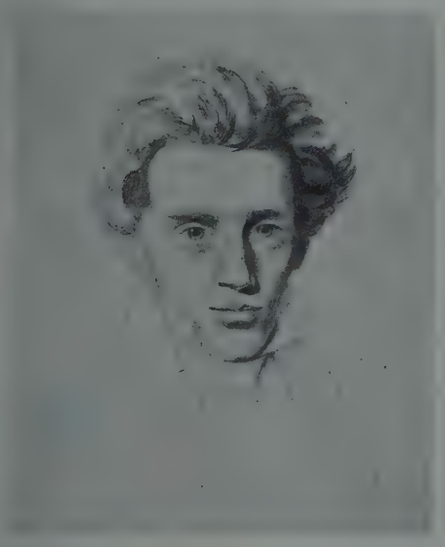
DANS CET ETRANGE DECOR — surréalisme ou évocation du vieux caf' conc' — Renée Lebas, après bien d'autres vedettes de la chanson, fut reçue à la Télévision. Pour notre plaisir.

LE MOIS LITTÉRAIRE

PAR GÉRARD CAILLET

LE « PÈRE DE L'EXISTENTIALISME » EST MORT IL Y A CENT ANS

VOILA maintenant cent ans (le 11 novembre 1855) que Sören Kierkegaard est mort. René Le Senne pensait que les caractères dominants de son œuvre étaient la passion et la dialectique ; on épilogue encore sur sa passion et l'on se réfère toujours, en des termes souvent contradictoires, à sa façon de concevoir la dialectique. On a fait de ce Danois malheureux un auteur à la mode, on lui a décerné le titre ronflant de « père de l'existentialisme », bien que Kierkegaard soit né près de cinquante ans après Maine de Biran et qu'il soit aussi facile de lier l'existentialisme à Pascal ou à Shakespeare (n'a-t-on pas prétendu le faire naître avec Arthur Rimbaud ?...). On l'appelle grand philosophe, quand il fut sans doute ce que l'on aurait nommé en d'autres temps un génial penseur. A quoi peut encore s'ajouter qu'on en parle généralement sans le lire, car il n'est pas aisément accessible : je m'en



KIERKEGAARD, le père de l'existentialisme.

rapporte à l'avis d'un de ses meilleurs traducteurs, P.-H. Tisseau, qui déclarait n'avoir aucune illusion sur le succès de son livre et le donner, « comme bien d'autres depuis longtemps dans ses tiroirs, grâce à une subvention de la fondation Rask-Orsted »... Cependant son influence sur le Français Sartre, par l'intermédiaire de l'Allemand Heidegger, est un point généralement admis, ainsi que celle qu'il eut sur un esprit aussi brillant que celui de l'Espagnol Miguel de Unamuno...

Mais ce n'est pas l'histoire de l'influence de Kierkegaard que j'entends retracer ici. Je parlais de sa passion. Elle est caractéristique de sa vie ; et son œuvre est si résolument biographique, sous ses déguisements, qu'on ne peut l'aborder sans s'être documenté.

PASSIONNE, Sören Kierkegaard le fut, et les conditions mêmes de son existence — de sa « situation » ! — le prédisposaient à l'être : les rapports de Kierkegaard et de son père feraient, et ont déjà fait, la joie des psychanalystes.

Quand il naquit, son père avait cinquante-sept ans ; sa mère — qui était la seconde femme de Michaël Kierkegaard — en avait quarante-cinq ; et celle-ci était l'ancienne servante de son mari. Le désaccord moral entre père et fils ne devait pas tarder à prendre des proportions inquiétantes. « Le plus dangereux, écrit Sören Kierkegaard dans son journal, ce n'est pas que le père soit libre penseur, même pas qu'il soit hypocrite. Non, ce qui est dangereux, c'est qu'il est un homme dévot et religieux — que l'enfant en est profondément convaincu et qu'il sent malgré tout une inquiétude profonde dans cette âme, comme si même la piété et la dévotion ne pouvaient produire la paix. Le danger vient justement de ce que cela mène l'enfant à croire que Dieu n'est tout de même pas l'infiniment bon. » L'explication se trouve ailleurs, encore que, selon son habitude, Kierkegaard ne consigne l'événement que sous forme d'allusion : « Un rapport entre père et fils, où le fils découvre secrètement tout l'arrière-plan, et n'ose pourtant pas faire la lumière. Le père est un homme important, religieux et sévère ; mais un jour, en état d'ivresse, il laisse tomber quelques mots qui font entrevoir le pire. » L'équilibre du jeune Sören allait en être compromis pour toute sa vie.

Les rapports avec sa fiancée devaient prendre un tour encore plus effarant. Le détail, avec beaucoup de précautions, s'en trouve relaté à travers des voiles confus mais transparents dans « Coupable ? Non coupable ? ». En bref, voici l'histoire : dans un salon de Copenhague, Sören rencontre une jeune fille, Régine Olsen, que ses biographes peignent comme « belle, riche, aimable et d'une intelligence au-dessus de la moyenne ». Elle a seize ans et est fiancée à Frédéric Schlegel. En peu de temps le prestige de Sören — qui est déjà grand — la séduit ; elle rompt ses engagements et promet de l'épouser. C'est alors que le drame commence, qui est avant tout celui d'un hyperraffinement de scrupules. Kierkegaard note dans son journal : « Le lendemain, je compris que je m'étais trompé. Un pénitent comme moi, ma « vita ante acta », ma mélancolie, c'était assez... » Non qu'il se sente gêné à l'égard de Schlegel, mais parce que son indépendance lui paraît menacée. En même temps il se demande si sa future femme ne se laissera pas trop facilement dominer par lui. Bientôt d'autres sujets d'inquiétude s'ajouteront à ceux-ci. Il est infirme, d'un accident de jeunesse qui l'a toujours empêché de participer aux exercices physiques des enfants ; et il se demande s'il fera un bon mari. Il s'inquiète à l'idée d'accepter un emploi de pasteur. Chacun de ces soucis nouveaux s'accompagne d'un regain de froideur à l'égard de Régine.

Car afin de ne pas paraître l'abandonner — ce qui pourrait lui porter préjudice dans cette société très stricte — il va s'efforcer de lui fournir toutes les raisons de rompre. « Il joua par conséquent une comédie et se conduisit pendant des mois de telle sorte

LE PHILOSOPHE et un ami (dessin d'époque).

qu'on dût le considérer comme un Don Juan et une tête folle ; il se montrait bruyant, se vantait dans des endroits publics et cherchait de mille façons à faire parler les apparences contre lui. Il y réussit partiellement, mais non à l'égard de Régine qui le devina et

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ LIRE

PAR ALBERT MOUSSET

SI VOUS ÊTES INTÉRESSÉ PAR...

L'ART RELIGIEUX

Dans une somptueuse présentation, dont la perfection technique égale la valeur documentaire, ABBAYES DE FRANCE (Editions des Deux Mondes, format album ; 200 planches hors texte), M. Yvan Christ met, une fois de plus, son érudition au service de nos plus vénérables monuments. A cette antho logie des vieilles abbayes, il a porté autant d'amour que de science. Les notices qu'il consacre à ces foyers médiévaux de la pensée religieuse sont autant de lumineuses évocations de leur splendeur et de leur rayonnement. Plus encore que les cathédrales, les abbayes font revivre un monde disparu : elles furent des écoles d'art, de lettres, de science et d'agronomie, de vie mystique, de charité et de progrès social. Saint Benoît, saint Colomban, saint Bernard, l'abbé Suger ne furent pas seulement des colonnes de l'Eglise, mais aussi des grands hommes au sens actuel du terme: la chrétienté leur doit l'existence, l'Europe, les traits les plus profonds de son visage.

On n'en pouvait parler avec plus de sensibilité et de savoir que ne le fait M. Yvan Christ.

L'HISTOIRE MILITAIRE

LA MARINE DANS L'HISTOIRE DE FRANCE (Plon, XVI-244 pages) : sous ce titre, l'amiral Auphan nous offre, à la lumière de son expérience et d'épisodes vécus, une vaste synthèse de ce que fut le rôle des armées navales aux heures décisives de notre passé — y compris le plus récent. M^me^ de Sévigné a énoncé cette énormité que « depuis la bataille d'Actium, on ne voyait pas que les combats de mer eussent rien produit ». Les lecteurs de cet ouvrage solidement documenté se rendront compte, au contraire, que la marine ne fut pas seulement l'élément souvent décisif des luttes continentales et des grandes entreprises coloniales, mais aussi une école d'abnégation et la personnification de la puissance morale et politique d'un pays.

L'auteur nous offre un véritable corrigé des expéditions navales d'autrefois en relevant les conséquences funestes du manque d'intérêt porté à la marine par les dirigeants, quelle que soit la forme du régime. « Mainte guerre, dit-il, mal explicable dans l'optique habituelle, s'éclaire quand on la situe sous l'angle de la lutte constante de la « mer » contre la « terre ». Maint traité de paix ne prend sa vraie valeur qu'en le plaçant dans la perspective traditionnelle de la rivalité entre puissances océaniques et hégémonies continentales. »

C'est l'œuvre d'un historien autant que d'un marin. On lira naturellement avec le plus vif intérêt les pages qu'il consacre aux événements de la dernière guerre, où il joua un rôle qui appartient à l'histoire.

René Maine, TRAFALGAR, LE WATERLOO NAVAL DE NAPOLEON (Hachette, 270 pages). On commémorera cette année le cent cinquantième anniversaire de cette bataille, qui fut le

refusa d'accepter la rupture. Celle-ci fut donc doublement cruelle et terrible pour tous les deux. » Elle eut lieu pourtant. De cette nouvelle épreuve, Kierkegaard devait sortir portant en lui les germes de sa philosophie — l'ayant déjà expérimentée.

L'ATTITUDE kierkegaardienne n'est pas, en effet, délectation morose. Elle correspond à un primat de la vie. Kierkegaard entend arracher les hommes à la routine, bousculer les positions acquises, provoquer les résolutions vivantes. Il est, comme le sera Sartre, un philosophe de la liberté ; il est un philosophe existentiel. « Exister, écrit-il, si l'on n'entend pas par là un simulacre d'existence, ne se peut faire sans passion. »

La première conséquence de cet élan passionnel, c'est la lutte contre toute croyance à une réalité objective. Il ne s'agit certes pas d'affirmer que la vérité n'existe pas, mais de semer le doute dans l'âme de celui qui se repaît confortablement de certitudes. La vérité ne se laisse chercher que par une quête ardente — nous dirions aujourd'hui : que par un engagement de toute la personne. La ferveur est le critère de la recherche de la vérité.

Cette recherche va trouver devant elle une double voie : celle que lui offre la sensualité et celle que lui propose la morale. C'est le sujet d'un ouvrage dont le titre expose parfaitement l'alternative : « Ou bien... ou bien... ». Mais la vie sur le domaine sensuel mène rapidement celui qui cherche la vérité au désespoir : en quelque sorte, « la Maladie mortelle » de Kierkegaard, où apparaît ce thème du désespoir, dessine par avance la courbe qui caractérisera les premiers volumes des « Chemins de la liberté » sartriens. Quant à l'autre route, c'est en s'y jetant qu'on y découvre l'angoisse. Ou encore : c'est en cédant à l'angoisse que l'on s'y jette.

Qu'est-ce que cette angoisse ?

C'est la marque de l'éternel dans l'homme.

Car l'éternel, car l'esprit se concilient mal avec la présence de notre corps, de nos sens. Ils s'y opposent et ils y sont cependant unis. Entre eux existent « une antipathie sympathique et une sympathie antipathique » : on reconnaît là un vocabulaire que nous n'avons pas fini de rencontrer. L'attirance s'y mêle à l'effroi. Si l'on transpose encore le problème dans le langage de Sartre, on dira que « jusqu'au bout l'homme doit porter le fardeau de son initiative... »

Kierkegaard, cependant, offre à l'angoisse une issue : il lui découvre un moyen de réaliser, si l'on peut dire, l'éternel dans le temporel : ce moyen, c'est la vie religieuse. Mais c'est un véritable « saut » qu'elle réclame de l'homme : « Le sentiment religieux chez Kierkegaard, écrivait Bréhier, est celui du hiatus infranchissable qu'il y a entre la nature et l'esprit, entre le temps et l'éternité... La foi est faite de paradoxes et d'absurdités, telle que celle d'un Dieu fait homme. » Dans « les Etapes sur le chemin de la vie », la foi apparaît comme un effort désespéré pour affirmer une certitude dont nous sentons l'absence. Ici, c'est vers Gabriel Marcel qu'il faudrait se tourner...

CERTES, la philosophie de Sören Kierkegaard ne se laisse pas résumer en quelques phrases — pas plus qu'elle ne se justifie par les seules considérations de son enfance choquée et de son adolescence malheureuse. Et cela d'autant moins qu'il ne s'agit jamais d'un exposé didactique. Je crois l'avoir pourtant « située » (à son tour) par ces quelques traits.

Individualisme, a-t-on dit... Impressionnisme... On aurait pu dire aussi : romantisme... Il y a de tout cela chez Kierkegaard. Il y a aussi un bizarre et baroque monument littéraire, un jeu de « tiroirs » et de pseudonymes auprès desquels pâlissent Hoffmann ou Stendhal : il y a la découverte de ce héros qui se nomme « Quidam », par une préfiguration de l'étonnant K. que rendra célèbre Kafka et qui fera tache d'huile dans la littérature contemporaine... Il y a le mélange du temps réel et du temps vécu ; et une subtile analyse de la folie naissante.

Bref, tout un étrange monument où il est assez difficile de pénétrer — mais si curieux qu'il est encore plus malaisé d'en sortir...

ACCORD PARFAIT AVEC MICHELLE MAUROIS

CE que j'aime particulièrement dans votre nouveau recueil de nouvelles, dis-je à Michelle Maurois, c'est qu'elles sont toutes centrées sur le même thème...

— Il est curieux, me répond-elle, de voir combien les gens découvrent toujours dans vos livres beaucoup plus que vous n'avez voulu y mettre.

— Mais le titre ?... « Accord parfait » (1).

— Ce n'est que le titre d'une des nouvelles. La « bande » portait : «... et quelques dissonances ».

— Des dissonances sinistres ! Car vous n'êtes pas très gaie, si vous êtes toujours très spirituelle.

— Merci. Je vous signale qu'un critique connu m'a félicitée pour mon optimisme.

— Alors c'est l'optimisme de la vérité ! Tout ce que vous écrivez est si extraordinairement vrai...

— Savez-vous qu'une des nouvelles d' « Accord parfait » m'a été refusée par un grand magazine parisien parce qu'elle était « trop sexy » ?

— La vérité l'est sans doute. A propos, je me suis beaucoup amusé avec l'histoire des truffes empoisonnées qui brisent la carrière d'un grand ambassadeur : n'est-ce pas une histoire vécue, au moins dans son point de départ ? On m'a cité des noms, savez-vous ? On m'a même dit que vous figuriez au dîner ?

— Vous n'avez pas de chance : c'est Orson Welles qui me l'a racontée.

— Et celle que j'ai préférée (encore que je les aime toutes) : l'aventure de la dame amoureuse du pianiste célèbre et qui installe chez elle une effigie en cire dudit pianiste, c'est aussi une histoire d'Orson Welles ?

— Quelquefois il m'arrive d'inventer toute seule... Tout simplement il y a longtemps que je suis tourmentée par les personnages de cire ; ils incarnent le rêve pour moi. J'ai commencé une pièce sur ce sujet.

— Votre première pièce.

— Je croyais vous avoir prêté le manuscrit de l'autre, « la Robe de bure » !

— Vous aimez, dis-je, énormément le théâtre. Vous êtes douée pour le théâtre...

— Tout ce que je fais est toujours trop court. De même mes romans deviennent des nouvelles.

— Ajoutez-y des paysages ! Mais vous n'êtes peut-être pas touchée par les paysages ?

— En voici deux que j'ai peints cet été. »

Sur ce dernier succès de mon intuition, j'ai brisé là ma tentative de conversation avec Michelle Maurois. J'étais venu lui dire le très grand plaisir que j'avais pris à la lecture d' « Accord parfait » et je ne me souciais pas de l'amener à trop douter de mon jugement. Je voulus encore l'assurer qu'elle avait beaucoup fait pour la renaissance éventuelle de cette « nouvelle » qui est la perpétuelle tentation des romanciers et le cauchemar des éditeurs.

(1) Flammarion, édit.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ LIRE SI VOUS ÊTES INTÉRESSÉ PAR...

(SUITE)

tournant décisif d'un grand destin. L'auteur nous montre qu'il existe un parallélisme saisissant entre la campagne maritime de 1803-1805 et les événements que nous avons vécus de 1940 à 1945. « L'histoire, dit-il, est un perpétuel recommencement. » Nous savons maintenant à quel moment précis l'Allemagne hitlérienne a perdu la guerre : ce fut le 15 septembre 1940, lorsque, au-dessus du Channel, la R. A. F. infligea à la Luftwaffe sa première grande défaite.

La relation historique de M. René Maine, aussi vivante que documentée — l'auteur est un marin devenu journaliste — nous fait passer par toutes les phases de la tragédie de Trafalgar, dont les conséquences devaient peser lourdement non seulement sur les destinées de l'Empire, mais encore sur l'avenir du pays. Ce fut la dernière grande bataille du second âge de la mer, l'âge de la marine à voiles.

Napoléon regrettera de n'avoir pu trouver le marin dont il eût fait son Nelson. En 1805, il était résolu à entreprendre l'invasion de l'Angleterre. Mais, s'il avait encore des vaisseaux, il n'avait plus l'homme capable de les commander, et le maintien de Villeneuve à la tête de l'escadre fut une lourde faute.

Un livre d'une précision documentaire et d'une objectivité remarquables.

Les MEMOIRES DU MARECHAL SOULT : Espagne et Portugal nous sont présentés, avec des notes critiques qui éclairent le texte, par Louis et Antoinette de Saint-Pierre (Hachette, 368 p. gr. in-8°). Ils sont précédés d'une étude biographique qui rompt le silence trop longtemps gardé sur la carrière du maréchal, injustement accusé par Ney d'avoir, comme ministre de la Guerre, été de connivence avec l'Empereur lors du débarquement de l'île d'Elbe. « Soult est innocent, dit Napoléon ; il m'a même confessé qu'il a pris un penchant réel pour le roi. »

Cependant, seul de tous les maréchaux de l'Empire, Soult fut condamné à l'exil.

On lira avec une attention particulière les pages consacrées à la bataille des Arapiles, à laquelle le romancier espagnol Perez Galdos a voué un des volumes de ses « Episodes nationaux », dont ce récit donne un contre-jour suggestif.

Ce qui domine dans la personnalité de Soult, c'est son admiration pour ses soldats, sa sollicitude pour eux, son humanité à l'égard de l'ennemi et des populations civiles, ses angoisses devant les incompréhensions de l'Empereur, qui, trop éloigné des événements d'Espagne, lance des ordres tardifs ou inexécutables.

LE COMMUNISME

Dans un petit volume d'allure combative, comme l'annonce son titre : MARX A TRICHE (Editions Regain, Monte-Carlo, 158 pages), Henriette-Elisabeth Gaschet fait le procès du célèbre promoteur des doctrines qui sont à l'origine du communisme. Pour elle, le matérialisme historique est à reléguer au nombre des mythes désuets. Le progrès technique et les conquêtes de l'esprit doivent conduire à toute autre chose que la dictature du prolétariat et des travailleurs manuels ; les conditions de vie sur lesquelles Marx a échafaudé sa doctrine appartiennent à un passé révolu. Elle cherche la solution du problème social en dehors du marxisme, dans une formule intermédiaire entre l'économie libérale et l'économie dirigée.

NOUS ALLONS POUVOIR LIRE DES LIVRES POUR NOS ENFANTS

Bientôt les fêtes nous fourniront une nouvelle occasion de lire, sans nous cacher, les livres de nos enfants ; ces livres que nous mettrions quelquefois dans notre bibliothèque si nous l'osions.

A l'usage des parents intéressés, voici un premier tour d'horizon.

CHEZ GAUTIER-LANGUEREAU.

1° Petits albums : j'ai beaucoup aimé « le Petit Canard qui ne savait pas dire coin coin » et « une Bonne Farce » ;

2° Grands albums : à côté du « Grand Livre des bêtes sauvages » et du « Grand Livre d'images », j'ai trouvé un peu trop américain de présentation le « Grand Livre du Far-West » ; mais, quoi ! le Far-West et les Peaux-Rouges, cela fait partie de la mythologie enfantine universelle ;

3° Bibliothèque de Suzette : on peut lire dans cette bonne collection : « les Mystères du Roscoet », « les Enfants du docteur May », « un Médaillon dans les violettes ». Pour les filles...

4° Collection Jean-François : ... mais j'ai vu des garçons lire la « Bibliothèque de Suzette » et des filles, la « Collection Jean-François ». Ils ont aussi beaucoup prisé l'adaptation qui a été faite de « Mon tour du monde en bateau-stop », de J. Chegaray ; ce récit, qui avait remporté un gros succès lors de sa parution chez Amiot-Dumont, conserve ses qualités sous son titre nouveau : « En bateau-stop autour du monde ».

5° Bibliothèque de ma fille : nous sommes dans le « rayon Delly », et je décline un peu toute compétence. On peut lire : « la Marguerite refleurira », de Berthe Bernane ; « Mirage au Sud », de Marguerite Sy ; « Marienne et son royaume », de Pierre Trébor, et même « Si mon cœur osait », de Françoise Le Brillet.

CHEZ HACHETTE.

Sans examiner aujourd'hui toute la production de cet éditeur, je voudrais faire une œuvre de salubrité littéraire. Au moment où le plus célèbre des romans de Jules Verne apparaît sur nos écrans, et où les adaptations s'en multiplient dans la presse enfantine sous forme de petits dessins, je voudrais signaler l'édition de « Vingt mille lieues sous les mers », dans l'Idéal-Bibliothèque. Les deux volumes ont été adroitement illustrés par Jean Reschofsky. Je ne suis pas sûr que la vogue de Jules Verne soit encore très grande auprès de la jeunesse actuelle, mais je demande instamment qu'on lui fasse découvrir le capitaine Nemo dans le texte.

CHEZ LAROUSSE.

Effort considérable pour alimenter en titres valables une collection variée : Conte et Geste historiques. Il y en a pour tous les goûts. Notons :

« Les Mystères de l'histoire », par Roger Régis ; le volume comprend actuellement « l'Homme au masque de fer » et « l'Enigme du Temple », mais aussi des aventures moins célèbres et tout aussi troublantes, telle la mort de Louis II de Bavière, le « Chevalier aux cygnes »...

« Marco Polo à travers l'Asie inconnue », par Jean Riverain : ou le célèbre « Livre des merveilles » à portée de la jeunesse.

« Le Canal de Suez », par Paul Rammontel : une épopée qui redevient actuelle.

« Du Tchad à Strasbourg », par Jacques Chabar.

« Louis Pasteur », par G.-O. Duvic, qui signe aussi « Edison, un adolescent de génie ».

CHALEUR et LÉGÈRETÉ

Pour qu'un manteau soit CHAUD et LÉGER à la fois, il faut qu'il soit exécuté dans un tissu de choix, et l'AISANCE, génératrice de CONFORT, n'est obtenue que si la coupe et la façon sont le fait d'artisans capables et expérimentés.

Toutes ces qualités sont réunies dans les créations BURBERRYS. Qu'il s'agisse d'un pardessus pour la ville ou d'un manteau de voyage, tous leurs modèles sont conçus pour assurer au maximum

BIEN-ÊTRE et SÉCURITÉ

Tous ont cette élégance sobre et nette qui permet de reconnaître entre mille le vêtement de classe, et leur prix très étudié correspond parfaitement aux nécessités d'économie de l'époque actuelle.

Exigez la marque

Tout vêtement ne portant pas cette griffe n'est pas un **BURBERRY**

BURBERRYS

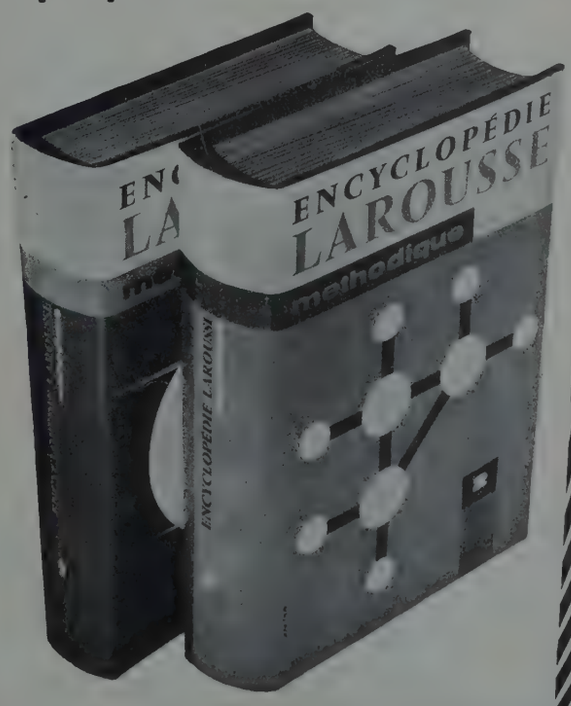
de *LONDRES*

8 & 10, Boulevard Malesherbes - PARIS

Distributeurs dans les principales villes de province.

pour acquérir seul la culture générale qui permet de réussir

encyclopédie LAROUSSE méthodique



Vient de paraître, en deux forts volumes ● Contient l'état actuel de toutes les connaissances ; géographie, histoire, philosophie, droit, mathématiques, physique, géologie, biologie, industries agricoles, comptabilité, sports, jeux, etc... en une série de grands chapitres suivis et complets ; 13 000 F.

Avec le Nouveau Larousse Universel, dictionnaire en 2 volumes de même format, l'Encyclopédie Larousse Méthodique, constitue l'ensemble encyclopédique Larousse, somme de savoir et de culture, indispensable dans chaque famille.

prix de faveur jusqu'au 27 novembre

Encyclopédie Larousse Méthodique, 2 volumes 12 500 F. Nouveau Larousse Universel et Encyclopédie Larousse Méthodique ensemble, 4 volumes 22 500 F. Ces prix s'entendent taxe locale incluse.

chez tous les libraires et Larousse 114 bd raspail Paris 6

Suggestions

LA MAISON

JEUNESSE - SANTÉ - LONGÉVITÉ
(conservée) (dynamique) (heureuse)
s'obtiennent par la technique de "Surrepos" du Dr Pascaud de la Faculté de médecine de Paris, médaille d'or Expos. intern. Paris 1921. Documentez-vous sur cette technique adoptée par les plus hautes personnalités françaises et étrangères.

Demandez notice F. 11 et références inter. au SURREPOS du Dr PASCAUD, 167, bd Haussmann, Paris, Bal. 32-05.

PETITOT
LUMINAIRES
★
En vente : Grands magasins et bonnes maisons d'éclairage.

Création ROBERT LEMPEREUR

Bout de table pique-fleurs en métal laqué blanc ou noir et pot de céramique 1.850 fr.
En vente chez :
DENNERAY
169, Bd Haussmann
PARIS-VIIIe

Ce secrétaire : (120×80) est une création Roger LANDAULT

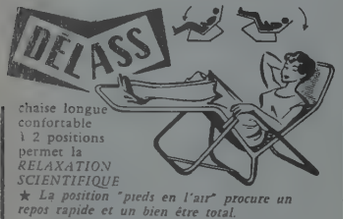
Édité par les Éts A. B. C.
163, rue Pelleport
PARIS - Mén. 87-89
Toutes les créations Roger LANDAULT Salles de séjour, Chambres, Petits meubles
SONT DISTRIBUÉES PAR : **GODFRID & Cie**
60, Fg-Saint-Antoine, PARIS. DOR. 82-97

LUMAREL
LUMINAIRES ET DÉCORATION STYLE ET MODERNE
— Créations —
Dépositaires
BOHLMARKS — Suède
INDOOR — Hollande
SOCOMO — Belgique, Allemagne
Liste revendeurs : 41, rue des Vinaigriers, PARIS — Nord 33-07

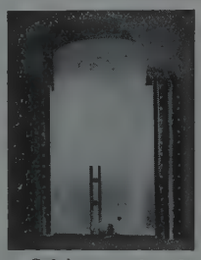
TOUS LES MEUBLES EN MERISIER
Rustique, Ancien et Style

ARMOIRES ANCIENNES depuis 14.900 fr.
MARTHE SAUVANEL
11, rue de Leningrad, PARIS. Métro Europe.

DELASS



chaise longue confortable à 2 positions permet la *RELAXATION SCIENTIFIQUE*
★ *La position "pieds en l'air" procure un repos rapide et un bien être total.*
PARIS - 57, rue Crozatier 12e
LYON - 12, rue de la Barre
LILLE - 15, rue des Chats-Bossus
BRUXELLES - M. HERVE 14, r. L. Lepage



JACQUES
BINY
LUMINAIRES
★
VENTE LUMINALITE
31, rue Mogador
PARIS-9e
Tri. 96-50
Catalogue contre 150 fr. en timbres.

Voyez sans être vu !

le plus petit judas optique du monde permet de voir de face comme de côté tout visiteur ami ou importun qui se présente à votre porte

BLOSCOP
51, rue de Provence, PARIS - Tri. 88.31

VOUS AVEZ INTÉRÊT TOUS LES MOIS A CONSULTER NOS « SUGGESTIONS »

LA TABLE

DIRECTEMENT DE CHEZ LES PRODUCTEURS
ASSOCIATION DE VITICULTEURS
Vins de Champagne

TARIF SUR DEMANDE
★
Raoul Collet
AY CHAMPAGNE (MARNE)
Agents demandés

POUR VOTRE DISCOTHÈQUE PAR W.-L. LANDOWSKI

MUSIQUE CLASSIQUE

Jusqu'à présent une période relativement longue s'écoulait entre l'enregistrement d'un disque et sa mise en vente. Plusieurs semaines et même quelques mois paraissaient nécessaires afin de permettre l'accomplissement des formalités administratives à tous les échelons... Brusquement la maison Philips vient de faire table rase du passé en prenant l'initiative d'un magistral tour de force. Elle a profité de la présence à Paris du New York Philharmonic Orchestra pour réaliser une double performance : l'inscription pour la première fois sur microsillons à Paris par un ensemble d'outre-Atlantique et la livraison aux magasins de détail quarante-huit heures après l'exécution au studio... Robert Casadesus tenait la partie soliste du concerto en mi bémol de Beethoven, Dimitri Mitropoulos conduisait l'ensemble symphonique ; tous ces musiciens ont contribué à la parfaite réussite de ce nouveau document, qui mérite de prendre une place de choix dans la discothèque du connaisseur.

MUSIQUE FOLKLORIQUE

Jean Mazel est allé recueillir dans le Sud-Marocain des chansons écloses sur place. Etranges, douloureuses, parfois rapides et entraînantes, elles s'imposent par leur originalité. Des sonorités menues s'élèvent doucement et reproduisent les mouvements de « la Caravane du caïd » ou des « Charmeurs de serpents ». Les chœurs et les joueurs de tambourin apportent une large contribution à la valeur de cette reproduction d'une absolue authenticité (Philips).

MUSIQUE DE FILM

Agréable à entendre, facile à écouter, la musique du film, généralement harmonieuse, coule de source ; c'est le cas d'une sentimentale mélodie empruntée à « Obsession », et dont le titre évocateur : « Joue pour moi », souligne déjà le caractère expressif. André Claveau la chante à la perfection. (Pathé).

VARIETES

A côté des rythmes trépidants et des sonorités heurtées de quelques airs nouveaux, chantés avec un troublant réalisme, les mélodies d'autrefois cheminent doucement et se frayent un passage, pour la grande joie des plus de quarante ans qui les ont entendu fredonner pendant leur enfance, et c'est ainsi que la « Petite brunette aux yeux doux », fixée par les soins du ténor Claude Devos, les charmera par sa grâce un peu désuète mais si attachante... (Pathé).

Ils apprécieront également le remarquable talent d'Yvette Horner, championne du monde d'accordéon, et de ses interprètes qui détaillent avec beaucoup d'entrain une marche bien scandée : « Vienne reste Vienne » (Pathé).

MÉDECINS, MÉDECINE, MALADES, PAR R.-J. M.

MORALE MEDICALE

OCTOBRE voit chaque année, à Paris, de nombreux congrès médicaux. En 1955 s'est tenu, sous l'inspiration et l'égide de l'Ordre national des médecins français, le premier Congrès international de morale médicale. Le professeur Piédelièvre et le docteur J.-R. Debray en ont été les animateurs et les organisateurs. Une très grande part du succès leur en revient.

Dans la plupart des congrès, des éléments techniques occupent le premier plan, et le public ne peut être fructueusement informé que de quelques notions générales dont il est souvent très difficile de faire connaître la signification et la portée exacte.

Ici, au contraire, l'objet même du Congrès touche immédiatement le malade lui-même. En effet, si les conditions techniques de l'examen et du traitement d'un patient ne peuvent pratiquement pas être jugées par lui, il n'en est pas de même des problèmes moraux soulevés à cette occasion. Dans ce domaine l'intérêt est commandé par la dualité de chaque acte médical : il est important en soi, sur le plan scientifique pur, il est plus important encore par rapport au malade. Il importe, par exemple, de connaître scientifiquement les résultats que peut donner l'exploration des cavités du cœur ; il importe plus encore de ne jamais perdre de vue que cet examen se fait sur la personne humaine, philosophiquement distincte de toutes les autres pour la plupart des expérimentateurs, et qui devrait être, en tout cas, plus précieuse pour tous. Il est bon de noter que si de telles notions sont admises officiellement par les médecins du monde entier, c'est en France qu'elles ont pour la première fois fait l'objet d'un grand et systématique débat public.

A ce même congrès a été reprise l'étude du secret professionnel, de ses raisons morales, de sa très haute signification, de sa nécessité et de la grande difficulté de certaines adaptations nécessaires qui ne peuvent être envisagées qu'avec des garanties supplémentaires.

Rappelons à ce propos que, par définition, il n'y a pas de secrets entre le malade et son médecin traitant, mais qu'il est extrêmement difficile pour le médecin d'apprécier la part exacte de ses conclusions, qu'il doit révéler au malade. De même, il est souvent difficile de juger à quel moment et dans quelles mesures il doit lui faire part de la gravité de son état.

Il est évident que ce problème du secret professionnel ne se pose pas s'il s'agit d'un consultant qui, à l'égard du malade, a les mêmes droits et les mêmes obligations que son médecin traitant.

Toutefois, de médecin à médecin, toutes les confidences touchant un malade ne sont pas toujours possibles. Le problème se pose s'il s'agit d'un médecin de contrôle, dont les droits et les obligations sont différents de ceux du médecin traitant.

La notion de « secret partagé », définie par le regretté professeur L. Portes, est claire mais d'un maniement délicat. Le médecin de contrôle d'une grande entreprise, le médecin Conseil d'une Caisse de Sécurité pourront, le plus souvent, éviter d'y recourir en examinant le malade et, aussi, en se faisant communiquer par lui les examens complémentaires, qui leur fourniront presque toujours les éléments suffisants pour asseoir leur opinion.

Une notion générale apparaît à l'issue du Congrès : le médecin exerce auprès du malade un ministère. Il ne l'exerce pleinement que dans l'indépendance. Le malade n'en peut tirer le profit maximum que dans la mesure où l'activité de son médecin conserve son caractère libéral. Les emprises sur ce caractère, qu'on a constatées surtout dans les dernières années, doivent être soigneusement et énergiquement limitées si l'on veut éviter une diminution de la qualité des soins et même un avilissement dramatique de l'art médical, que l'on a observé lorsque des médecins se sont trouvés engagés dans un système totalitaire, complètement opposé à notre conception du ministère médical.

Soulignons qu'en France le Conseil de l'Ordre n'est pas seul dans cette tâche. L'Académie de médecine, les Syndicats médicaux ont une action de même sens et de la plus grande valeur, tant il est vrai qu'aucun des aspects de l'activité médicale ne peut être séparé des autres. Il y a longtemps, au surplus, que ces organismes ont donné aux travaux du Conseil national une base solide et étendue. Il appartient au Conseil de poursuivre

l'œuvre commencée en lui conférant un caractère de solennité qu'elle n'aurait peut-être pas sans lui.

Il est apparu à l'occasion de ce premier Congrès que d'importantes divergences existaient d'un pays à l'autre. Le vœu émis par les congressistes de voir naître une « Société internationale d'éthique médicale et de droit médical » est la meilleure conclusion qu'on pouvait donner. Le fait que la création de cette société ait été confiée aux organisateurs du Congrès de Paris est le plus bel hommage qu'on pouvait rendre à notre pays et, du même coup, à notre charte médicale, qui représente une expression du devoir professionnel que l'on peut considérer à la fois comme une des plus traditionnelles et une des plus évoluées.

UNE EXPOSITION DE CÉRAMIQUE HONGROISE

PENDANT une quinzaine de jours, les amateurs de céramique ont pu admirer, chez Rouard, une remarquable exposition de porcelaine hongroise de la manufacture nationale de Herend. Cette fabrique fut fondée en 1839 par le maître potier Maurice Fisher. Spécialisée d'abord dans la copie de porcelaines de Chine, de Meissen et de Vienne, elle ne tarda pas à dégager un style personnel qui s'affirma lors de l'exposition universelle de Londres en 1851.

L'élégance du dessin, la richesse des coloris font des pièces sorties de la manufacture de Herend des œuvres de choix que, depuis longtemps déjà, se disputent les collectionneurs.

Cette exposition de céramique était complétée par une exposition d'orfèvrerie hongroise, et l'on sait que celle-ci peut s'enorgueillir d'un brillant passé, que le présent ne fait que confirmer.

NOUVELLES RELIGIEUSES

LES catholiques de Madagascar ont célébré, par un grand rassemblement de plus de 50.000 personnes, le centenaire de l'introduction du catholicisme à Tananarive. C'est en effet le 8 juillet 1855 que, pour la première fois, la messe fut célébrée en cachette dans cette ville, par un missionnaire de l'île Maurice, le Père Finaz, qui avait dû, pour pénétrer jusqu'à la capitale malgache, changer de nom et quitter sa soutane. Aujourd'hui Madagascar compte, sur 4.500.000 habitants, environ 1 million de catholiques.

La congrégation des missionnaires du Sacré-Cœur d'Issoudun, qui compte 1.650 religieuses et dont l'activité s'exerce surtout en Océanie, a célébré son centenaire, sous la présidence de S. Exc. Mgr Lefebvre, archevêque de Bourges.

ABONNEMENT POSTE

Pour nos lecteurs de l'étranger.

Les abonnés et lecteurs de FRANCE-ILLUSTRATION habitant l'Allemagne occidentale, la Belgique, le Danemark, la Finlande, l'Italie, la Cité du Vatican, le Luxembourg, la Norvège, les Pays-Bas, le Portugal, la Suède et la Suisse **peuvent désormais souscrire leur abonnement directement au bureau de poste de leur localité.**

Ces abonnements poste éviteront aux souscripteurs les frais d'expédition de mandat, les difficultés relatives au transfert des devises et les retards qui en découlent.

Tous les bureaux de poste des pays ci-dessus vous fourniront les renseignements nécessaires.

LA FÊTE DU FOLKLORE

LA Confédération nationale des groupements folkloriques a organisé à Paris une fête qui, après la messe à Notre-Dame, a réuni les nombreux groupes folkloriques en un pittoresque défilé qui, du parvis de Notre-Dame, s'est rendu au Châtelet en passant par l'Hôtel de Ville. Voici un groupe de jeunes filles en costume régional qui défilent en chantant.

FÊTES DES VENDANGES

ON sait que les vendanges donnent lieu chaque année, en Suisse, dans de nombreuses villes, à de grandes réjouissances populaires. C'est ainsi que Lugano a célébré cette fête le premier dimanche d'octobre, tandis qu'à Neuchâtel le traditionnel cortège, qui ne réunissait pas moins de mille deux cents figurants, défilait à travers la ville, promenant, au son des fanfares, de fastueux chars fleuris.

UNE SEMAINE DE L'UNION FRANÇAISE

DU 14 au 20 novembre une Semaine de l'Union française se tiendra à Versailles, pour obliger l'opinion à prendre conscience des rapports qui existent entre la métropole et les territoires d'outre-mer et des conditions de leur maintien pour une commune existence.

Cette initiative a été vivement encouragée par M. Edgar Faure, président du Conseil.

Après la journée d'ouverture, à laquelle participeront les grandes associations communales, cette Semaine sera marquée par un concours scolaire, une liaison en duplex avec plusieurs municipalités d'outre-mer, la sélection des meilleurs courts métrages consacrés à l'Union française et des expositions mettant en valeur l'œuvre intellectuelle et morale accomplie par la France.

Ces manifestations se dérouleront à l'occasion de la Convention réunie à l'invitation de la municipalité de Versailles, les 18 et 19 novembre.

Enfin, le dimanche 20 novembre verra un grand rassemblement d'anciens combattants, en présence de personnalités éminentes qui, par leur héroïsme, leur dévouement ou leur science, ont bien servi l'Union française.

LA PLUS MODERNE PATINOIRE D'EUROPE

A BOULOGNE-BILLANCOURT a été inaugurée la patinoire la plus moderne d'Europe. Elle a été construite selon des méthodes architecturales inédites, et dans sa construction la matière plastique tient un rôle fort important. De gigantesques travées de 51 mètres de portée, aux lignes audacieuses, abritent cette patinoire.

Suggestions

LE CONFORT MÉNAGER

ULTRA-GRILL vous permet de faire griller viandes, poissons, charcuterie et pâtisserie.
THERMOSTAT - Fabrication suisse très soignée.
Garantie sérieuse.
110 ou 220 v.
Documentation :
TURICA
44, rue La Boétie-8e
BAL. 42-52

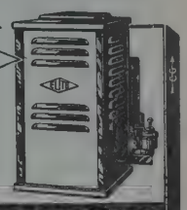
LA CAFETIÈRE
qui triomphe dans le monde entier

Melior
2, rue Dunois
PARIS (13e)
Avec elle, vous donnerez à tous des leçons de café

1.000.000 de FAMILLES
fabriquent chaque jour leur yaourt à domicile avec les appareils et ferments
YALACTA
ÉCONOMIE
HYGIÈNE

Documentation : 51, rue Lepic, Paris

ELITE

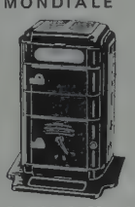


CHAUFFAGE AU MAZOUT
4 MODÈLES DE CALORIFÈRES
Jusqu'à 600 m³
CHAUDIÈRE CHAUFFAGE CENTRAL INDIVIDUEL
SYMBOLE DE PERFECTION
S.A. USINES-ELITE cap. 51.800.000 frs
97 rue Haxo, Paris XXe - MEN. 63-09

N'enfoncez plus de clous dans vos murs.
Servez-vous du VÉRITABLE
CROCHET "X"
qui se fixe avec une aiguille dans tous les murs, même en brique. Porte 5 - 10 - 20 kg.
EXIGEZ l'**X** gravé sur chaque véritable crochet **X**.
Souvent imité, jamais égalé.
(Marque déposée)

Bon outil... Bon travail
Pour réussir un bon collage (même facile) il n'est que d'avoir ce qu'il faut
SECCOTINE
colle... même le fer

LA MARQUE MONDIALE
Krefft fondée en 1844
Appareils de Chauffage



★
TOUS COMBUSTIBLES
MODÈLES BREVETÉS
Système à air chaud par convection
★
Technique - Qualité
S.I.V.A.M., 225, Fg-St-Honoré, PARIS
WAG. 30-12 et la suite.

LA MARQUE MONDIALE
Krefft fondée en 1844
Appareils de Cuisine

★
ÉLECTRICITÉ - GAZ
BUTANE - PROPANE
CHARBON - MIXTE
★
Technique - Qualité
S.I.V.A.M., 225, Fg-St-Honoré, PARIS
WAG. 30-12 et la suite.

L'ÉLÉGANCE FÉMININE

JEANNE PRADELS
BLOUSES ET LINGERIE FINE
vous adressera gracieusement, sur simple demande, ses Imprimés reproduisant les dernières Créations :
Blouses, Combinaisons, Jupons, Chemises de nuit, Pyjamas, etc.
1, rue de la Pépinière, PARIS

SAC en paille fine de Chine noire, rouge, naturelle ou pain brûlé
1.200 fr.
Chez
Paul Rives & Fils
156, rue de Rivoli (1er), sous les Arcades, Mo Louvre, ou contre remboursement.

Suggestions

DIVERS

BIOFLEX
AUTOMATIQUE I
LE 6 × 6
FRANÇAIS
DE CLASSE
INTERNATIONALE
■
NOTICE TECHNIQUE
ILLUSTRÉE FRANCO
■
GROS
Éts J. CHOTARD
Boîte postale 36 - Paris-13e

PIZON BROS présente
une gamme complète de portatifs de 4 à 8 lampes :

SKYMASTER
8 lamp. 8 G (6.OC)
CLIPPER
5 L + val. - 4 G
SUPER PLAY TIME
4 L + val. - 3 G
RIO poste miniature 4 lamp., 2 G Doc. et démonstration : **18, rue de la Félicité, Paris-17e**
Vente chez tous spécialistes.

CHEMISES
Depary
chemises
"sans souci"
en vente
dans toutes les Bonnes Maisons
DEPARY - 1BIS, RUE SAINT-AUGUSTIN - PARIS

MALEX record
UN PROJECTEUR
8, 9,5 ou 16 m/m
de grande qualité
technique à haut
rendement lumineux
Notice illustrée
"du NOUVEAU" fco
GROS :
ERCSAM
221, Rue Lafayette
PARIS X
Crédit ERCSAM 6 à 12 mois garanti par assurance crédit

LA MÉDAILLE D'AMOUR
Souvenir à l'Aimée

MODÈLE DÉPOSÉ TOUT CONTREFAÇTEUR SERA POURSUIVI
Création A. AUGIS - LYON
EN VENTE CHEZ NOS CONCESSIONNAIRES BIJOUTIERS
ainsi que les Médailles Religieuses signées A. AUGIS

L'ÉCOLE SUPÉRIEURE DE SECRÉTARIAT
prépare en une ou deux années à
TOUTES LES CARRIÈRES DU SECRÉTARIAT
MÉDICAL (Secrétaire et Assistante)
COMMERCIAL — JURIDIQUE
SECRÉTARIAT DE DIRECTION
Jeunes gens et jeunes filles
40, RUE DE LIÈGE, PARIS-8e
EUR. 58-83 — Métro St-Lazare et Europe

SIGNE SCHIAPARELLI - PARIS

APRÈS une retraite, imposée par les circonstances, mais qui ne fut pas inactive, loin de là, Mme Schiaparelli revient avec une moisson d'idées neuves. A son avis, la formule « Maison de couture » a vécu.

Cependant une femme possédant son dynamisme ne pouvait s'éloigner de ce qui fut sa vie.

Si elle ne fait plus de couture pour l'instant, elle crée, avec l'aide d'une équipe de collaborateurs, qui la seconderont dans ses recherches.

Dans le cadre habituel de la place Vendôme va donc s'ouvrir « Signe Schiaparelli-Paris ». Des « prototypes » y seront conçus, étudiés sous forme de dessins, maquettes et modèles originaux. Tous ces accessoires intéresseront aussi bien le domaine féminin que masculin.

« Signe Schiaparelli-Paris » ne vendra ni aux détaillants ni au public, pour la bonne raison qu'aucun modèle ne sera exécuté à plus d'un exemplaire, celui-ci destiné à des fabricants, concessionnaires de « Signe Schiaparelli-Paris » qui en assureront la fabrication et la diffusion.

NOUS ÉDITONS
VITE ET DIFFUSONS BONS MANUSCRITS
EDITIONS REGAIN — MONTE-CARLO

VIIIe CHAMPIONNAT D'EUROPE DE BRIDGE

LE championnat d'Europe 1955 de bridge a été gagné par l'équipe française, formée des paires suivantes :

Pierre Jaïs et Roger Trézel ; Bacherich et Gesthem ; B. Romanet et R. Lattès.

C'est à l'équipe française précitée qu'il appartiendra de défendre le titre mondial en janvier 1956, vraisemblablement à Paris, contre l'équipe victorieuse des championnats d'été d'Amérique du Nord.

La croisière du s. s. RYNDAM

Une croisière de trente jours qui permettra de visiter le Maroc et la péninsule Ibérique sera effectuée au Printemps 1956 par le **s. s. RYNDAM**, un des plus récents Paquebots de la Compagnie **HOLLAND-AMERICA LINE.**

Le **s. s. RYNDAM** partira de New-York le 7 mai pour faire escale aux Açores, à Madère, Casablanca, Malaga, Gibraltar, Cadix, Lisbonne, Southampton, Le Havre et toucher Rotterdam le 27 mai. Les participants de cette croisière pourront faire le voyage de retour aux Etats-Unis, en première classe, à bord du **s. s. NIEUW AMSTERDAM,** au départ de Rotterdam le 29 mai.

Tant aux escales qu'à Rotterdam, le **s. s. RYNDAM** servira d'hôtel flottant à tous les passagers.

La Compagnie **HOLLAND-AMERICA LINE** annonce, par ailleurs, que les engagements enregistrés à ce jour pour les dix croisières à destination de l'Amérique du Sud et des Antilles sont de vingt-cinq pour cent plus élevés que ceux enregistrés l'année dernière à la même époque.

LE COURRIER MUSICAL PAR L. MAURICE-AMOUR

MUSIQUE FRANÇAISE A L'OPÉRA : LE « NUMANCE » D'HENRY BARRAUD

S'IL est difficile de demander à Jacques Ibert la nomenclature de ses projets, nous savons déjà que le plan du nouveau directeur comporte la reprise ou la restitution de grandes œuvres françaises. Réjouissons-nous d'une conception qui justifie le titre même de notre Académie Nationale de Musique et de Danse. Non pas musée, mais Conservatoire du patrimoine musical, lieu où se maintient l'équilibre entre le traditionalisme et le rajeunissement. La confrontation de notre répertoire avec celui des autres pays est de nécessité vitale, et cette hospitalité artistique doit subsister ; mais la primauté de l'Opéra de Paris appartient aux musiciens de France, tout comme Salzbourg le fait pour Mozart et Bayreuth pour Wagner.

Saluons avec plaisir la reprise prochaine du *Bolivar* de Darius Milhaud, l'apparition d'un *Faust* nouvelle manière et d'une *Damnation* recréée dans son cadre scénique, ainsi qu'une reprise possible des *Troyens,* de Berlioz, faisant presque figure de création.

Dans l'immédiat, nous voyons à l'affiche, depuis fin octobre, le *Numance* d'Henry Barraud, représenté pour la première fois en avril dernier. Reprise qui signifie espoir d'un succès durable et mérité. En fait l'ouvrage est digne de toute notre attention. L'auteur assume, à la R. T. F., la lourde direction du Programme National, mais sa carrière de compositeur n'en demeure pas moins ferme et continue. A côté de son œuvre vocale, symphonique ou de chambre, il garde un attachement particulier à la musique dramatique, territoire où il se soumet avec humilité au jugement du public, sachant que rien ne peut s'imposer sans son adhésion. Avec *Numance,* Henry Barraud met au jour une œuvre qu'il portait en lui depuis 1938, année où son homonyme Jean-Louis Barrault lui donna, par la représentation du drame de Cervantes, le choc révélateur. En ce merveilleux sujet lyrique résidait, pour le musicien, la tragédie de notre époque : prémonition de la guerre — — angoisse, tourments, sacrifice suprême. Il rêvait d'un ouvrage dramatique selon le type idéalement réalisé en *Boris Goudounov :* le drame collectif joué par tout un peuple sous les yeux du public qui le revit avec lui. Et voici que *Numance* lui apportait tout cela. L'œuvre mûrit pendant plus de dix ans. Commencée en 1948, elle fut achevée en 1951 ; puis vinrent quatre années d'attente, et, enfin, la création de l'Opéra. S'ensuit cette reprise pour laquelle le musicien, encouragé par l'accueil fait à son œuvre, a consenti quelques sacrifices nécessaires à son installation définitive au théâtre : des coupures qui, en dépit de la beauté musicale des scènes supprimées, permettent un rebondissement rythmique grâce auquel la tension persiste jusqu'au point final du drame où s'anéantissent, dans une mystique grandiose de l'honneur, les plus hautes valeurs humaines.

Allons voir ou revoir *Numance.* Le spectacle est de grande noblesse, à la fois austère et attirant, plein de ténèbres et de lumière. La musique, directe et simple, à l'exacte mesure du texte, emprunte le langage le plus franc, le plus propre à toucher d'un même élan la sensibilité et l'esprit : volonté d'exprimer des sentiments élémentaires, et Henry Barraud, loin de s'en défendre, en appelle au grand exemple de Moussorgsky. Quant à l'avenir fait à *Numance,* son auteur garde confiance. Il connaît cette contradiction douloureuse qui oppose le créateur au public : tandis que l'artiste aspire à fixer son époque à l'instant où il la vit, le spectateur la rejette en ce même instant. Ainsi s'expliquent le succès des pièces roses aux temps les plus sombres, et celui des drames noirs aux temps de facilité. Mais si celui qui crée a travaillé sans souci du temps, la partie n'en est que plus sûrement gagnée, même si les fruits de la postérité sont moins doux que ceux du présent.

DITES-LE AVEC DES FLEURS

LE Touring-Club de France et la Croisade pour la prudence ont décidé, au moment où la circulation parisienne reprend toute son intensité, d'attirer de nouveau l'attention des piétons sur les dangers de la rue, et aussi de leur donner des conseils destinés à faciliter leur propre circulation. Afin de présenter ces conseils de la façon la plus attrayante, des panneaux fleuris seront placés en différents endroits de Paris, choisis parmi les plus animés.

Les premiers ont été installés place de l'Opéra, et, à cette occasion, de charmantes jeunes filles ont distribué aux passants des boutonnières de fleurs, ainsi que le fait voir la photographie ci-dessus.

LE SALON DE L'HOTELLERIE

LE Salon technique international de l'équipement hôtelier et des industries connexes ouvrira ses portes le 10 novembre à la porte de Versailles, parc des Expositions. Il sera l'occasion pour les professionnels des industries hôtelières et touristiques de se documenter sur les possibilités mises à leur disposition par les industriels. Plus de trois cents exposants présenteront, en effet, les matériels les plus modernes. Des réalisations d'ensemble, mises en place par la Société des artistes décorateurs, démontreront que les appareillages les plus classiques peuvent s'associer harmonieusement avec les mobiliers les plus modernes. Plusieurs importantes manifestations gastronomiques se tiendront à l'occasion de ce Salon, qui se terminera par un banquet de mille couverts ; il portera le nom de banquet Brillat-Savarin.

LÉGION D'HONNEUR

NOUS avons appris avec plaisir la nomination au grade de chevalier de la Légion d'honneur de Mme Hélène Brémont, née Delaroche, copropriétaire et gérante du *Progrès de Lyon* et femme de notre confrère Emile Brémont, directeur de ce journal. Nous lui adressons nos vives félicitations.

A L'ISSUE d'un déjeuner au Cercle militaire, la cravate de commandeur de la Légion d'honneur a été remise par le général Zeller, gouverneur militaire de Paris, à André Baugé. Le célèbre interprète du *Barbier* et de tant d'autres rôles du répertoire lyrique n'a pas seulement, en effet, à son actif une carrière artistique éclatante, mais aussi de brillants titres militaires. Vaillant combattant de la guerre de 1914, il fut très grièvement blessé et reçut pour sa conduite le ruban rouge.

A CHEVAL PAR MONTS ET PAR VAUX

Le fait de voyager à cheval et de passer ses vacances aux allures vives « à travers pays », en négligeant volontairement les facilités de l'automobile ou le confort des trains semble un paradoxe.

Voilà pourtant l'exploit tenté par un groupe d'amis parisiens, le docteur Cordier, assistant à l'hôpital de la Pitié, Me Loygue, du barreau de Paris, Me Deponot, avocat à la Cour d'appel, et Mme Deponot, Mlle Moureaux, Me Schwab, ancien bâtonnier de Fontainebleau, Mes Clément, Grellart et Sichet, également du barreau de Paris. Le docteur Cordier me donne leurs raisons.

« Le besoin de plein air n'est-il pas général aujourd'hui? Seul le cheval permet de parcourir 30 à 40 kilomètres par jour en laissant de côté les routes et les sentiers battus, en progressant à l'estime, boussole en main, par « monts et par vaux », en franchissant les rivières à gué, en retrouvant la nature dans l'enchantement des matinées ensoleillées. »

Partis de Gyé-sur-Seine, les cavaliers firent étape à Châtillon-sur-Seine et à Montbard, patrie de sainte Jeanne de Chantal, dont ils évoquèrent le souvenir, puis en terrain varié, tel un peloton d'éclaireurs de pointe, ils entrevirent le troisième jour les nobles tourelles du château de Bourbilly, entouré d'un magnifique domaine. Le propriétaire, le colonel Darcy, leur en fit les honneurs.

Ils reprirent leur randonnée par Semur-en-Auxois, l'abbaye de Fontenay, où ils furent reçus par M. Aynard, pour retrouver par la suite Châtillon-sur-Seine, puis de nouveau Gyé-sur-Seine.

« Nous avons été accueillis avec cette gentillesse française qui réconforte et qui réjouit, conclut le docteur Cordier. Partant au lever du jour, nous arrivions à l'étape vers midi sans trop de fatigue pour nos chevaux, après avoir respiré à pleins poumons l'air pur des belles campagnes silencieuses. Nous regrettons la camaraderie de frères d'armes qui s'était établie naturellement entre nous, camaraderie faite d'entr'aide mutuelle, de courtoisie et de dévouement, génératrice de courage, le cas échéant. »

TRE-HARDY.

LES MEILLEURS OUVRIERS DE FRANCE

Le président de la République a inauguré, à la porte de Versailles, la traditionnelle exposition des chefs-d'œuvre exécutés par les meilleurs ouvriers de France.

Il a chaleureusement félicité ceux-ci de maintenir par leur travail et leur goût cette notion de qualité à laquelle est, depuis si longtemps, attaché le renom de notre pays en matière industrielle et artisanale.

A LA MÉMOIRE D'UN HISTORIEN

Monsieur Maurice Genevoix, de l'Académie française, inaugurera, le 5 novembre, à Castres, une plaque sur la maison natale de l'historien Joseph-Henri Vidal de La Blache, né en 1872, tué en Argonne, au bois de la Gruerie, en 1915. Il était le fils de l'illustre géographe.

LE PRIX DE L'ARC-DE-TRIOMPHE

La grande épreuve hippique a été gagnée à Longchamp par le cheval italien Ribot battant son concurrent français, Beau Prince II. Le sweepstake qui accompagne cette course a rapporté 80 millions aux possesseurs du billet n° 10000.

Murs toujours propres

Chaleur bien répartie

SEUL, Airotype peut vous garantir ce double résultat par son système de volutes à trous d'air latéraux.

Demandez notre documentation gratuite n° 32

Pose par nos soins dans toute la France.

COUVRE-RADIATEUR **Airotype** BREVETÉ S.G.D.G.

79, Faubg. Poissonnière, Paris - TAI. 65-26

Salon d'automne

GRAND PALAIS

DU 5 NOVEMBRE AU 4 DÉCEMBRE

★ **BIBLIOPHILIE** ★

Livres d'amateurs de valeur, **luxueux, limités.** Chefs-d'œuvre galants du XVIIIe, ornés de gravures **manuelles** de **maîtres.** Notices Fco. *CATALOGUE* luxe ill. M2, franco 4 timbres.

ERYX ART, 120, Bd de la Chapelle, Paris-18e

MD meuble extensible

mais aussi

meuble de décoration

La Bibliothèque **MD** présente tous les avantages du meuble par éléments, les qualités et la valeur esthétique du beau meuble de tradition.

Assemblés et finis avec soin et précision, les éléments **MD** se juxtaposent et se superposent (aussi facilement qu'un jeu de cubes) pour former des ensembles décoratifs rigoureusement homogènes et semblant avoir été construits **d'une seule pièce** même lorsqu'ils sont réalisés sur plusieurs années

Les éléments **MD** *sont vendus avec le label de garantie et sous le contrôle permanent de "QUALITÉ-FRANCE"*

GRATUITEMENT : Documentation illustrée **FR 11** en couleurs sur simple demande.

V. de Mendez (192)

EXTENSIBLE *DIVISIBLE* *TRANSFORMABLE*

BORDEAUX, Michel PRUILH, 59, cours de Verdun
LYON, P. LAMBERT, 52, rue de la République et 17, rue des Archers
LILLE, Magasin MD, 75, Boulevard de la Liberté
MARSEILLE, Ets JOSÉ-MARIA, 8, rue de Grignan
STRASBOURG, Etablissements KLEEMANN et Cie, 7, rue du 22-Novembre
TOULOUSE, Ets ROUBY, 52, rue de Boulbonne
ALGER, Magasin MD, 176, rue de Lyon et "RÉALITÉS", 11 bis, Avenue Claude-Debussy
CASABLANCA, DÉCOR-HOME, 52, Av. Jules-Ferry
ORAN, Sté S. et H. DANAN, 13, Bd Clemenceau
TUNIS, Établiss. Ch. JAMI, 10, rue de la Loire
BRUXELLES, 27, rue Lebeau

BIBLIOTHÈQUE *extensible - divisible transformable* **MD**

254, Bd St-Germain (angl. r. de Villersexel) 7e et 34, Avenue Malignon (8e) - PARIS

SPECTACLES

MOGADOR - 3e SAISON

"LES AMANTS DE VENISE"

La célèbre opérette à grand spectacle de V. SCOTTO. Mise en scène éblouissante de Henri VARNA.
Le Pont des Soupirs, le Carnaval de Venise, le Duel en gondoles, le Palais des Doges, les Pigeons de Saint-Marc

MARCEL MERKÈS

CASINO DE PARIS

Super Music-Hall des grandes revues

SENSATIONS DE PARIS

Extravagance, Rythme, Somptuosité

LYNDA GLORIA

ALFREDO ALARIA avec

SON GRAND BALLET ARGENTIN

L'Orgie à Byzance, l'Impératrice nue, les Nuits de Versailles, les Filles du Soir, le Sacrifice humain.

TROP BEAU POUR ÊTRE VRAI

ERREUR

LA REVUE DES FOLIES-BERGÈRE EST BELLE ET VRAIE

SUISSE

OBERLAND BERNOIS

7 jours dans un bon hôtel,
prix global moyen :
12.000 francs
(chambre, 3 repas, service et taxes compris.)

Informations et prospectus : Agences de voyage, Offices Nationaux Suisses du Tourisme à Paris et à Nice, Office du Tourisme de l'Oberland Bernois, Interlaken (Suisse) et syndicats d'initiative des stations sous-mentionnées.

A Adelboden *vous trouverez tout ce que vous désirez!*

LE SPORT — LE PLAISIR — ET LE REPOS

20 hôtels, plus de 1.000 lits. Instituts et homes d'enfants. École de ski. 6 monte-pentes et télésièges. Patinoire. Office du Tourisme Adelboden.

Beatenberg 1200 m. O. M. — *Tous les sports d'hiver.*

Maximum de soleil, vue superbe.

Télésiège au Niederhorn 2.000 m. Téléski, Hockey, Curling. Car postal d'Interlaken. Funiculaire de Beatenbucht (Lac de Thoune). Prospectus par le bureau de renseignements.

Grindelwald 1.050 m. *Le paradis des skieurs!*

8 pistes de 1.100 mètres de dénivellation

flèches rapides pour la Petite Scheidegg (2.061 m.) nouveau Télésiège de First (2.168 m.)

accessible par rail et route — 30 hôtels.

Informations : Syndicat d'Initiative de Grindelwald.

GSTAAD 1.100 m. — *La Station en vogue !*

8 - 9 heures de soleil !

11 monte-pentes. — 4 patinoires.

Manifestations mondaines. **Saison décembre-mars.**

Prospectus et informations : TOURIST OFFICE GSTAAD.

Lenk 1.100 m. — *Soleil, Neige et gaîté !*

Pistes bien entretenues pour débutants et avancés.

Patinoire — Curling — Hockey — Télésiège Betelberg. Monte-pente d'entraînement.

GRANDS ET PETITS HOTELS SOIGNÉS

Mürren 1650 m — *Comble tous vos désirs !*

2 remonte-pentes, funiculaires, patinoires.

Promenades ensoleillées — Gaîté

GRATIS : EXCURSIONS DE SKIS ORGANISÉES

École de ski incluse dans forfait.

Office de Tourisme

Wengen 1.330 m.

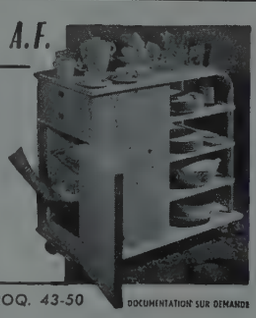
La station préférée par son ensoleillement, ses belles pistes et son ambiance.

Nouveau Téléférique Wengen-Maennlichen ouvre de nouvelles descentes splendides.

30 HOTELS CONFORTABLES ET A PRIX RAISONNABLES

VIA ZURICH

LA SERVANTE CHAUFFANTE A.F.



.vous permet de ne plus vous lever de table pendant les repas, elle supprime les fatigantes allées et venues à la cuisine et le souci de la cuisson à point.

Plats et assiettes chauds à portée de votre main dans une étuve calorifugée munie de 2 plaques chauffantes de 125 w

Ménagère à tiroirs bien compartimentés pour 120 pièces d'argenterie

3 MODELES NORMALE, FERMÉE, A ABATTANTS

A.FOURNIER 62, rue St-Sabin, PARIS 11e ROQ. 43-50

DOCUMENTATION SUR DEMANDE

LE CONCOURS D'AFFICHES MARTINI

comportera cette année
2 Grand Prix de 500.000 francs.

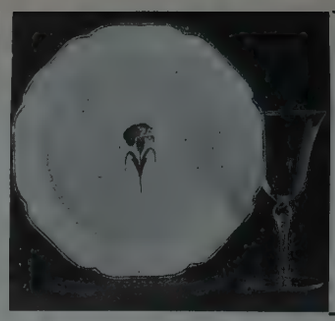
Comme chaque année, MARTINI organise, en vue d'encourager l'art de l'affiche publicitaire, un concours d'affiches.

Deux grands prix de 500.000 francs seront décernés, l'un à la meilleure affiche ayant pour thème l'Apéritif MARTINI, l'autre à la meilleure affiche dont le sujet sera le Tourisme en France.

En dehors de ces deux grands prix, une indemnité de 30.000 francs sera attribuée à 18 concurrents.

Le concours sera clos le 31 décembre prochain.

Le règlement est adressé sur demande à la Société MARTINI et ROSSI, 52, Champs-Élysées, à Paris.



ROUARD

CÉRAMISTE
VERRIER

34, AVENUE DE L'OPÉRA · PARIS

DOCUMENTATION ENVOYÉE SUR DEMANDE

LA NOUVELLE-CALÉDONIE EN FÊTE

La Nouvelle-Calédonie a célébré par différentes cérémonies le cent deuxième anniversaire de la présence française et le quinzième anniversaire du ralliement du territoire à la France libre. A cette occasion, une prise d'armes a eu lieu à Nouméa en présence du haut commissaire de la République dans le Pacifique, M. René Hoffherr.

Quelques jours auparavant, et en présence également du haut commissaire, Mgr Bresson, vicaire apostolique, avait ordonné quatre nouveaux prêtres, dont trois autochtones de Nouvelle-Calédonie.

M. ROBERT RENAUD
COMMANDEUR DU MÉRITE SOCIAL

Chef de la mission de liaison et d'information à l'Electricité de France, M. Robert Renaud a été nommé chevalier de l'Economie nationale et commandeur du Mérite social. Ces distinctions lui ont été remises au cours d'une réunion où se pressaient ses nombreux amis. Après que le président de l'E. D. F., M. Flouret, eut rappelé l'activité de M. R. Renaud, le ministre du Travail, M. P. Bacon, tint à souligner les titres que le nouveau commandeur s'est acquis par son dévouement aux œuvres sociales.

LA XXXIe FOIRE INTERNATIONALE DE MARSEILLE

La XXXIe Foire internationale de Marseille, qui s'est déroulée dans le cadre habituel du parc Chanot, a connu un succès considérable.

Les magnifiques frondaisons du parc Chanot, les 70.000 mètres carrés de palais et de halls modernes, pourvus de toutes les commodités nécessaires aux exposants, les garages spacieux, d'accès facile, comprenant stations de graissage et postes d'essence, les services d'accueil et de renseignements, constituent du point de vue technique un ensemble parfait.

De leur côté, les exposants sont particulièrement satisfaits des résultats de cette XXXIe Manifestation qui, commercialement, s'est révélée également une réussite totale. En effet, grâce aux efforts de propagande réalisés par le Comité de la Foire, c'est plus d'un million cinq cent mille visiteurs, venus du monde entier, qui ont parcouru les quelque cinquante sections réparties sur les 16 hectares du parc Chanot.

Le volume d'affaires traitées dans ces différentes sections se chiffre par dizaines de milliards.

Chaque jour, des manifestations remarquables par leur tenue et la valeur des personnalités qui y participèrent vinrent rehausser l'éclat de cette XXXIe Foire internationale qui, de l'avis de tous les spécialistes qui l'ont visitée cette année, se place au tout premier rang des foires françaises et étrangères.

POUR UNE POMME DE TERRE DE QUALITÉ

Un arrêté ministériel du 31 août dernier réglemente le commerce des pommes de terre, avec pour objectif de mettre à la disposition du consommateur une pomme de terre de qualité qui lui donne toute satisfaction. Ce texte correspond aux préoccupations des organisations de producteurs, qui espèrent qu'un terme sera mis ainsi au marasme du marché. La Fédération des producteurs (5, rue Tronchet, Paris, 8e) vient de publier une brochure sur ce sujet.

AIR FRANCE A AUSSI SON CONSEIL DES CLIENTS

A l'exemple de certaines grandes entreprises commerciales françaises, Air France vient d'instituer une nouvelle forme de collaboration avec le public, en créant un « Conseil des clients ». Il s'agit de faire l'épreuve de certaines réalisations sur un petit groupe représentatif de la clientèle aérienne.

Le « Conseil des clients » d'Air France se compose, pour le moment, de trente-cinq personnes. Leur point commun est l'intérêt qu'elles portent à l'aviation commerciale et le désir qu'elles ont de se familiariser avec le transport aérien ; elles ont toutes accepté spontanément de répondre aux questions qui leur seront posées. Dans leur majorité elles ont déjà voyagé par avion. On s'est efforcé de faire appel à des gens d'âges et de situations différents. Les enquêtes se font sous forme d'interviews au domicile des personnes consultées.

AU SALON NAUTIQUE

Dans le cadre du Salon nautique a été célébrée la traditionnelle messe de la batellerie, qui avait réuni sur la Seine, entre le pont d'Iéna et la passerelle Debilly, un nombre cette année exceptionnellement important de bateaux.

MOTOCYCLES ET CIRCULATION

La France occupe maintenant la première place, dans le monde, pour la production des motocycles. Le parc français en comptait, fin 1954, 3.785.000 et atteindra 5.000.000 dès le début de 1956. Aussi, devant cette augmentation constante, la Chambre syndicale nationale du motocycle préconise-t-elle des mesures spéciales et, notamment, la création de pistes réservées aux motocycles.

L'AUTOMOBILE EN RACCOURCI

Le 42e Salon de l'Automobile avait suggéré à la Compagnie Maritime des Chargeurs réunis, dont l'activité tient une grande place dans le domaine de l'exportation automobile, une charmante idée. Dans une vitrine, devant une photographie artistement découpée du Grand Palais, avait été disposée toute une série de modèles réduits qui figuraient une sorte de résumé de la production internationale des voitures. Cette vitrine, réalisée avec autant de goût que de fantaisie, a obtenu un vif succès.

UN CONCOURS DE CHASSE-NEIGE

Le Touring-Club de France organise, du 6 au 8 février 1956, un concours d'appareils chasse-neige afin de déterminer quels sont les engins de déneigement les plus intéressants et d'exploitation la plus économique.

Les engagements doivent être adressés au T. C. F. avant le 30 novembre.

LE DÉPARTEMENT DE LA MEUSE

La *Revue géographique et industrielle de France* vient de consacrer au département de la Meuse une monographie, éditée avec le concours du Conseil général, afin de faire mieux connaître ce département et d'inciter à le visiter les touristes, qui en ignorent trop souvent les richesses.

Abondamment illustré, parfaitement documenté, rédigé en grande partie par des personnalités départementales, ce numéro de la *Revue géographique* est assurément le meilleur ouvrage qu'on puisse trouver sur la Meuse, ses ressources, son passé et son avenir.

"Les vignobles du Château St-Georges sont parmi les plus anciens de France"

Vin de grande classe, le Château St-Georges 1952 a largement tenu les espoirs mis en lui à sa naissance. Généreux, brillant, souple et distingué, il a dès maintenant acquis un bouquet délicat.

Aux lecteurs de France-Illustration, Petrus DESBOIS, propriétaire du domaine, propose son 1952 en caisses de :

25	bouteilles à	8.000 Frs
12	—	— 4.050 —
6	—	— 2.400 —

Ecrivez à Petrus DESBOIS — Château St-Georges à St-Georges par MONTAGNE (Gironde)

Paiement apres réception.

30 secondes : votre **canapé**, par un seul déclic, devient votre **lit !**

Dépositaires AIRBORNE de Paris :

Jean AZZI, 67, Boulevard Beaumarchais, 3e - Téléph. ARC. 04.63
BOBOIS D'AUJOURD'HUI, 92-98, Bd de Sébastopol, 3 - Tél. ARC. 42.08
CAMINELLE, 135 bis, Boulev. du Montparnasse, 6e - Tél. DAN. 22.50
GASCOIN, 124, Rue de Courcelles, 17e - Téléphone CAR. 64.71
GROUPE 4, 58, Rue Notre-Dame de Lorette, 9e - Tél. TRI. 64.72
GUÉRARD, 27, Faubourg Saint-Antoine, 11e - Téléph. DID. 81.24
MOUNIE, 176, Rue Jean-Jaurès, Puteaux - Téléphone LON. 05.61
MUSÉE DU MOBILIER, 72, Rue de Clichy, 9e - Téléphone TRI. 73.73
MAGASIN PILOTE NORD, 124 bis, Bd de Magenta, 10e - Tél. TRU. 79.48
MAGASIN PILOTE SUD, 104, Aven. du Gl-Leclerc, 14e - Tél. LEC. 65.17

Adresses des Dépositaires de Province envoyées sur simple demande

Manteau de castor
d'une grande souplesse

FOURRURES
Andrébrun

LE COUTURIER DE LA FOURRURE

Photo Saad.

29, RUE DE CLICHY - PARIS PRES DE LA TRINITÉ

FACILITÉS DE PAIEMENT

LUXUEUX CATALOGUE GRATUIT

Soyez dans le mouvement !

en lisant

France

ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

LA PLUS BELLE REVUE MENSUELLE FRANÇAISE

et ses

SUPPLÉMENTS LITTÉRAIRES

CHAQUE MOIS le texte complet de

DEUX PIÈCES DE THÉATRE

jouées sur les grandes scènes parisiennes

en brochures séparées avec photos des principales scènes de la pièce.

OU UN ROMAN INÉDIT

soit par an

20 PIÈCES INÉDITES

et 2 GRANDS ROMANS

Prix de l'abonnement : 7.000 fr.

COMPRENANT 12 NUMÉROS MENSUELS DONT LES NUMÉROS SPÉCIAUX DE PRINTEMPS, DU SALON DE L'AUTOMOBILE ET DE NOEL ET 24 SUPPLÉMENTS LITTÉRAIRES

PAYABLE EN 4 VERSEMENTS TRIMESTRIELS **1.750 FR.**

Les suppléments littéraires ne sont pas mis en vente séparément, mais uniquement servis par abonnement comme indiqué ci-dessus.

SOUSCRIVEZ

en retournant le bulletin ci-dessous :

FRANCE-ILLUSTRATION

13, rue Saint-Georges, PARIS-9e

Veuillez m'inscrire pour un abonnement D'UN AN à FRANCE-ILLUSTRATION et à ses suppléments littéraires à dater du .....

NOM .....

ADRESSE .....

1° En 1 seul versement de **7.000 fr.**
2° En 4 versements trimest. de **1.750 fr.**

Signature :

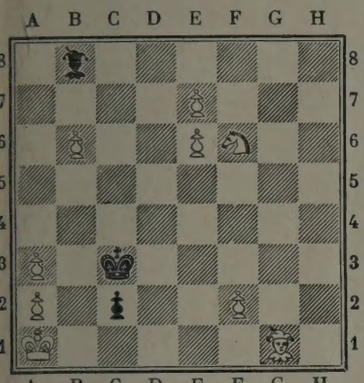
Je vous adresse par ..... la somme de .....

Compte Chèque Postal : PARIS 4670-19

LES JEUX PAR ANDRÉ CHÉRON

LES ÉCHECS (Nº 134)

Solution de l'étude n° 138, de Liburkin
1er prix, Moscou, 1932



Les blancs jouent et gagnent.

1. Cf6-é4+, Rç3-d3 (si 1. ... Rç3-ç4 ; 2. Ra1-b2, etc.). — 2. Cé4-ç5+ ! (et non 2. Ra1-b2?, Fb8-é5+ gagne ; 3. Rb2-b3, ç2-ç1 : D menaçant Dç1-ç4 mat) 2. ... Rd3-ç3!. — 3. Cç5-b3, Fb8-é5!. — 4. f2-f4, Fé5-f6 ou g7 (si 4. ... Fé5×f4 ; 5. Fg1-d4+). — 5. é7-é8 : cavalier!, (et non 5. Fg1-d4+?, F×d4 gagne) 5. ... Fh8. — 6. f4-f5 (pour répondre à 6. ... Rç3-d3+ ; 7. f5-f6) 6. ... Fh8-é5!. — 7. Fg1-h2!, Fé5×h2 (si 7. ... Fé5-d4; 8. Fh2-f4). — 8. b6-b7, Fh2-é5. — 9. b7-b8 : fou! (et non 9. b7-b8 : D?, Rç3-ç4+ ! ; 10. Db8×é5, ç2-ç1 : D+ ; 11. Cb3×ç1, pat) 9. ... Fé5×b8. — 10. Cé8-ç7!, Fb8×ç7. — 11. é6-é7, Fç7-é5. — 12. é7-é8 : tour ! gagne (et non 12. é7-é8 : D?, Rç3-ç4+ ; 13. Dé8×é5, ç2-ç1 : D+ ; 14. Cb3×ç1, pat). Il peut suivre 12. ... Fé5-g7 (13. Té8-é6, Rç3-d3+. — 14. f5-f6 gagne.

Cette étude, qui serait une merveille si elle était correcte, court les traités. On la trouve par exemple dans Lommer et Sutherland : 1234 modern Endgame (N° 380), dans Chernev : Chessboard Magic (N° 117), dans Herbstmann : Études d'échecs en U.R.S.S. (N° 91), etc.

Malheureusement je viens d'en découvrir la démolition inédite suivante : 8. ... Rç3-d3!! (au lieu de 8. ... Fh2-é5) et les blancs ne peuvent plus gagner.

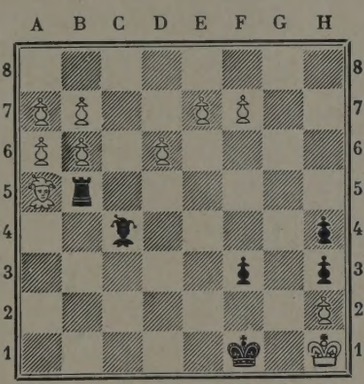
Leur meilleur jeu est 9. Cb3-ç1+, Rd3-d2. — 10. Ral-b2! (10. Cç1-d3?, Fh2-é5+gagne) 10. ... Fh2-é5+. — 11. Rb2-b3, Rd2×ç1. — 12. f5-f6 (si 12. é6-é7, Rç1-b1. Si 12. b7-b8 : D, Fé5×b8 13. f5-f6, Rç1-b1) 12. ... Rç1-d2. — 13. b7-b8 : D (si 13. f6-f7, ç2-ç1 : D ; 14. f7-f8 : D, Dç1-c3+ ; 15. Rb3-a4, Dç3-ç6+ et comme 16. Ra4-a5? ou b4? perdrait à cause de Fé5-ç3+ ; les blancs doivent subir l'échec perpétuel par 16. Ra4-b3!, Dç6-ç3+) 13. ... Fé5×b8. — 14. f6-f7, ç2-ç1 : D. — 15. f7-f8 : D, Dç1-ç3+. — 16. Rb3-a4, Dç3-ç6+. — 17. Ra4-a5 (17. Ra4-b4, Dç6-b6+. — 18. Rb4-ç4, Db6×é6+) 17. ... Fb8-é5, menaçant 18. ... Fé5-ç3+. Si 18. Df8-f2+, Rd2-d1 (avec la double menace 19. ... Fé5-ç3 mat et 19. ... Dç6×é8). — 19. Ra5-b4, Dç6×é6, etc.

D'autre part si 9. Cb3-ç5+, Rd3-d2. — 10. Cç5-é4+ (10. Cç5-b3+, Rd2-d1 ; 11. Ra1-b2, Fh2-é5+) 10. ... Rd2-d1. — 11. Cé4-ç3+ ou f2+, Rd1-d2, etc.

Si 9. Ra1-b2?, Fh2-é5+ gagne. — 10. Cb3-d4 (10. Rb2-ç1, Rd3-ç3), Fé5×d4+. — 11. Rb2-b3, ç2-ç1 : D, et les noirs font mat en quelques coups.

Enfin si 9. b7-b8 : D, Fh2×b8. — 10. Cé8-ç7, Fb8×ç7 gagne.

Etude N° 139, par André Chéron
Journal de Genève, *21 juin 1955*



Les blancs jouent et gagnent

LE BRIDGE (nº 138)

Solution de l'étude Nº 119.

le mort : ♠ V 4 3 2 ♡ A R 2 ◇ A 9 8 2 ♣ R 2

Entame : ♣ D

NORD
OUEST EST
SUD

♠ A R D 5 ♡ 7 4 3 ◇ R D 5 4 ♣ A 3

Sud joue 6 ♠, les adversaires s'étant tus. Comment jouer au mieux après une entame de ♣ D ?

Trois tours de ♠ sont joués et, si les atouts sont répartis 3-2 ou 2-3, le petit chelem devient imperdable.

On continue alors par ◇ D, puis on élimine le dernier ♣, et l'on joue dans l'ordre : ♡ A R 2, mettant un adversaire en main avec le petit ♡.

On est alors arrivé à la position suivante :

♠ V ◇ A 9 8

NORD
OUEST EST
SUD

♠ 5 ◇ R 5 4

L'adversaire qui a pris le petit ♡ doit rejouer ◇, car s'il ne peut plus jouer ◇ et rejoue ♡ ou ♣, on défausse un petit ◇ d'une main et coupe de l'autre.

Comme l'adversaire qui rejoue ◇ est évidemment le seul qui puisse avoir eu quatre ou cinq ◇ au départ, le jeu des ◇ est facile.

Si le ◇ joué par l'adversaire est un petit ◇, le 7, le 6 ou le 3, Nord ou Sud joue un petit ◇ en second. Si l'adversaire qui joue en troisième met un honneur, c'est que les ◇ étaient répartis 3-2 ou 2-3, et l'on ne perd pas de ◇. S'ils étaient répartis 4-1, l'adversaire qui joue en troisième n'a plus de ◇ à fournir et le ◇ 8 fait la levée.

Dernière hypothèse. L'adversaire, qui a rejoué ◇ après avoir pris le petit ♡ a rejoué ◇ V ou ◇ 10. Prévenant alors le danger que cet adversaire ait eu ◇ V 10 x x au départ, on prendra l'honneur à ◇ avec l'as si c'est Est qui l'a joué, mais avec le roi si c'est Ouest qui l'a joué.

Ainsi joué, le petit chelem est imperdable si les ♠ sont 3-2 ou 2-3, quelle que soit la répartition des ◇ entre Ouest et Est, 5-0 ou 0-5, 4-1 ou 1-4, ou 3-2 ou 2-3.

Revenons en arrière, et supposons que les ♠ sont 4-1 ou 1-4.

Après avoir pris tous les atouts, on partira alors du ◇ R.

Si Est fournit un honneur à ◇, V ou 10, on continuera par la ◇ D, pour le cas où l'honneur d'Est serait singleton.

Si c'est Ouest qui a fourni un honneur à ◇, V ou 10, sur le ◇ R, on continuera par le ◇ as, pour le cas où l'honneur d'Ouest serait singleton.

Si Ouest et Est ont fourni chacun un petit ◇ sur le roi, on peut continuer par la dame ou l'as, peu importe lequel, car il faut que les ◇ soient répartis 3-2 ou 2-3 pour réussir le chelem, un squeeze aux couleurs rouges étant exclu d'emblée par la duplication parfaite des répartitions des 4 couleurs entre Nord et Sud.

Vient de paraître :

Professeur Emile Borel et André Chéron : *Théorie mathématique du bridge*. Deuxième édition revue et corrigée, 1955, 424 pages.

Éditeur Gauthier-Villars, 55, quai des Grands-Augustins, Paris (6e).

Nous reproduisons ci-dessous la préface de la nouvelle édition 1955 :

« Cette deuxième édition diffère de la première sur les points suivants :

» Corrections de quelques erreurs matérielles peu nombreuses.

» Addition d'un chapitre entièrement nouveau et qui, nous l'espérons, intéressera particulièrement les joueurs de bridge : *Applications pratiques de la formule de Bayes*, où ils trouveront la solution de problèmes concrets et subtils de jeux qui se posent à la table de bridge. Les auteurs. »

Le nouveau chapitre, note X, compte 31 pages. En voici un court extrait :

Étude Nº 120,
par André Chéron.

le mort : ♠ 6 5 ♡ R V 5 ◇ R 9 5 3 ♣ V 10 7 4

NORD
OUEST EST
SUD

♠ A R ♡ A 10 6 ◇ A V 4 2 ♣ A R D 5

Sud joue 6 sans atout et Ouest entame ♣ (entame de protection).

Quel est le meilleur plan de jeu ?

LE MOIS HIPPIQUE PAR TRÉ-HARDY

POLO 1955

La saison de polo 1955, sans pouvoir prétendre à des titres majeurs ni à un palmarès de matches exceptionnels, eut cependant le mérite d'assurer la pérennité d'un jeu prenant de plus en plus de place dans l'activité sportive du moment et dont les efforts pour sortir d'un « splendide isolement », qui n'est plus de mise aujourd'hui, méritent d'être signalés. Certes, nous sommes loin, en France, de la vogue de la balle à cheval d'outre-Atlantique et de l'ambiance enfiévrée des grandes rencontres américaines rappelant celles des après-midi triomphants de football ou de rugby au Parc des Princes ou au stade de Colombes. A New York, cinquante mille spectateurs applaudissent, les jours de finale, aux coups fameux des challengers de Meadow Brook, et en Argentine, où plus de quatre cents joueurs portent de gros handicaps, cinq clubs principaux à Buenos-Ayres et de nombreuses associations de province mettent le jeu à la portée de tous, pendant que le public se passionne pour les échappées tumultueuses d'Alberoi ou de Menditeguy. Mais la cote de notre polo national est en courbe ascendante. Une nombreuse assistance est venue cette année garnir les nouvelles tribunes du bord de l'eau à Bagatelle, indice certain d'une généralisation voulue par un comité dynamique présidé par le baron Jacques de Nervo, assisté du comte du Bourg de Bozas et de MM. Henri Couturié et Hubert Ménier, faisant fonction de vice-présidents.

A Paris, les parties correspondent avec les festivités de la capitale. Au soir tombant, après les courses, l'usage veut que l'on se montre à Bagatelle. Plusieurs équipes, les unes portant des noms de bêtes féroces, comme les « Léopards », animés par le comte du Bourg de Bozas, d'autres évoquant la tradition française, comme les Mousquetaires, ou des souvenirs d'exotisme, comme Pointe-Noire, s'opposèrent tour à tour au team argentin Cibao la Pampa, formation de M. Porfirio Rubirosa, ou aux Rouges et aux Blancs ainsi qu'aux Optimistes. La Coupe de France ou Prix du Conseil municipal mit aux prises Cibao et Bagatelle. Au cours de périodes mouvementées, les Argentins gagnèrent par 4 goals à 3.

Vittel reprit le flambeau, dans la deuxième quinzaine de juillet, sur la magnifique pelouse avoisinant le champ de courses ; à la présidence, le baron Jacques de Nervo, assisté de M. Hinzelin. Le championnat de Lorraine groupa une sélection de huit joueurs Crocodiles et Mousquetaires. Ces derniers l'emportèrent dans un style impressionnant par 5 à 2, l'allant du colonel Brau ayant fait merveille. Grâce à l'accueil de la Plage fleurie, et au climat hippique qui y règne, Deauville, avec ses deux excellents terrains, Royal et Normandy, a été le fief incontesté du polo pendant le mois d'août. Wolmers Park, Bagatelle, Cibao la Pampa, Villa d'Este, Hurlingham y confrontèrent leur manière. Le championnat du monde, doté d'une Coupe d'or, disputé par les Hurlingham et Villa d'Este, donna la victoire aux Indo-Britanniques par 6 goals contre 3 à Villa d'Este. Deauville est présidé par le duc de Gramont ; à ses côtés, M. Henri Couturié, le commandant Ethuin, le colonel Fresson, etc.

La quinzaine hippique de Biarritz, en septembre, fit une large place aux quadrilles réputés, auxquels se joignit la phalange espagnole Puerta de Hierro. On galopait sur le beau terrain de la Cité des Fleurs dans un cadre charmant. Après de sévères éliminatoires, la Coupe Miramar fit se mesurer Cibao et Wolmers Park. Encore une fois, les Argentins prirent le meilleur par 5 à 3 1/2. Le comte du Bourg de Bozas est à la tête du polo de Biarritz ; le colonel Bouhet, entre autres personnalités du comité, l'aide dans ses fonctions.

En dehors des grands joueurs nationaux classés, bien connus du public, de jeunes maillets se sont affirmés cette année. Parmi eux se détache du lot M. Macaire, handicap 4, revenu d'un séjour d'un an aux Etats-Unis parfaitement en forme. J'en dirai autant de M. Alain Couturié, qui manifeste déjà une très grande maîtrise.

S.N.E.P. IMPRIMERIE BOBIGNY. — Dépot légal 4e trimestre 1955. Nº 402. — Printed in France.

FLORALINE
RIVOIRE & CARRET
LYON – MARSEILLE – PARIS
fait de délicieux
potages
gâteaux
entremets

Macaroni Moyen
TROIS ÉTOILES
PÂTES ALIMENTAIRES
RIVOIRE & CARRET

Vermicelle fin
TROIS ÉTOILES
PÂTES ALIMENTAIRES
RIVOIRE & CARRET

Spaghetti à la française
TROIS ÉTOILES
PÂTES ALIMENTAIRES
RIVOIRE & CARRET

Pâtes à potages
TROIS ÉTOILES
PÂTES ALIMENTAIRES
RIVOIRE & CARRET

Nouilles
TROIS ÉTOILES
PÂTES ALIMENTAIRES
RIVOIRE & CARRET

Coquillettes
TROIS ÉTOILES
PÂTES ALIMENTAIRES
RIVOIRE & CARRET

FLORALI
RIVOIRE & CAR
LYON – MARSEILLE –
fait de délicieu
potages
gâteaux
entre